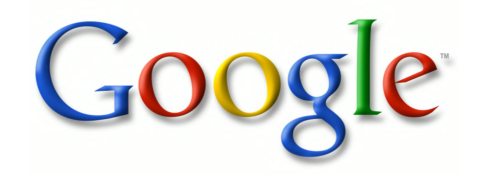


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

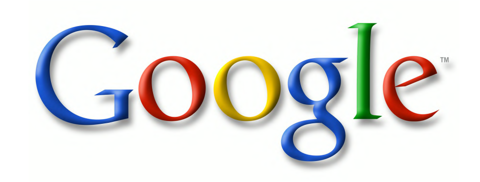
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

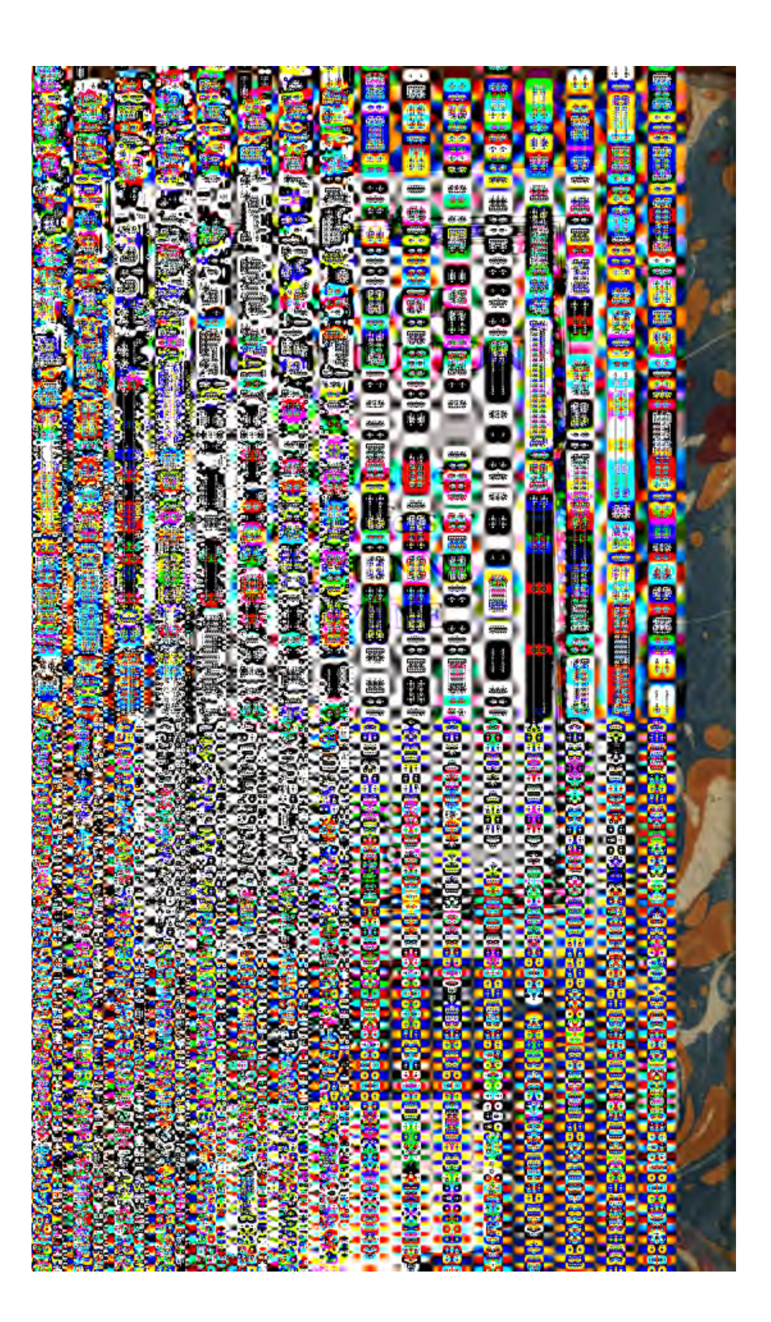
Nous vous demandons également de:

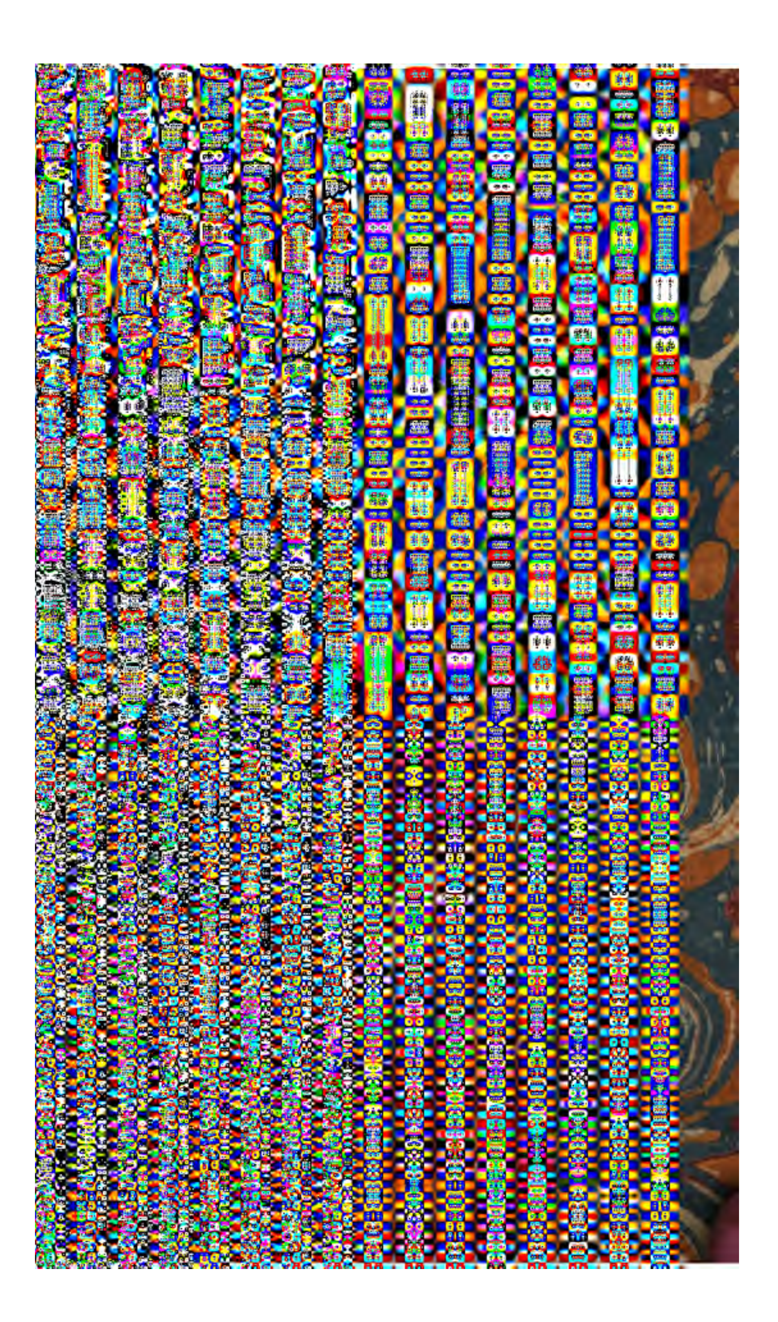
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







HISTOIRE
DES AMOURS
DE CHEREAS
ET
DE CALLIRRHOË.

HISTOIRE DES AMOURS DE CHEREAS ET DE CALLIRRHOË,

Traduite du Grec, avec des Remarques.

Νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον
Καὶ πῦρ καλή τις οὖσα.

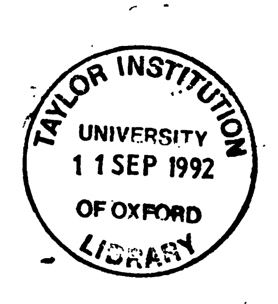
Ανακρ. Ωδ. Β. στιχ. κλ.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez GANEAU, Libraire, rue Saint Severin, aux Armes de Dombes.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

QUELQUES Auteurs, voulant donner de la célébrité à leurs insipides productions, les ont annoncées comme traduites du Grec : cela s'est répété si souvent, que le Public est actuellement en garde contre ces sortes de titres. Ce n'est point ici le cas de cet Ouvrage. Il existe réellement en cette Langue. M. Huet en parle quelque part, mais il le croyoit dans la Bibliotheque du Vatican ; on l'y a cherché inutilement : il ne s'y est rencontré que la vie d'un certain Chariton qui mourut pour la Foi Chrétienne. Le Savant P. De Mont-

faucon qui l'avoit vu dans ſon voyage d'Italie en fait mention dans ſon *Diarium Italicum*. Ce Manuſcrit ſe trouve dans la Bibliotheque de l'Abbaye Florentine à Florence. Il contient entre autres Ecrits, tant ſur des matières qui ont rapport à la Religion que ſur des ſujets profanes, les Amours de Daphnis & de Chloë par Longus, de Leucippe & de Clitophon par Achilles Tatius, d'Abrocoma & d'Anthia par Xenophon d'Ephеſe, dont M. Cocchi, connu de tous ceux qui ne ſont point étrangers dans la République des Lettres, a donné une Edition à Londres *in-quarto* en 1726, (1) & ceux de Chereas & de

(1) Quelques Savans ont fait des Remarques

Callirrhoë par Chariton. M. Salvini qui s'est fait un nom par son érudition profonde & les Traductions en vers Italiens de plusieurs Poëtes Grecs, & le même M. Cocchi, avoient copié ce manuscrit dans l'intention d'en faire part au public. La mort surprit M. Salvini avant qu'il pût effectuer ses desseins, & M. Cocchi, occupé d'affaires plus sérieuses & plus importantes, remit sa copie à M. d'Orville, célèbre Professeur en Histoire à Amsterdam, qui se trouvoit pour lors à Florence, & lui permit de le publier. Chariton ne pouvoit tomber en des mains plus ha-

sur cet Ouvrage dans les *Miscellaneæ Observationes* imprimées à Amsterdam.

biles. M. d'Orville l'a fait imprimer *in*-4°. en 1750., à Amſterdam, & l'a accompagné de remarques pleines d'érudition ſur une infinité de paſſages d'Auteurs Grecs & Latins, ou mal entendus ou corrompus, qu'il explique & corrige par des conjectures heureuſes, ou à l'aide de bons Manuſcrits; remarques qui ſeules devroient faire rechercher cet Ouvrage de toutes les perſonnes qui ont du goût pour les Lettres Grecques & Latines. M. d'Orville étoit né à Amſterdam en 1696 (1) d'une famille originaire de France. Il étudia ſous les plus habiles Profeſſeurs, Mrs. Hoogſtratanus,

(1) Voyez ſon Oraiſon funebre par Pierre Burman le jeune neveu du Célebre Burman.

Hemſterhuis, Gronovius, Heyman, Schaf, Schulting, Noodt, &c. dont le nom ſeul fait l'eloge. Il n'eſt donc point étonnant que M. d'Orville qui joignoit à beaucoup d'eſprit & de ſagacité naturels une prodigieuſe ardeur pour les Lettres, y ait fait de ſi grands progrès. Les *Obſervationes Miſcellaneæ* qui ont paru ſous ſes auſpices à Amſterdam en 10 vol. *in-8°.* & les Nouvelles qui font 4 vol. contiennent beaucoup de remarques de ſa façon & de diſſertations curieuſes & pleines d'érudition. Il donna en 1737 un Ouvrage intitulé, *Critica Vannus in inanes Joh. Corn. Pavonis Paleas, in quâ plurimi Scriptores cùm veteres tùm recentiores explicantur, emendantur,*

vindicantur. Amst. in-8°. vol. de six à sept cent pages. Il n'épargne point dans cet écrit un nommé Jean Corneille de Paw, (2) homme médiocrement

(2) Ce de Paw débuta par une brochure infame contre le célebre Bentley, à l'occasion des remarques que ce Savant avoit faites sur la mauvaise Edition des fragmens de Ménandre, de Jean Le Clerc. Il y cherche à pallier & à excuser toutes les bévues de cet Editeur. Sa brochure est intitulée, *Philargyrii Cantabrigiensis emendationes in Menandri & Philemonis reliquias. Amst. in-8°.* Il nous a ensuite donné d'assez mauvaises Editions d'*Hephestion*. Utrecht 1726, *in-4°.* des Hiéroglyphes d'Horapollon. Utrecht 1727. *in-4°. Phile, de animalium proprietat. Ultrajecti 1730. in-4°.* Anacreon. Utrecht 1732. *in-4°. Quintus Calaber in-8°.* Leyde 1734, les Lettres d'Aristænete. Utrecht 1737, *in-8°. Theophrasti Characteres Græc. & Lat. Trajecti ad Rhenum. 1737. in-8°.* Des notes sur Pindare *in-8°*, Utrecht 1737. *Phrynichus.* Utrecht 1739, *in-4°.*, Æschyle; la Haye 1745, *in-4°.*

Savant, d'un caractere agreste & féroce, que le commerce des Lettres n'avoit pu adoucir. Ce Littérateur, dans les différentes Editions qu'il a données de plusieurs Auteurs Grecs, avoit attaqué sans ménagement & avec la plus grande grossiereté les noms les plus respectables dans la République des Lettres, & M. d'Orville même, quoiqu'il lui eût des obligations. Je ne puis mieux comparer ce Jean Corneille de Paw qu'à un Littérateur Italien (1) mort depuis

(1) Il s'appelloit Jean-François Corradini de Allio. On a de lui *Caïus Valerius Catullus in integrum restitutus ex Manuscripto, nuper Romæ reperto. Venetiis, 1738. in-fol.* Ce Manuscrit n'a jamais existé. Dans cette Edition tout est changé, altéré, tronqué, & le Commentaire révolte par la barbarie du style

quelques années, qui avec une impudence à nulle autre pareille, a attaqué dans un mauvais Commentaire ſur Catulle, ce qu'il y a eu de plus diſtingué dans les Lettres, & s'eſt en particulier déchaîné contre les François. M. d'Orville, las de ſe voir continuellement en butte aux traits d'un ignorant plein d'arrogance, lui

& l'ignorance profonde qui s'y rencontre: & c'eſt cependant cette mauvaiſe Edition qui a ſervi de modele à celle de Coutelier dirigée par l'Abbé Lenglet Dufrenoy, & enſuite à celle de Barbou.

M Tullii *Ciceronis Academica ex Cod.* MſT. *ad veram lectionem reſtituta in-8°. ibid.* Voici comme il y parle dans ſa Préface de Copernic, de Deſcartes, &c. *Multa porrò quæ indigebant explicatione fecimus clariora, non ſolùm ſi ſpectes verba & ſenſus, ſed etiam ipſam Philoſophiam quam tractat M. Tullius, undè*

en lança à ſon tour qui étoient trempés dans le fiel le plus amer. Je n'aurois point parlé de cet Ouvrage, qui n'auroit été qu'éphémere, s'il n'eût contenu que des traits de ſatyre; mais il a ſu le rendre intéreſſant & digne de la recherche de tous les ſavans par les excellentes obſervations qu'il y a jointes. Il ſe préparoit

---

Copernicus, Carteſius, Gaſſendus, Galilæus, & quidquid horum nugatorum eſt, doctrinam hauſerunt ſuam.

Il n'eſt point marqué en quelle année cette Edition à paru; mais il faut qu'elle ſoit poſtérieure à l'Edition de Geneve du Ciceron de M. l'Abbé d'Olivet, puiſqu'il en parle au commencement de ſa Préface.

Idem, *in Frontinum, de Aquæ-ductibus urbis, Romæ in* 4°. *ibid.* 1742.

Ejuſdem *Lexicon Latinum criticum, in*-4°. *ibid.* 1742.

Ejuſdem *Satyræ & Epigrammata, in*-4°. *ibid.* 1751.

à nous donner une nouvelle Edition de Theocrite & de l'Anthologie, à laquelle il auroit joint celle qui n'a point encore été imprimée, & dont M. Reiske a donné la plus grande partie, lorſque la mort l'enleva, le 14 Septembre 1751.

(1) M. Reiske, un des plus

---

(1) M. Reiske nous a donné une Edition du Cérémonial de la Cour Biſantine. *Lipſiæ*, 2 vol. *in-fol.* Ouvrage qui n'avoit jamais paru. Le premier vol. eſt de 1751, & a été revu jusqu'à la page 222 par M. Leich, jeune homme très-ſavant, que la mort a enlevé au milieu de ſa carriere. Le reſte de ce vol. & le ſecond imprimé en 1754 eſt de M. Reiske. Une traduction Latine des Annales d'Abulfeda écrites en Arabe. *Lipſiæ in*-4°. Il a revu la ſeconde Edition du Petrone de Pierre Burman. Amſt. 1743. *in* 4°. La premiere Edition eſt de 1709. Peut-être M. Reiske auroit-il mieux fait de n'y point joindre ſes obſervations, puiſqu'il ne s'étoit

ſavans Hommes qu'il y ait actuellement en Allemagne, ſe chargea de la Traduction Latine,

---

chargé que de la reviſion; mais le Public y auroit certainement perdu, quoi qu'en diſe Pierre Burman le jeune dans un avertiſſement qu'il a placé à la tête de cette Edition du Petrone. Au reſte ce (2) Pierre Burman eſt

(2) M. Burman le jeune nous a donné, *Had. Valeſii Emendationes &c.* Amſt. 1740. *in-4°. Nicol. Heinſii adverſaria, ejuſdem notæ ad Catullum & Propertium.* Haſlingæ, 1742. *in-4°. Virgilii Opera, cum notis variorum.* Amſt. 1744. 4 vol. *in-4°.* C'eſt un Ouvrage poſthume de ſon oncle. *Specimen Anthologiæ Latinæ.* Amſt. 1747. *in-4°.* Conſultez l'Extrait qui en a paru dans les *Acta Erudit. anno 1748. Petri Lotichii ſecundi ſolitarienſis, Poëmata omnia, &c. recenſuit, Notis & Præfatione inſtruxit, Pet. Burmanus ſecundus.* Amſt. 1754. 2 vol. *in-4°. Anthologia veterum Latinorum Epigrammatum, &c.* Amſt. 1759. *in-4°.* Voyez les *Acta Erudit. an. 1759*, où vous trouverez une Critique très-judicieuſe de cet Ouvrage : elle eſt de M. Reiſke. Au lieu de dire des injures à ce Sçavant, M. Burman auroit dû profiter des remarques qu'il avoit faites ſur le *Specimen Anthologiæ Latinæ*; & je l'exhorte à faire uſage de celles qui ſe trouvent dans cet extrait dans ſon ſecond volume de l'Anthologie. *Claudiani Opera, cum notis variorum.* Amſt. 1760, *in-4°.* C'eſt un Ouvrage poſthume de ſon oncle, mais il y a joint des notes de ſa façon. *Ariſ-*

à la priere de M. d'Orville. Quoique faite avec précipi-

---

neveu du Savant Burman, dont nous avons tant d'Editions d'Auteurs Latins. On peut voir la défense de M. Reiske, pages 93, &c. 272, &c. 489, &c. & 650, &c. du sixieme volume des *Miscellanea Lipsiensa nova*. On y trouvera des remarques qui pourront beaucoup faciliter l'intelligence de cet Auteur. Il nous a aussi donné dans ces mêlanges imprimés à Leipsik de savantes observations sur Hérodote, &c. & cent dix-huit Epigrammes galantes de cette partie de l'Anthologie, qui n'avoit jamais été imprimée. Il a

tophanis Opera, Græcè & Lat. cum notis Bergleri. Amst. 1760. *in*-4°. C'est un Ouvrage posthume de Berglerus Transylvain, un des plus sçavans hommes de ce siecle, dont nous avons une édition des Lettres d'Alciphron. *Leipsik*, 1715. *in*-8°. Les extraits de l'Homere de Barnes, & de l'Hérodote de Gronovius dans les *Acta Eruditorum*, sont de lui. Il a fait encore quelques-autres Ouvrages. On croit qu'il s'est fait Mahométan à Constantinople, où il est mort. M. Burman le jeune a joint une longue Préface à son Aristophane. On a aussi du même M. Burman une Préface à la tête des livres de Rhétorique attribués à Cicéron, dont il a revu l'édition imprimée à Leyde, 1761. *in*-8°. Cette Préface est une dissertation en forme sur le véritable Auteur de cet Ouvrage.

tation, comme on nous l'apprend dans la Préface, elle est

---

supprimé les 277 premieres, parce qu'elles ne rouloient que sur des Amours qui ne sont que trop communs, sur-tout dans les climats chauds, & que les Grecs & les Latins ont célébrés sans rougir. Il nous a donné les 409 autres dans un volume à part imprimé en 1754, à Leipsik, *in*-8°. Il y a joint de savantes remarques. Nous avons aussi de lui, *Animadversiones ad Euripidem & Aristophanem*, *Lipsiæ* 1754. *in-8°*. 3 volumes de remarques imprimées, à Leipsik in 8°. Le 1er. en 1758, le 2d. en 1759, & le 3e. en 1761. Le premier contient des Observations sur Diodore de Sicile, Historien, dont nous avons une excellente Edition par M. Wesseling, *Amst.* 1645. 2 vol. *in-fol.* les Caracteres de Theophraste; Dion Chrysostome & Dion Cassius, dont il a paru une bonne Edition de M. Reimar à Hambourg, 1750. 2 vol. *in-fol.* Il y a dans le second volume des Remarques sur les Oraisons de Lysias (1) &

(1) Il y a une magnifique édition de cet Auteur, imprimée *in*-4°. à Cambridge en 1739. Elle est accompagnée de notes extrêmement sçavantes de Mrs. Mar-

écrite avec beaucoup d'élégance, & en général très-fidele. Je m'en suis quelquefois écarté, quand il m'a paru qu'il n'avoit pas tout-à-fait bien saisi le sens de son Auteur. Il y a joint aussi quelques conjectures qu'il a exprimées dans sa Traduction : je

---

toutes les œuvres de Plutarque, excepté les vies des grands Hommes : le 3e. volume contient des observations sur Thucydide, Hérodote & Aristide.

L'Édition de Thucydide. de Duker, Amst. 1731. *in-fol.* est connue de tout le monde ; mais l'unique Edition de cet Auteur qui ait paru en petit format, a été imprimée à Glas-

kland & Taylor. Le même M. Taylor nous a donné depuis le second & le troisiéme volumes des Œuvres de Démosthene, qui font desirer aux Gens de Lettres d'en voir la suite. Cette édition sera en cinq volumes. Il a commencé par le troisieme ; parce que les Oraisons qu'il contient n'étant pas aussi connues que les Philippiques, les Olynthiennes, &c. il a cru qu'elles piqueroient davantage la curiosité des Lecteurs ; & d'ailleurs il ne l'a fait qu'à la sollicitation du Comte de Granville.

les ai ſuivies en général, auſſi bien que celles de M. d'Orville, ſans en avertir : le Lecteur curieux n'a qu'à conſulter les remarques de ces deux Savans. Mais lorſque je m'en ſuis permis, ou que j'en ai tiré de quelque autre Littérateur, j'en ai toujours averti dans mes Remarques. M. d'Orville nous a

gow en huit vol. *in*-8°. 1759. Elle eſt en général aſſez exacte. A l'égard d'Hérodote, M. Weſſeling eſt ſur le point d'en donner une Edition qui ſera beaucoup ſupérieure aux précédentes, ſi l'on en juge par ſon habileté reconnue, ſa vaſte érudition, & par ſa Diſſertation ſur le Pere de l'Hiſtoire. *Petri Weſſelingii Diſſertatio Herodotea ad Tib. Hemſterhuſium. Trajecti ad Rhenum* 1758. *in*-8°. On nous fait eſpérer de voir bientôt ici une traduction de cet Auteur par le Savant Abbé Bellanger qui a traduit l'Hiſtoire Romaine de Denys d'Halicarnaſſe, & qui a fait d'excellentes remarques ſur les Œuvres de

donné dans les siennes plusieurs épigrammes de cette partie de l'Anthologie qui n'avoit jamais

---

M. Rollin, & le Dictionnaire Geographique de la Martiniere.

Il n'y a eu jusqu'à présent que trois Editions entieres d'Aristide : la 1ere. chez les Juntes, Florence 1517. *in-fol.* Elle est toute Grecque ; la 2de. Grec. & Lat. chez Paul Etienne, Geneve, 3 vol. *in-8°*. 1604. Il y a des exemplaires qui portent 1611. Mais c'est une ruse de Libraire, afin de faire croire que c'est une nouvelle Edition.

La 3e. *Græ. & Lat. Oxonii*, 1722. *in-4°*. *Curâ Som. Jebb.* Elle est bien imprimée, comme tout ce qui sort en général des presses d'Angleterre (1). Mais elle n'est pas faite avec

(1) Qu'il me soit permis, à l'occasion des éditions Angloises, de faire une petite digression. On a imprimé à Birmingham, petite ville du Warwickshire, renommée par ses beaux ouvrages de Clincaillerie, un Virgile sans notes, *in-4°*. du plus grand papier. *P. Virgilii Maronis Bucolica, Georgica & Æneis.* Birminghamiæ, *typis Joh. Baskerville* 1757. C'est un chef-d'œuvre pour le choix du papier & de l'encre, & la beauté des caracteres, qui sont de M. de Baskerville, & l'exécution typographique. J'apprends qu'il doit donner une édition aussi magnifique d'Horace, &

paru

paru; avec plusieurs inscriptions. Comme il n'y a pas joint de traduction Latine; j'ai cru faire plaisir en les mettant en François.

Il a paru en 1752 une traduction Italienne de ce Roman, sans nom du lieu, de l'Impri-

---

soin, & l'Editeur ne paroît point avoir consulté l'Edition de Florence. Il seroit à desirer que M. Reiske voulût en donner une Edition. Il a traduit en Allemand les Harangues de Thucydide. Leipsik, 1761. *in-8°.* & il travaille aux *Acta Eruditorum*, le meilleur Journal qu'il y ait, & le plus ancien de ceux qui se sont soutenus jusqu'à présent, si l'on en excepte celui des Savans.

qu'on se dispose à Oxford à imprimer avec des caracteres de sa façon, les Tragédies d'Euripide, en deux volumes *in-4°.* dont M. Musgrave sera l'Éditeur. Ce Savant nous a donné un échantillon de son édition par l'Hippolyte, qui a paru *in-4°.* à Oxford en 1756. Le même M. Baskerville. a fait aussi imprimer à Birmingham les Œuvres de Milton en 2 vol. *in-8°.* 1760. Le papier & le caractere en sont aussi beaux que ceux du Virgile.

meur & du Traducteur. Mais l'on est sûr qu'elle est de M. Giacomelli, & l'on est bien fondé à croire qu'elle a été imprimée à Rome chez les Pagliarini. M. Giacomelli nous a donné depuis une excellente Traduction en vers non rimés du Prométhée enchaîné d'Eschyle, & de l'Electre de Sophocle, avec des remarques très-utiles pour l'intelligence du Texte. J'ai consulté sa Traduction de Chariton en plusieurs endroits. Elle m'a paru purement écrite & très-fidele. On voit bien qu'il a traduit d'après le Grec, & qu'il n'a eu que très-rarement la Version Latine sous les yeux. Il seroit à desirèr qu'il ne l'eût pas suivie en quelques endroits ; mais ils sont en petit nombre,

& n'empêchent pas que ce ne ſoit un ouvrage eſtimable. C'eſt une juſtice que je me fais un plaiſir de rendre à ce Savant. Paſſons maintenant à l'Auteur vrai ou ſuppoſé de ce Roman.

On ne ſait ni ſon véritable nom, ni celui de ſa Patrie. Quoiqu'au commencement de ſon ouvrage, il ſe nomme Chariton d'Aphrodiſe, Ville de Carie, & Secretaire du Rheteur Athénagore, il y a cependant grande apparence que le tout eſt feint, de même que l'Hiſtoire qu'il raconte. L'un en effet ſignifie les Graces, & l'autre par un léger changement Vénus. On ignore en quel tems il a vécu, parce qu'aucun Ecrivain Ancien ou Moderne n'en a parlé. M. d'Orville conjecture d'après ſon

ſtyle, qu'il eſt poſtérieur à Héliodore, Achille Tatius, Longus & Xenophon d'Epheſe. La qualité de Secretaire du Rheteur Athénagore qu'il prend n'avoit rien d'ignoble parmi (1) les Grecs & les Syracuſains, comme chez les Romains. Eumene (2) l'avoit été de Philippe, & Ni-

(1) Il y a cependant quelque exception à faire. Le titre de Secretaire n'avoit rien d'honorable par ex. chez les Athéniens. Voyez les Remarques de M. d'Orville, p. 8.

(2) *Itaque eum habuit (Philippus) ad manum Scribæ loco : quod multò apud Graios honorificentius eſt, quàm apud Romanos. Nam apud nos reverà*, ſicut ſunt, *mercenarii Scribæ exiſtimantur : at apud illos contrariò nemo ad id officium admittitur, niſi honeſto loco, & fide, & induſtriâ cognitâ, quod neceſſe eſt, omnium conſiliorum eum eſſe participem. Corn. Nepos. Eumen.* §. 1. Cependant il paroît par Plutarque que parmi les Macédoniens les

colas de Damas d'Hérode (3). D'ailleurs il n'est pas vraisemblable, que dépendant de lui

---

Secretaires n'étoient pas aussi distingués que parmi d'autres peuples de la Grece, & que si Philippe mit Eumene au nombre de ses amis, ce fut à cause des bonnes qualités qu'il lui connoissoit d'ailleurs, & de la liaison qu'il y avoit entre lui & le pere d'Eumene: Voici comme il s'exprime. Après la mort de Philippe, comme il (Eumene) ne paroissoit inférieur ni en prudence ni en fidélité, à aucun de ceux qui étoient auprès d'Alexandre, il le mit sur le même pied que ses principaux amis, quoiqu'il fût Secretaire en chef, lui donna le Commandement de l'Armée qu'il envoya dans l'Inde, & l'éleva au poste qu'occupoit Perdiccas, lorsque celui-ci remplaça Hephestion à sa mort. Aussi Alexandre étant mort, Neoptoleme chef des troupes armées de boucliers ayant dit après la mort d'Alexandre qu'il l'avoit suivi avec une pique & un bouclier, & Eumene avec un Style & des

(3) Voyez Constantin Porphyrogenete dans l'Histoire Byzantine.

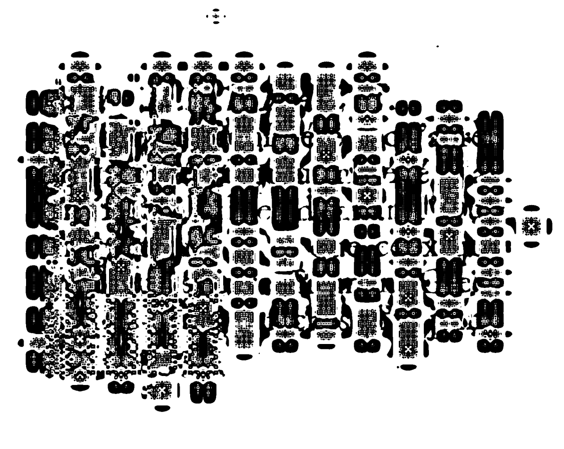
de prendre le titre qu'il souhaitoit, il en eût été choisir un qui l'eût avili aux yeux des Lecteurs. L'Athénagore, dont il se suppose le Secretaire, ne peut être autre que celui qui avoit tant de crédit parmi le Peuple de Syracuse, & qui étoit opposé à Hermocrate. Voyez Thucydide, *livre* 6. §. 35, 36 & *suiv.* Car notre Auteur suit autant qu'il peut l'Histoire. Hermocrate a été un des principaux Auteurs de la défaite des Athéniens; Artaxerxe vivoit

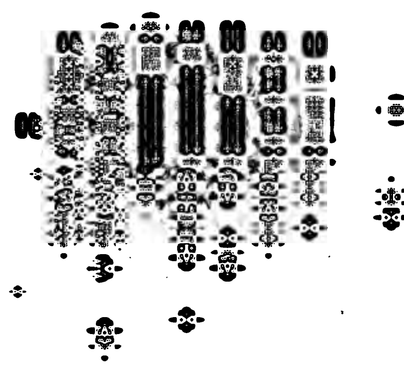
---

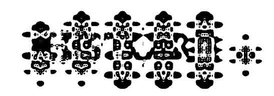
Tablettes, les Macédoniens se moquerent de lui, parce qu'ils savoient, qu'outre les honneurs que le Roi lui avoit conférés, il lui avoit fait aussi épouser Bursine, sœur d'une de ses Maîtresses. Voyez les vies de Plut. *Græc.* & *Lat.* *Londini.* 1723. 3e. vol. pages 337 & 338.

dans le même tems; Ariston, Athénagore jouoient alors à Syracuse le plus grand rôle. En se fesant donc passer pour le Secretaire d'Athénagore, on doit le croire bien instruit de tout ce qui arriva de son tems au fils d'Ariston & à la fille d'Hermocrate.

A l'égard du Roman même, je n'en dirai rien. Je ne veux point prévenir mes Lecteurs; que chacun en juge suivant la maniere dont il s'en trouvera affecté. J'ajouterai seulement en finissant cette Préface, que j'en ai lu, il y a quelques années, dans le Journal Etranger, un extrait étendu qui m'a paru fait de main de Maître. Cela m'avoit d'abord détourné d'en donner une Traduction:









HISTOIRE DES AMOURS *DE CHEREAS* ET DE CALLIRRHOË.



LIVRE PREMIER.

HERMOCRATE Préteur de Syracuse, celui-là même qui vainquit les Atheniens, eut une fille nommée Callirrhoë, qui excitoit l'ad-

miration, & fesoit l'ornement de toute la Sicile. Supérieure en beauté aux Néréides & aux Nymphes des montagnes, on l'eût prise pour Vénus encore Vierge. Le bruit de ses charmes se répandit partout, & lui attira une foule d'amans qui se rendirent de toutes parts à Syracuse, & parmi lesquels on comptoit des fils de Roi. Il en vint non-seulement de la Sicile, mais encore de l'Italie, de l'Epire & des Isles voisines. L'Amour qui les avoit rassemblés fit éclater son pouvoir. Il y avoit dans la même ville un jeune homme d'une figure charmante, tel qu'on dépeint Alcibiade, ou semblable à Achille qu'Homere nous représente comme le plus beau de tous les Grecs. Il s'appelloit Chereas, & étoit fils d'Ariston qui occupoit le premier rang à Syracuse après

Hermocrate. La jalousie dans les affaires du Gouvernement avoit rendu les deux peres ennemis l'un de l'autre ; il suffisoit que l'un fût d'un avis pour que l'autre en ouvrît un contraire. Mais l'Amour, qui aime la nouveauté & qui se plaît à faire réussir les choses dont on a le moins lieu d'espérer, épioit le moment favorable. Ce moment ne tarda point à se présenter.

On célébroit une Fête à l'honneur de Vénus. Toute la jeunesse de Syracuse s'étoit rendue au temple de la Déesse. La marche finie, Callirrhoë entre la premiere, le peuple la prend pour une Divinité, & veut qu'on lui adresse des hommages. Cependant Chereas ayant quitté le lieu des Exercices, s'avance brillant comme un Astre ; la Palestre lui prêtoit

de nouveaux agrémens, ses joues avoient l'éclat de l'or ou de l'argent. Ce beau couple se rencontra par hazard dans le Temple. L'Amour avoit préparé cette entrevûe ; Vénus avoit conspiré leur défaite. Ils se blesserent mutuellement ; les traits pénétrerent jusqu'au vif. Chereas emporte chez lui le trait qui l'a percé ; son courage lui fait cacher sa blessure, il craint de succomber. Callirrhoë se jette cependant aux pieds de la Déesse, & les tenant embrassés : Pourquoi, lui dit-elle, m'avez-vous fait voir dans votre Temple un si bel homme ? Brûlés des mêmes feux, ces amans ne purent goûter aucun repos pendant la nuit. Callirrhoë rougissoit d'avoir découvert son amour à Vénus ; cette pensée l'accabloit. Le poison qui s'étoit glissé dans les vei-

nes de Chereas, le consumoit ; il osa cependant avouer son amour à son pere. J'aime Callirrhoë, lui dit il, je ne puis vivre sans elle ; je meurs si je ne l'épouse. Oh ! mon fils, vous êtes perdu, lui répondit Ariston en soupirant. N'essayons point une telle demande, elle nous exposeroit aux mépris d'Hermocrate ; jamais il ne pourra se résoudre à vous donner sa fille, il la réserve à un amant & plus riche & plus puissant. Ariston tâchoit par ces paroles de tempérer la douleur de son fils, mais elle ne fesoit que croître de jour en jour. Il ne se trouvoit plus dans les endroits où il avoit coutume de paroître ; les lieux d'Exercice le redemandoient ; son absence les avoit en quelque sorte rendus déserts ; il étoit en effet universelle-

ment aimé de toute la jeuneſſe. A force de recherches on découvrit la cauſe de ſa maladie. Tout le monde fut touché de voir un ſi beau jeune homme prêt à périr d'une paſſion dont il n'y a que de belles ames qui ſoient ſuſceptibles. L'Aſſemblée ordinaire ſe tint en ce tems-là. Le Peuple ayant pris place, on n'entendit de toutes parts que ce ſeul cri : Illuſtre Hermocrate, grand Général, rendez-nous Chereas, que ce ſoit-là le premier de vos trophées. L'Etat vous demande pour lui Callirrhoë, ils ſont dignes l'un de l'autre. Qui pourroit décrire, comme il convient, une Aſſemblée convoquée par l'Amour même ? Hermocrate aimoit ſa Patrie, il ne put réſiſter à ſes inſtances. Dès qu'il eut donné ſon conſentement, le Peuple ſort du théâtre.

Les jeunes gens vont trouver Chereas; le Sénat & les Archontes accompagnent Hermocrate, & les Dames de Syracuse se présentent pour conduire la nouvelle Mariée à la maison de son Mari. Les chants d'Hyménée retentissent alors par toute la ville; on ne voit plus dans les rues que couronnes & que flambeaux; les parfums & le vin couloient devant les portes. Les habitans de Syracuse célébrerent ce jour avec plus de joie que celui où ils avoient défait les Athéniens.

Callirrhoë cependant ignoroit ce qui se passoit. Etendue sur un lit, la tête couverte d'un voile, elle pleuroit & gardoit un morne silence. Levez-vous, ma chere fille, lui dit sa nourrice en l'abordant; le jour que j'ai tant souhaité est enfin arrivé, la Ville vous marie:

» A l'inſtant, les genoux lui man-
» quent, les forces l'abandonnent.

Elle ne peut parler, ſes yeux ſe couvrent d'épaiſſes ténébres, peu s'en faut qu'elle n'expire. Elle ne ſavoit point en effet à qui on la deſtinoit. Ceux qui la virent en cet état prirent ſon évanouiſſement pour un effet de ſa pudeur. Revenue à elle, on ſe hâte de la parer. La multitude reſte à la porte. Le Pere & la Mere du jeune homme l'introduiſent auprès de ſa maîtreſſe ; il ne l'apperçoit pas plutôt qu'il court à elle pour l'embraſſer. Tel qu'un feu prêt à s'éteindre, produit une flamme plus vive, dès qu'il reçoit un nouvel aliment ; telle Callirrhoë, reconnoiſſant ſon amant, brille avec plus d'éclat. Lorſqu'elle ſortit, une crainte reſpectueuſe s'empara des Specta-

teurs. L'on eût dit Diane, lorſque ſe montrant tout à coup dans un lieu déſert à des chaſſeurs, elle leur imprime une frayeur religieuſe. Pluſieurs, la prenant pour une Divinité, ſe proſternerent à ſes pieds; mais il n'y en eut pas un qui n'admirât Chereas & qui ne trouvât Callirrhoë très-heureuſe. Telles furent, ſuivant les Poëtes, les nôces de Thétis & de Pélée; un Dieu jaloux parut à celles-ci, de même que la Diſcorde s'étoit fait voir à celles de la Déeſſe.

Les Pourſuivans de Callirrhoë ſe voyant déchus de leurs eſpérances, en conçurent une douleur mêlée de colere; l'amour les avoit diviſés, la haine les unit. Se croyant outragés, ils tinrent enſemble conſeil. L'envie les animoit contre Chereas. Un jeune Italien, fils du Tyran de Rhégine,

s'étant levé le premier, leur parla en ces termes :

Si quelqu'un de nous eût épousé Callirrhoë, je n'en ferois point irrité. Il en eſt ici de même que dans les Jeux publics ; un ſeul doit remporter la victoire : mais que ce Rival nous ait ſupplanté ſans peine, qu'il ait eu gratuitement la préférence ſur nous, c'eſt un affront que je ne puis digérer. Nous faiſions la cour à ſes ſuivantes, nous leur envoyions de riches préſens, & étendus à ſa porte, nous paſſions les nuits ſans dormir. Combien de tems n'a point duré notre eſclavage ! & ce qu'il y a de plus fâcheux, comme rivaux, nous nous haïſſions mutuellement ; & un malheureux, un vil mortel, ſans entrer en lice, a remporté un prix que ſe diſputoient tant

de Rois. Mais il n'en retirera aucun avantage, & la mort ſera le fruit de ſa témérité. Ils applaudirent tous à ce diſcours. Le ſeul Tyran d'Agrigente ne fut point de cet avis. Si je m'oppoſe à ce projet, dit-il, c'eſt moins par amitié pour Chereas que par prudence. Hermocrate n'eſt point à mépriſer, vous le ſavez. L'attaquer ouvertement, cela ne feroit pas praticable. Ayons plutôt recours à la ruſe & à l'artifice; ce n'eſt point en effet par la force, mais par des détours & des déguiſemens adroits, que nous ſommes venus à bout d'établir la Tyrannie. Choiſiſſez-moi pour votre chef, & je vous promets de détruire ce mariage. J'armerai contre lui la Jalouſie, qui appellant l'Amour à ſon ſecours, lui demandera raiſon des maux qu'il nous a faits,

& nous en vengera pleinement. Ne nous adressons point à Callirrhoë ; elle est constante, & ne connoît point les noirs soupçons. Tournons plutôt toutes nos batteries contre Chereas. Elevé dans les Gymnases, & n'ignorant pas les tours amoureux de la jeunesse, il en sera moins à l'abri des soupçons & de la jalousie ; & d'ailleurs on trouvera plus facilement accès auprès de lui. Il n'avoit point encore cessé de parler, qu'ils applaudirent à son projet, & que connoissant la fertilité de son esprit capable de tout inventer, ils lui en remirent l'exécution. Voici la maniere dont il s'y prit.

On étoit venu sur le soir avertir Chereas que son pere Ariston avoit fait une chûte à la campagne, & qu'on désespéroit presque de sa vie.

Quoique ce jeune homme aimât tendrement ſon pere, il fut cependant plus affligé de ce qu'il falloit partir ſeul, car il n'y avoit pas moyen d'emmener avec lui ſon épouſe. Ses rivaux ſaiſirent avidement cette occaſion. Perſonne n'eût été aſſez hardi pour faire cette nuit ouvertément la débauche en ſa maiſon, mais on apporta en cachette & dans l'obſcurité tout ce qui pouvoit le faire ſoupçonner. Des parfums, des vins répandus, des torches à demi brûlées, la porte couronnée de fleurs, donnoient aſſez à entendre qu'il s'y étoit fait un grand feſtin. Le jour venant à paroître, chacun s'arrête devant la maiſon par une ſorte de curioſité, défaut ordinaire aux hommes. Cependant Chereas ayant trouvé ſon pere un peu mieux, revole vers ſon

épouſe. La foule qu'il voit devant ſa maiſon l'étonne; il en apprend bientôt le ſujet; il entre furieux, & frappe à coups redoublés à la porte de la chambre nuptiale. On lui ouvre, il apperçoit Callirrhoë, ſa colere ſe change en triſteſſe; il déchire ſes habits, verſe un torrent de larmes & n'a pas la force de s'informer de ce qui s'eſt paſſé. Il ne peut, ni douter de ce qu'il a vû, ni croire ce qu'il n'a point intérêt de penſer. Son épouſe qui ignoroit l'artifice de ſes Amans, le preſſe de lui apprendre le ſujet de ſon trouble. La regardant alors avec des yeux ſanglans & où la fureur étoit peinte, il lui dit d'une voix embarraſſée & mal articulée: Je déplore le malheur d'avoir pû ſitôt être mis en oubli: en même-tems il lui reproche le repas de la nuit précéden-

te. Callirrhoë qui avoit ſa grandeur d'ame & les ſentimens d'une fille de ſa qualité, fut outrée de l'injuſtice d'une telle accuſation. Perſonne, lui répondit-elle, n'a donné de repas dans la maiſon de votre pere ; mais peut-être eſt-elle accoutumée aux feſtins . . . . c'eſt ſans doute un tour de vos rivaux que votre mariage attriſte. Ayant achevé ce peu de paroles, elle ſe rejette en arriere, & ſe couvrant de ſon voile, elle répand un torrent de larmes. Les Amans n'ont pas beaucoup de peine à ſe reconcilier, & ils reçoivent avec plaiſir les excuſes qu'ils ſe font mutuellement. Chereas changé fit le premier de tendres careſſes à ſon épouſe ; ſon repentir la toucha. Ce petit différend prêta de nouvelles flammes à leur amour. Leurs peres & meres voyant

le concert & l'union de leurs enfans, se félicitoient de leur bonheur.

Ce premier artifice n'ayant pas réussi à l'Agrigentin, il eut recours à un autre qui fit son effet. Il tenoit auprès de lui un Parasite, homme plaisant & d'une conversation douce, enjouée & pleine d'agrémens. Il lui ordonna de feindre de l'amour pour la suivante de Callirrhoë dont elle fesoit le plus de cas. Le Parasite l'attaqua dans les formes ; elle se rendit : mais ce ne fut point sans peine qu'il sçut la persuader ; elle ne fut point à l'épreuve des riches présens qu'il lui envoya, & des menaces qu'il ajouta de terminer bientôt ses jours, si elle ne se hâtoit de faire son bonheur. Une femme qui se croit aimée, ne résiste pas long-tems. Ces préparatifs faits, l'Auteur du Drame trouve un autre

autre Acteur, qui n'avoit pas, il est vrai, les mêmes talens que le premier, mais qui étoit fourbe, rusé, & qui par une feinte candeur, savoit gagner la confiance & arracher les secrets des cœurs. L'ayant instruit de ce qu'il falloit faire & dire, il l'envoya trouver Chereas qui ne le connoissoit point. Le fils d'Ariston se promenoit alors dans le lieu des Exercices. Ce fourbe l'aborde & lui dit : J'avois un fils de votre âge qui vous aimoit & vous estimoit beaucoup ; mais puisqu'il n'est plus, je vous regarde comme mon propre fils. Le bonheur de la Sicile est attaché au vôtre. Si vous avez le tems, prêtez-moi un moment d'attention, & vous apprendrez des choses qui importent au repos & à la tranquillité de vos jours. Ce scélérat, ayant livré par de tels discours

ce jeune homme en proie à mille passions, à l'espérance, à la crainte & à une vaine curiosité, balançoit à lui découvrir son secret, quoique l'autre l'en priât, & il prenoit pour prétexte que le tems n'étoit pas assez favorable, qu'il falloit plus de loisir & différer un peu. Chereas qui s'attendoit à tout ce qu'il y a de plus fâcheux, devient plus pressant. Le fourbe le prenant alors par la main, le tire dans un endroit écarté ; puis fronçant le sourcil comme un homme accablé de tristesse, & répandant, peu s'en faut, des larmes : C'est avec beaucoup de chagrin, Chereas, lui dit-il, que je vous fais part d'un événement bien cruel. Quoique depuis longtems je voulusse vous en instruire, j'ai cependant toujours différé : mais puisque l'affront est public &

que tout le monde en parle, je ne puis plus garder le silence; car de mon naturel je hais le mal, & d'ailleurs je suis plein d'amitié pour vous. Sachez donc que votre épouse vous outrage par l'endroit le plus sensible; & afin que vous n'en puissiez douter, je suis prêt à vous faire prendre son Amant sur le fait.

» Il dit: un nuage épais lui couvre » les yeux; dans sa douleur, il ra» masse la poussiere, la répand sur sa » tête, & en souille son beau visage.

Chereas fut long-tems sans pouvoir ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux. Ayant enfin recouvré l'usage de la parole, il lui répondit d'une voix foible: Accordez-moi, je vous prie, la malheureuse faveur d'être moi-même témoin de mon deshonneur. Quoi qu'il en soit, faites-le moi

voir, afin que j'aie une raiſon légitime de m'arracher la vie. Pour Callirrhoë, je l'épargnerai malgré ſon injuſtice. Faites ſemblant, lui dit le fourbe, d'aller à la campagne. La nuit venue, obſervez votre maiſon ; & vous y verrez entrer l'Amant de votre femme. Etant convenus de cela, Chereas qui ne pouvoit ſupporter de retourner chez lui, envoya dire à Callirrhoë qu'il alloit à la campagne. Ce ſcélérat, ce calomniateur va cependant préparer la ſcene. A l'entrée de la nuit, Chereas ſe met en ſentinelle. Celui qui avoit corrompu la ſuivante de Callirrhoë, ſe jette dans une rue étroite, contrefaiſant au mieux quelqu'un qui fait un myſtere de ſes actions & qui craint d'être connu. Il avoit cependant fait enſorte qu'on l'apperçût. Sa cheve-

lure étoit brillante & parfumée d'essences ; ses sourcils étoient peints ; son manteau flottoit sur ses épaules ; il avoit une chaussure légere, & les diamans qu'il avoit aux doigts jettoient beaucoup d'éclat. Ayant ensuite regardé long-temps de tous côtés, il s'avance, & d'une main légere il donne le signal accoutumé. La suivante elle-même, toute craintive, ouvre doucement, & le prenant par la main, l'introduit dans la maison. A cette vue Chereas ne peut se retenir ; il court l'immoler dans l'instant même du crime. Le traître, s'étant caché derriere la porte, sort sur le champ. Callirrhoë, cependant, assise sur son lit, s'attristoit de l'absence de son cher époux. Dans sa douleur, elle n'avoit pas même permis qu'on apportât de

la lumiere. Ayant entendu marcher, elle reconnut aussi-tôt son mari. Charmée, elle court au-devant de lui. Il voulut lui reprocher son crime, la voix lui manque : mais emporté par la colere, il lui donne un coup de pied, qui, l'atteignant au diaphragme, lui coupa la respiration. Ses suivantes la releverent aussi-tôt, & la mirent sur un lit. Sans voix, sans respiration, elle ressembloit parfaitement à une personne morte.

La Renommée avoit déja répandu par toute la Ville le bruit de cet accident ; on n'entendoit, de rue en rue, jusqu'à la mer, que des plaintes, des gémissemens & des cris lugubres ; on auroit dit que Syracuse étoit devenue la proie d'un ennemi barbare. Chereas cependant, bouillant encore de colere, s'enferme chez lui. Pen-

dant toute la nuit, il fait donner la torture à ses esclaves, & premiérement à la suivante de Callirrhoé. Le fer & le feu lui arrachent l'affreuse vérité. Il plaint alors le sort de sa chere moitié qui n'est plus ; il ne veut point lui survivre, & cherche à se donner la mort : mais Polycharme son intime ami l'en empêcha. Le jour étant venu, les Magistrats tirerent au sort ceux qui devoient connoître de ce crime ; l'honneur qu'ils portoient à Hermocrate leur en fesoit hâter le Jugement. Le Peuple se rendit en foule à la place ; les uns criant d'une façon, les autres d'une autre. Les Poursuivans de Callirrhoé l'excitoient en le flattant : ils avoient à leur tête cet Agrigentin, qui par sa démarche fiere, témoignoit assez l'orgueil que lui inspiroit un succès

que perſonne n'auroit oſé ſe promettre. On vit une choſe nouvelle, & telle qu'il n'en étoit jamais arrivé en aucun Jugement. Les Chefs d'accuſation lus, & l'eau meſurée, le coupable au lieu de ſe défendre, s'accuſe lui-même de la maniere du monde la plus amere, & donne le premier ſa voix pour ſa propre condamnation. Sans parler ni de la calomnie, ni de ſa jalouſie, ſans s'excuſer ſur ce qu'il avoit procuré la mort à ſa femme contre ſon intention, ſans rien dire en un mot de ce qui pouvoit ſervir à une légitime défenſe, il adreſſoit ſes prieres au Peuple : Lapidez-moi, diſoit-il ; je vous ai privé de ce qui feſoit votre plus bel ornement ; c'eſt me faire grace que de me livrer à la mort ; je l'aurois méritée quand même je n'aurois tué qu'une eſclave

d'Hermocrate. Cherchez, inventez des ſupplices inouis ; j'ai commis un plus grand crime que ceux qui ont maſſacré leur pere, ou qui ont pillé des Temples. Ne m'enterrez point, vous ſouilleriez cette terre ; précipitez-moi plutôt, comme un impie, au fond de la mer. Ce diſcours arracha des pleurs & des gémiſſemens à toute l'aſſemblée ; on ne penſoit plus à Callirrhoë, on ne ſongeoit qu'à plaindre Chereas. Hermocrate ſe leve & prend en main le premier la défenſe de ſon gendre. C'eſt involontairement & contre ſon intention que cet accident eſt arrivé ; je le ſais. Je vois ici ceux qui nous ont tendu des embûches; ils n'auront pas ſujet de ſe réjouir de la mort de deux perſonnes, & je ne veux pas cauſer à ma fille, toute morte qu'elle eſt,

un si cuisant déplaisir. Je lui ai souvent entendu dire que la vie de Chereas lui étoit plus chere que la sienne. Cessons donc un jugement superflu, pour ne nous occuper que d'obséques nécessaires. Ne livrons point Callirrhoë par nos délais à la voracité du tems ; hâtons-nous de l'inhumer, tandis qu'elle n'a rien encore perdu de sa beauté.

Les Juges renvoyerent Chereas absous. Il n'en étoit pas moins coupable à ses yeux ; il souhaitoit la mort, & tentoit toutes sortes de voies pour abréger ses jours. Traître envers votre épouse, lui dit Polycharme qui ne voyoit pas d'autre moyen pour le sauver, n'attendrez-vous pas pour périr qu'on lui ait rendu les derniers devoirs ? l'abandonnerez-vous donc à des mains

étrangeres ? Il est tems d'orner avec magnificence son mausolée, & de lui préparer des funérailles dignes d'une Reine. Ce discours fit son effet, & lui inspira le soin d'honorer son épouse. Qui pourroit dignement décrire les honneurs funebres qu'on lui rendit ? Callirrhoë couverte de son habit de noces, étoit étendue sur un lit d'or ; dans cet état, elle paroissoit & plus grande & plus belle ; chacun la comparoit à Ariadne endormie. Devant le lit funebre marchoit en ordre la Cavalerie Syracusaine dans son plus bel appareil, suivie de l'Infanterie pesamment armée, portant les signes des Victoires d'Hermocrate ; le Sénat venoit ensuite ; puis Hermocrate environné de ses parens & de ses amis : on voyoit derriere lui Ariston, que sa chûte empêchoit

de marcher, & qui ne cessoit d'appeller Callirrhoë sa maîtresse, sa fille. Les Dames Syracusaines le suivoient en habit de deuil. On portoit après les offrandes qu'on fait aux morts : premierement, l'or & l'argent de la dot; ensuite les habits somptueux & les bijoux de la défunte. Hermocrate avoit fait tirer de son trésor beaucoup de choses précieuses, ses parens & ses amis avoient envoyé leurs présens; ceux de Chereas paroissoient les derniers. Il auroit souhaité ensevelir toutes ses richesses avec son épouse. Le corps étoit porté sur un brancard par de jeunes gens, & fermoit la marche : le peuple l'accompagnoit, & Chereas faisoit entendre au milieu de cette foule ses cris lamentables. Sur le rivage s'éleve le monument fu-

perbe d'Hermocrate, il frappe de loin les regards de ceux qui navigent ſur cette mer. C'étoit-là le lieu deſtiné à receler tant de richeſſes ; il en fut comblé. Ce qui paroiſſoit n'avoir été fait que pour honorer la défunte, devint la ſource & l'origine des plus grands évenemens.

Il y avoit un certain Theron que l'injuſtice pouſſoit à courir les mers. Sous prétexte de commerce, ce ſcélérat avoit raſſemblé une troupe de brigands, avec qui il exerçoit la piraterie. Il s'étoit trouvé par hazard aux funérailles de Callirrhoë. Témoin de tant de richeſſes, il n'avoit pu s'empêcher de les regarder d'un œil de convoitiſe. Son repos en fut troublé ; & ne pouvant dormir : Quoi ! ſe diſoit-il en lui-même, je m'expoſe tous les jours dans les com-

bats, pour un gain léger je massacre impitoyablement des gens qui ne m'ont rien fait, & je ne m'enrichirois pas maintenant qu'il se présente une occasion si favorable ! non, le sort en est jetté, je n'abandonnerai point une si bonne proie. Mais, qui m'associerai-je pour cette expédition ? Allons, repassons un peu ceux que nous croyons les plus propres à la faire réussir. Zénophane de Thurium a de la prudence, mais il est timide ; Ménon de Messine est hardi, mais traître. Les ayant tous parcourus de la sorte, tel qu'un Essayeur qui rejette tout ce qui n'est pas de bon alloi, il en trouva cependant qui lui convenoient. Le lendemain au point du jour, il court les chercher au Port, mais inutilement. Les uns étoient dans des maisons de

débauche, & les autres dans des cabarets : Armée, digne d'un tel Général. Rendez-vous derriere le Port, leur dit-il, j'ai des choſes de la derniere conſéquence à vous communiquer. S'étant tous raſſemblés, il leur parla de la ſorte : Je vous ai donné la préférence ſur tous vos camarades pour vous faire part d'un tréſor que j'ai trouvé, & qui eſt trop riche pour n'appartenir qu'à un ſeul particulier. Il n'eſt pas néceſſaire de beaucoup de travaux pour nous en mettre en poſſeſſion ; une ſeule nuit va nous enrichir à jamais. Nous avons de l'expérience, & ces entrepriſes que les ſots oſent calomnier & que les gens ſenſés trouvent ſi utiles, ne nous ſont point nouvelles. Ils comprirent ſur le champ qu'il s'agiſſoit de voler, de fouiller un Tombeau,

où de piller un Temple. N'en dites point davantage, lui dirent-ils, à des gens que vos discours ont assez persuadés : montrez-nous seulement ce qu'il faut faire, & ne perdons pas en de vains propos des momens précieux. Vous avez vû, reprit Théron, l'or & l'argent qu'on a enfoui avec Callirrhoé. Il seroit plus juste qu'il fût entre nos mains, nous qui sommes vivans & qui pouvons en faire usage. Ouvrons cette nuit ce Monument, enlevons-en les richesses, & faisant voile partout où le vent nous poussera, vendons notre charge dans un pays étranger. Ce discours fut applaudi. Maintenant, ajouta-t-il, retournez où vous avez coutume d'aller, & ce soir, lorsqu'il fera obscur, que chacun de vous se rende au vaisseau armé d'un instrument propre
à

à notre dessein. Ils lui obéirent.

Cependant Callirrhoë reprit en quelque sorte une seconde vie. La grande diete ayant relâché les visceres, l'air comprimé dans les poumons par le coup qu'elle avoit reçu autour du diaphragme, se dilata, & elle commença à respirer un peu, quoiqu'avec peine. Tous ses membres reprenant du mouvement, elle ouvre les yeux, comme quelqu'un qui sort d'entre les bras du sommeil; elle appelle Chereas, comme s'il eut passé la nuit à côté d'elle: mais personne ne lui répondant, ni son mari, ni ses suivantes, un frisson la saisit; le silence, l'obscurité augmentent sa frayeur; elle ne peut encore découvrir la vérité. Elle se souleve, & portant ses mains tout autour, elle s'apperçoit des couron-

nes & des bandelettes dont elle eſt environnée, & des différentes couches d'aromates; l'or & l'argent retentiſſent ſous ſes mains. Elle ſe rappelle alors le coup qu'elle a reçu, la chûte qui s'en étoit enſuivie, & revenue tout-à-fait de ſon trouble & de ſa frayeur, elle reconnoît qu'elle eſt dans un ſépulchre. Alors, d'une voix auſſi forte qu'elle le put : Je ne ſuis point morte, s'écrie-t-elle; ſauvez-moi, ſecourez-moi; ſes cris étoient inutiles, perſonne ne les entendoit. Laiſſant aller ſa tête ſur ſes genoux, comme quelqu'un qui a perdu tout eſpoir, elle ſe lamente. Que je ſuis infortunée ! je n'ai fait aucun mal, & l'on m'enterre toute en vie, & je péris d'une mort lente. On me regrette, quoique je me porte bien. Comment pouvoir donner de

mes nouvelles ? injuste Chereas! vous avez voulu me donner la mort, je ne vous le reproche point : mais pourquoi vous tant presser de me jetter hors de chez vous ? quand même j'aurois été réellement morte, auriez-vous dû m'enterrer si précipitamment ? Mais peut-être songez-vous déja à vous remarier ? Telles étoient les plaintes qu'elle ne cessoit de faire.

Cependant Théron observe le milieu de la nuit, & frappant légerement les ondes de ses rames, il s'approche sans bruit du Monument; aussitôt il débarque, & donne ses ordres à ses gens. Premierement, il en envoie quatre pour faire le guet, avec ordre de tuer, s'ils le pouvoient, quiconque s'avanceroit de ce côté-là, sinon de lui donner le signal de la retraite. Il ordonne à sept autres de se

tenir ſur le Vaiſſeau, les rames éle-vées, & prêts à ramer, afin que s'il arrivoit quelque contre-tems imprévu, ils puſſent, après avoir enlevé promptement dans le Vaiſſeau ceux qui étoient deſcendus à terre, s'éloigner à force de rames. Il s'achemine enſuite lui cinquieme vers le Monument. On approche les leviers, & à coups redoublés, on tâche de ſe faire jour. Callirrhoë les entend ; livrée tour à tour à la frayeur & à la joie, à la triſteſſe & à l'étonnement, à l'eſpérance & à la défiance, elle eſt toute interdite : D'où peut venir ce bruit ? Ne ſeroit-ce point quelque Génie, qui, ſuivant la loi commune aux morts, me vient trouver ? ne ſeroient-ce pas plutôt les Manes qui m'appellent vers eux ? Mais non, ce ſont ſans doute des voleurs, de

facrileges violateurs de la tranquillité des morts. Il me reftoit encore ce malheur à éprouver. O Richeffes, que vous êtes inutiles à ceux qui ne font plus ! Tandis qu'elle raifonnoit ainfi, un des voleurs paffe la tête à travers l'ouverture, peu à peu il entre; Callirrhoë fe jette à fes pieds, dans l'intention d'implorer fon fecours. Il recule tout effrayé, & d'une voix tremblante : Fuyons loin d'ici, dit-il à fes camarades; un Génie garde ces tréfors, & ne nous permet point d'entrer. Sa timidité fit beaucoup rire Théron, qui lui reprocha qu'il étoit plus mort que la morte même. Il ordonne enfuite à un autre de prendre fa place; mais perfonne ne l'ofant, il entre lui-même l'épée à la main. L'éclat du fer fit craindre Callirrhoë pour

ſa vie ; elle s'éloigne, & d'une voix baſſe lui adreſſe cette priere : Qui que vous ſoyez, ayez pitié d'une infortunée, dont le mari & les parens n'ont eu aucune compaſſion ; ne donnez point la mort à celle que vous venez de ſauver du trépas. A ces paroles, Théron s'enhardit, & comme il avoit beaucoup d'eſprit, il comprit tout d'un coup la vérité. Il fut quelque tems en ſuſpens ſur ce qu'il feroit : d'abord il vouloit la tuer, craignant qu'elle ne fût un obſtacle à ſon entrepriſe ; mais l'appas du gain lui feſant bien-tôt changer de ſentimens : Qu'elle faſſe partie, ſe dit-il en lui-même, des richeſſes qui ſont ici ; elles ſont innombrables, mais la beauté de cette femme eſt encore plus précieuſe. En finiſſant ces mots, il la prend par la main, & ap-

pellant ſon camarade ; voilà, dit-il, le Génie qui vous a fait tant de peur. Le plaiſant voleur ! qu'une femme épouvante. Je vous la remets entre les mains, dit-il en s'adreſſant à un autre ; je veux la rendre à ſes parens : pour nous, emportons le tréſor, puiſque la morte ne le garde plus.

Le Vaiſſeau étant chargé des dépouilles, Théron ordonne au Garde de Callirrhoë de ſe retirer un peu à l'écart, tandis qu'il va tenir conſeil à ſon ſujet. Les ſentimens furent partagés. Camarades, dit l'un d'eux, nous ſommes venus ici dans une autre intention ; la fortune nous a fait réuſſir au-delà de nos eſpérances. Profitons de notre bonheur. Nous le pouvons ſans courir aucun riſque. Remettons dans le Monument toutes les richeſſes que nous en avons en-

levées, & rendons Callirrhoë à son Epoux & à son Pere. Nous étant approchés, leur dirons-nous, du rivage & du mausolée, suivant l'usage des Pêcheurs, une voix vint frapper nos oreilles; l'humanité & le desir de sauver celle qui se trouvoit renfermée dans cette triste demeure, nous l'ont fait ouvrir. Fesons jurer Callirrhoë qu'elle confirmera de son témoignage ce que nous venons de dire; elle le fera volontiers par reconnoissance pour ceux qui lui ont sauvé la vie. Quelle joie n'allons-nous pas causer à toute la Sicile! que de présens n'allons-nous pas recevoir! & en même-tems nous satisferons & les Dieux & les hommes, & la Justice & la Religion. Insensé, reprend un autre en l'interrompant, pourquoi vouloir si à con-

tre-tems faire de nous des Philoso-phes? Est-ce donc en violant les tombeaux que nous sommes devenus gens de bien? Quoi donc! nous aurions pour cette femme plus de compassion que n'en a eue son propre époux, lui qui n'a point craint de la tuer. Elle ne nous a fait aucun tort, il est vrai, mais ne nous en fera-t-elle point par la suite. Premierement, si nous la rendons à ceux à qui elle appartient, pouvons-nous dire ce qu'ils penseront de cette avanture? Il est même impossible qu'on ne vienne à soupçonner le sujet qui nous a fait approcher du Monument. Que si les parens de cette femme nous font grace de la punition, les Archontes & le Peuple ne nous laisseront point aller, nous qui emmenons une charge qui dépose contre

nous. On dira peut-être qu'il est plus avantageux de la vendre ; sa beauté nous en fera trouver un prix considérable. Mais cela n'est pas sans danger. L'or & l'argent que nous emportons ne peuvent ni parler, ni nous déceler. Nous pourrions forger toutes sortes d'histoires sans craindre d'être démentis ; mais comment cacher une marchandise qui voit, qui entend, & qui sait exprimer & ce qu'elle voit, & ce qu'elle entend ? Elle est trop belle pour que nous puissions la faire passer pour une Esclave. Qui, en la voyant, ajouteroit foi à ce que nous dirions ? Tuons-la donc plutôt ici, & ne traînons pas à notre suite un témoin toujours prêt à déposer contre nous. Plusieurs se rangeoient à cet avis ; Théron n'approuva ni l'un ni l'au-

tre. Votre conſeil, dit-il au premier, nous expoſe à un danger imminent, & le vôtre nous fait perdre le fruit de nos travaux. Je ſuis plutôt d'avis de la vendre que de la faire mourir. Pendant qu'on la vendra, la crainte la fera taire; une fois vendue, qu'elle nous accuſe, nous n'y ferons plus; & d'ailleurs la vie que nous menons eſt-elle ſans danger? Mais le jour s'avance, rentrons dans le Vaiſſeau, & mettons à la voile.

Les ancres levées, le Vaiſſeau fendoit fierement les ondes. N'ayant point de route particuliere à tenir, les Pirates le laiſſoient aller au gré des flots & des vents. Tout vent leur étoit favorable, & leur ſouffloit en poupe. Théron cependant conſoloit Callirrhoë, & feſoit tous ſes

efforts pour la tromper. Quoiqu'elle s'apperçut bien qu'on tramoit quelque chofe contre elle, & qu'on la deftinoit à l'efclavage, elle feignit de n'avoir aucun foupçon & d'ajouter foi aux difcours du Pirate, de crainte qu'il ne la tuât, fi elle lui fefoit paroître de l'indignation. Pour être plus en liberté, elle lui témoigna que la mer l'incommodoit, & fe couvrant de fon voile, elle s'abandonna aux pleurs. Quoi! mon Pere, fe difoit-elle, fur cette même mer, où vous avez défait trois cens Vaiffeaux Athéniens, un petit bâtiment enleve votre fille, & vous ne me donnez aucun fecours! On m'emmene dans une terre étrangere, & quoique libre & d'une naiffance illuftre, il me faudra paffer mes jours dans la fervitude, & peut-être la fille d'Her-

mocrate se verra-t-elle l'esclave d'un Athénien ! Il auroit mieux vallu que morte, je fusse restée dans le Monument. Chereas me seroit un jour venu trouver, & maintenant séparés pendant notre vie, nous ne nous rejoindrons pas même après la mort. Telles étoient les plaintes qu'elle ne cessoit de faire. Les Pirates passerent auprès d'un grand nombre de petites Isles. Comme ils cherchoient des gens riches qui pussent acheter la charge de leur Vaisseau, ils ne s'y arrêterent pas. Vis-à-vis de l'Attique est une rade très-sûre, ils y mirent leur Vaisseau à l'abri. Une fontaine d'une onde pure serpentoit à travers une prairie. On amene en cet endroit Callirrhoë, & comme on souhaitoit conserver sa beauté, on la pria de prendre les bains & de se reposer

un peu des fatigues de la mer. Pendant ce tems-là les Pirates délibérerent entr'eux sur l'endroit où ils devoient aller. Nous sommes près d'Athenes, dit l'un d'eux, c'est une Ville grande & opulente; nous y trouverons grand nombre de Marchands que la richesse de ses Habitans y attire de tous côtés. Ce n'est point ici, comme ailleurs, une seule Ville, mais le rendez-vous de la Grece entiere. Là-dessus on résolut d'aller à Athenes. La curiosité de ses habitans ne plaisoit pas à Théron. Etes-vous donc les seuls qui n'ayiez point entendu parler du caractere des Athéniens, toujours avides de nouveanté? Ils sont chicaneurs, aiment à parler, & d'ailleurs on rencontre sur le port des milliers de Sycophantes. On nous demandera qui

nous sommes, & d'où nous apportons ces marchandises ? Enclins à la méchanceté, la moindre chose leur donnera prise sur nous, leur fera naître des soupçons. Aussi-tôt on nous menera devant l'Aréopage & devant les Archontes, encore plus terribles que les Tyrans. Croyez-moi, évitons Athenes avec encore plus de soin que Syracuse. L'Ionie est un pays avantageux ; toutes les richesses de la haute Asie viennent s'y rendre, & ses heureux Habitans, sans soins & sans affaires, n'ont d'autres occupations que celle du plaisir. J'espere d'ailleurs y trouver quelques personnes de connoissance. Après avoir fait aiguade & s'être fournis de vivres auprès de quelques Vaisseauxde charge qui se trouvoient en cet endroit, ils appareillerent

pour aller à Milet. Le troisieme jour ils entrerent dans une rade, ouvrage de la nature, commode pour les Vaisseaux, & qui n'est éloignée de la Ville que de quatre-vingt stades. Théron ordonne d'ôter les rames, de faire en cet endroit une habitation à Callirrhoë, & de lui fournir tout ce que le luxe & la délicatesse pourroient exiger. Encore plus Marchand que Pirate, il en agissoit ainsi, moins par principe d'humanité, que par l'avidité du gain.

Ces ordres donnés, il se rend à la Ville avec deux de ses camarades. Après une mûre délibération, il est d'avis de ne point chercher publiquement d'acheteur, ni de répandre un peu trop son dessein, mais de se hâter de se défaire de Callirrhoë sous main, & sans être obligé de repré-

senter

ſenter le contrat d'acquiſition. Cette vente étoit d'autant moins aiſée que peu de perſonnes pouvoient y mettre le prix, & qu'elle ne pouvoit convenir qu'à un Roi, ou à des gens très-riches, & c'étoient juſtement les perſonnes qu'il craignoit le plus d'aborder. Tout cela lui cauſoit des retards qu'il ne pouvoit plus ſupporter. La nuit ſuivante, ne pouvant fermer les yeux, il ſe dit à lui-même : Inſenſé que tu es, tu laiſſes depuis tant de temps tes richeſſes à l'abandon, comme ſi dans le monde il n'y avoit que toi de voleur. Ignores tu donc qu'on rencontre ſur mer d'autres Pirates? d'ailleurs, n'as tu pas ſujet de craindre que tes camarades ne te laiſſent ici & ne s'en aillent avec ton or & ton argent? Peux tu te flatter que des gens, que tu n'as

enrollés que parce que tu connoissois leur iniquité & leur scélératesse, te soient fideles ? Dors donc maintenant, puisque c'est une nécessité, & demain rends-toi au point du jour dans ton Vaisseau ; précipite dans la mer cette femme qui t'est inutile & qui renverse tes projets, & ne te charges plus par la suite d'une marchandise si dure à la défaite. S'étant endormi, il vit en songe des portes fermées ; ce qui lui fit prendre la résolution d'attendre encore ce jour-là. Chagrin & l'esprit violemment agité, il s'assied auprès d'une boutique. Sur ces entrefaites vient à passer un homme de moyen âge, en habit de deuil, la douleur peinte sur le visage, & environné d'une multitude de gens libres & d'esclaves. L'homme est naturellement curieux. Thé-

ron s'informe de quelqu'un de la suite, & lui demande quel est ce personnage. Il paroît, lui répondit-on, que vous êtes étranger, & que vous venez de bien loin, puisque vous n'avez point entendu parler de Denys, l'ami du Grand Roi & le premier de l'Ionie par sa naissance, ses richesses & son savoir. Mais pourquoi cet habillement lugubre? Il a perdu une femme qu'il chérissoit. Théron, trouvant un homme riche, & qui aimoit les femmes, s'attacha encore davantage à la conversation. Au lieu donc de laisser aller cet homme, il lui demanda quel poste il occupoit près de lui. Je suis, lui répondit-il, l'Intendant de ses biens, & j'ai soin de l'éducation d'une fille que sa mere infortunée a laissée encore enfant. Comment vous appel-

lez-vous ? Théron. Et vous ? Léonas? C'eſt bien à propos, cher Léonas, que je vous rencontre. Je ſuis Marchand & je viens d'Italie. Il n'eſt point par conſéquent étonnant que j'ignore ce qui ſe paſſe en Ionie. Une femme Sybarite & extrêmement riche avoit une très-belle eſclave, la jalouſie la lui a fait vendre ; je l'ai achetée ; prenez-la, vous y trouverez un gain & un avantage réels, ſoit que vous vouliez la garder pour préſider à l'éducation de la fille de votre Maître, & je vous la garantis très-bien élevée, ſoit que vous jugiez qu'elle mérite de lui plaire. Il vaudroit mieux pour vous qu'il prît pour compagne une perſonne qu'il auroit achetée, que d'épouſer une femme qui ſeroit peut-être une marâtre pour votre éleve. Léonas prenoit beau-

coup de plaiſir à l'entendre. Un Dieu bienfaiſant, lui dit-il, vous a envoyé vers moi. Vous me faites voir la réalité de ce que j'ai vû en ſonge; entrez donc dans ma maiſon, & recevez-y les traitemens qu'exigent l'amitié & l'hoſpitalité. A l'égard de cette femme, la vûe décidera de mon choix, & déterminera ſi elle eſt digne de mon Maître, ou ſi je me la réſerverai.

Etant entrés dans la maiſon, Théron en admira la grandeur & la richeſſe; elle étoit en effet deſtinée à recevoir le Roi de Perſe. Leonas le fit d'abord attendre parmi les eſclaves de ſon Maître, il l'emmena enſuite à la ſienne, qui étoit propre & digne d'un homme libre. Auſſitôt on mit la table, & Théron, en homme adroit & qui ſavoit s'ac-

commoder à tout, se servoit librement, & s'attiroit l'amitié de Léonas en bûvant souvent à sa santé, & par la simplicité qu'il fesoit paroître, & plus encore par la confiance qu'il témoignoit pour l'humeur libérale de son hôte Il fut beaucoup question de Callirrhoë dans la conversation. Theron s'attachoit plutôt à en louer le caractere que la beauté, sachant bien que ce que l'on ne voit point a besoin d'aide, & que la vûe décide du reste. Allons donc, dit Léonas, faites nous la voir Elle n'est point ici, répondit Théron; nous avons évité la Ville à cause des entrées, nous avons relâché à quatre-vingt stades d'ici, & en même tems il lui nomme la rade. Vous avez abordé sur nos terres, lui dit Léonas. Tant mieux, reprit Théron, c'est la

Fortune elle-même qui nous mene à Denys. Partons donc pour la campagne, répliqua Léonas, vous pourrez vous y repoſer au ſortir de la mer. Nous avons dans le voiſinage une fort belle maiſon. Theron en fut charmé, parce qu'il penſoit que la vente ne ſe feroit pas ſur la place, mais dans un lieu écarté. Demain, nous irons, dit il, au point du jour, vous à la maiſon de campagne, & moi au Vaiſſeau, & je vous amenerai cette femme. Etant convenus de cela, ils ſe ſéparerent, après s'être donnés la main en ſigne d'amitié. L'empreſſement, qu'avoit l'un pour vendre, & l'autre pour acheter, leur fit paroître à tous deux la nuit bien longue. Le lendemain Léonas ſe rend à la maiſon de campagne, portant avec lui de l'argent, afin que

le Marchand ne pût ſe dédire. Théron va trouver ſur le rivage ſes camarades qui l'attendoient depuis long-tems avec impatience, & après leur avoir raconté ce qu'il avoit fait pour eux, il ſe mit à flatter & à conſoler Callirrhoë. Je voulois, ma chere fille, lui dit-il, vous rendre d'abord à vos parens, mais un vent contraire étant ſurvenu, je ne pus ſatisfaire mon inclination. Vous n'ignorez pas les ſoins & les attentións que j'ai eus pour vous, & combien votre honneur m'a été cher. Sauvée par nos mains de l'horreur du tombeau, Chereas vous recevra auſſi pure qu'au ſortir de la chambre nuptiale. Nous ſommes maintenant forcés d'aller juſqu'en Lycie ; mais la mer vous incommode, & il n'eſt pas néceſſaire de vous expoſer inu-

tilement à la fatigue d'un tel voyage. Je vous remettrai ici entre les mains d'amis sûrs & fideles. A mon retour je vous reprendrai, & je vous remmenerai enfin à Syracuse avec tout le soin possible. Prenez avec vous ce que vous souhaiterez de ce qui vous appartient, nous vous garderons le reste. A ces paroles, Callirrhoë, quoiqu'extrêmement triste, ne put s'empêcher de rire au dedans d'elle même, de ce qu'il la croyoit si simple; elle s'appercevoit bien en effet qu'il l'avoit vendue, mais le desir d'être hors des mains des Pirates, lui fit envisager l'esclavage comme plus avantageux que son illustre naissance Je vous remercie, mon Pere, lui dit-elle, de votre honnêteté & de vos bons traitemens. Puissent les Dieux vous en récompenser comme vous

le méritez ! Gardez-moi soigneusement tout ce que vous avez emporté avec moi ; je regarderois comme un mauvais augure l'usage que je pourrois faire de ces dons consacrés aux morts. Je me contente de la bague qu'on m'avoit laissée au doigt, quoiqu'on me crût morte. Se couvrant ensuite la tête de son voile, menez-moi, Théron, lui dit-elle, partout où vous voudrez ; il n'y a point d'endroit que je ne préfere aux incommodités de la mer & à l'horreur du tombeau.

Théron, se trouvant près de la maison de campagne de Léonas, inventa ce stratagême-ci. Il ôte à Callirrhoë son voile, détache le ruban qui retenoit sa chevelure, & ouvrant la porte, il la presse d'entrer la premiere. Léonas & ceux qui étoient



avec lui, croyant voir une Déesse qui leur apparoissoit, furent frappés d'étonnement. C'étoit en effet un bruit assez commun que Vénus favorisoit ces campagnes de sa présence. Ils n'étoient pas encore revenus de leur surprise, que Théron, qui suivoit Callirrhoë, s'avançant vers Léonas : Levez-vous, lui dit-il, & préparez-vous à recevoir cette femme. C'est elle que vous voulez acheter. La joie & l'étonnement saisirent tous ceux qui se trouverent présens. On conduisit Callirrhoë dans le plus bel appartement de la maison pour la faire reposer. Elle en avoit grand besoin, après toute la fatigue, les craintes & les chagrins qu'elle avoit éprouvés. Théron prenant ensuite Léonas par la main Je me suis fidelement acquitté, lui dit-il, de ce qui

dépendoit de moi. Gardez cette femme & ſoyez par la ſuite mon ami ; venez-vous-en à la Ville, je vous y remettrai le contrat de vente, & vous me donnerez ce que vous jugerez à propos. Léonas voulant lui rendre la pareille : Je vous confie, lui dit-il, l'argent avant que d'avoir reçu le contrat. Il le payoit ainſi d'avance, de crainte qu'il ne vînt à changer de ſentiment. Il n'ignoroit point en effet qu'il ſe trouveroit en Ville beaucoup d'acheteurs. Il le força donc de prendre un talent d'argent qu'il avoit apporté avec lui. Théron fit d'abord ſemblant de le refuſer, quoiqu'il ſouhaitât ardemment de le tenir ; il le reçut enfin. Comme il ſe feſoit tard, Léonas vouloit le retenir à ſouper. Je vous ſuis obligé, dit le Pirate, mais il faut

que je mette à la voile pour entrer ce soir dans la Ville. Demain nous nous rejoindrons sur le port. Là-dessus ils se séparerent. Théron, étant retourné à son Vaisseau, ordonne de lever sur le champ l'ancre, & de prendre au plutôt le large avant qu'il pût être reconnu. Ils exécuterent ses ordres, & se laisserent aller au gré des flots & des vents. Callirrhoë se trouvant seule se vit plus en liberté de pleurer son sort: Voici, se dit-elle en elle-même, un autre tombeau dans lequel m'enferme Théron. Il est encore plus désert & plus abandonné que le premier. Mon Pere & ma Mere y seroient venus quelquefois; Chéreas m'y auroit apporté le tribut de ses larmes. Quoique morte, j'en aurois eu quelque ressentiment de plaisir. Mais ici, qui invoquerai-je? Tu sais

tous les maux que tu m'as fait souffrir, & par terre & par mer : oui, tu le sais, Fortune envieuse, & tu m'en prépares encore de nouveaux. D'abord de mon amant tu as fait un meurtrier. Chereas, qui n'avoit jamais frappé un vil esclave, m'a blessée dangereusement, moi qui l'aimois. Tu me livres ensuite entre les mains de perfides violateurs de la sainteté des tombeaux ; tu me fais passer de l'horreur de ce lieu sur mer, & tu me rends l'esclave de Pirates encore plus terribles que ses flots irrités. N'ai-je donc reçu cette beauté si vantée que pour que Théron en reçût un plus grand prix ? On m'a vendue dans un lieu désert & abandonné, & l'on ne m'a point conduite à la Ville, comme cela se pratique à l'égard des autres esclaves. Tu craignois sans doute qu'en me voyant

l'on ne me reconnût pour une personne libre & d'une naissance illustre. Et c'est par cette raison que j'ai été livrée comme une marchandise vile & de peu de prix, sans que je sache si ceux qui m'ont achetée sont Grecs ou Barbares, ou bien d'autres Pirates. Se frappant ensuite le sein, elle apperçoit dans sa bague la figure de Chereas : Tu n'es plus, dit-elle, en la baisant, cher Chereas, puisqu'un si grand accident te sépare ainsi de moi. Assis près d'un Monument qui ne me renferme plus, tu t'affliges, tu te repens, tu rends témoignage à ma vertu ; & moi, fille d'Hermocrate, & ton épouse, je suis aujourd'hui vendue à un Maître. Telles étoient ses plaintes ; le sommeil, quoiqu'avec peine, les fit cesser.

Fin du premier Livre.



LIVRE SECOND.

LEONAS, impatient d'apprendre à son Maître l'heureuse nouvelle de l'acquisition qu'il venoit de faire, & plein d'espérance qu'elle le consoleroit & qu'elle feroit treve à ses chagrins, se hâta de partir pour Milet, quoiqu'il fît encore nuit. Il avoit auparavant ordonné à son Econome Phocas d'avoir tout le soin possible de Callirrhoë. Il trouva encore Denys au lit. L'esprit agité & en proie à la douleur, il sortoit rarement, quoique la Patrie souhaitât sa présence, & il passoit la plûpart du tems dans la chambre de son épouse, comme s'il l'eût eue encore sous les yeux. Léonas s'étant présenté devant lui, il lui dit : Depuis

la

la mort de mon infortunée compagne, je n'ai jamais dormi avec plus de plaisir que cette nuit. Je l'ai vue distinctement en songe, grande & plus belle que jamais elle ne me l'a paru, & comme si j'eusse veillé, elle étoit à mes côtés. Je croyois être au premier jour de mes noces, & que je l'amenois chez moi de mes terres maritimes, tandis que tu chantois l'Epithalame. Il n'avoit point encore cessé de parler, que Léonas s'écria : Heureux en songe, vous l'êtes encore, mon cher Maître, à votre réveil. Vous allez apprendre des nouvelles de ce que vous avez vû, & aussi-tôt il se met à lui raconter ce qui lui étoit arrivé. Un certain Marchand, qui avoit une très-belle femme à vendre, s'est adressé à moi. La crainte des Commis l'ayant em-

pêché d'entrer dans le port, il s'est arrêté à une rade près de vos domaines. Je le quittai pour aller à la campagne. Nous y étant rassemblés, nous avons conclus ensemble. Je lui ai donné un talent, & il ne reste plus qu'à passer le contrat suivant les Loix. Denys aimoit les femmes, il entendit avec plaisir vanter la beauté de celle-ci, mais il n'apprit qu'avec chagrin qu'elle étoit esclave. D'une ame vraiment royale, & supérieur au reste de l'Ionie par sa dignité & par son éducation, il dédaignoit la couche d'une esclave. Il est impossible, Léonas, lui dit-il, qu'une belle personne naisse dans l'esclavage. N'as-tu point appris des Poëtes que les Enfans des Dieux sont beaux, & que ceux des hommes illustres & distingués le sont encore davantage? Elle t'a plu dans

un lieu solitaire, parce que tu l'as comparée avec les femmes de la campagne. Mais puisque tu l'as achetée, va t-en à la place; Adraste, qui est très-expert dans la connoissance des Loix, passera le contrat. Léonas étoit charmé de ce que son Maître n'ajoutoit point foi à ses discours. Il ne doutoit point que ne s'attendant à rien, il en seroit plus étonné. Il parcourt de ce pas tous les ports de Milet, les comptoirs des Banquiers, en un mot la Ville entiere, sans pouvoir trouver Théron. Il s'informe des Marchands, des Passagers; personne ne le connoît. Dans cet embarras, il prend un bateau, cotoie le rivage, se rend ensuite à la maison de campagne; mais il n'avoit garde d'y trouver celui qui étoit déja en haute mer. Il s'en retourne lente-

ment & chagrin vers son Maître. Denys, le voyant triste, lui en demanda le sujet. Je vous ai fait tort d'un talent, lui répondit-il. Eh bien, dit Denys, cet accident te rendra par la suite plus circonspect. Mais que t'est-il donc arrivé ? cette esclave a-t-elle pris la fuite ? Ce n'est point elle, dit Léonas, mais celui qui l'a vendue. C'est donc un faux Marchand, reprit Denys, qui par cette raison te l'a vendue dans un lieu retiré. De quel pays a-t-il dit qu'elle fût ? de Sybaris en Italie, & il ajouta que sa Maîtresse s'en étoit défaite par jalousie. Cherche, lui dit-il, s'il y a ici quelqu'un de ce pays-là ; cependant laisse-là ici. Léonas s'en retourna fort triste & très-chagrin du peu de succès de son entreprise. N'ayant plus d'autre ressource que

de faire voir Callirrhoë à son Maître, il épioit le moment de lui persuader d'aller à la campagne.

Les femmes de la campagne, regardant déja Callirrhoë comme leur Maîtresse, lui fesoient leur cour. Plangone, la femme de l'Econome, qui étoit assez agissante & nullement sotte, lui dit : Vous regrettez sans doute, ma chere fille, vos parens, regardez-nous comme tels. Denys notre Maître est un homme de bien, & plein d'humanité. Un Dieu propice vous a conduite dans une bonne maison, où vous trouverez tous les agrémens que vous aviez dans votre patrie. Après être restée si long-tems sur mer, vous pourriez avoir besoin de prendre les bains ; & voici des esclaves prêtes à recevoir vos ordres. On eut beaucoup de peine à vaincre

ſa réſiſtance, elle ſe laiſſa à la fin mener dans la chambre des bains. On la lava avec ſoin, on répandit enſuite ſur elle des eſſences. Couverte de ſes habits, ces femmes avoient admiré la beauté de ſon viſage qui leur paroiſſoit celui d'une Divinité; l'éclat de toute ſa perſonne les frappa bien plus, lorſqu'elle parut toute nue à leurs yeux. Son corps, d'une blancheur éblouiſſante, brilloit comme l'albâtre, & ſa chair étoit ſi délicate, qu'on craignoit, en la touchant ſeulement du doigt, de lui faire une grande bleſſure. Ces eſclaves ſe diſoient tout bas, les unes aux autres: notre Maîtreſſe avoit de la beauté, & c'eſt avec raiſon qu'on en parloit partout; mais elle n'approchoit point de celle-ci, & elle n'auroit paru que ſa ſuivante. Ces

louanges qui ne prognoſtiquoient que trop à Callirrhoë ce qui devoit arriver, lui feſoient beaucoup de peine. Lorſqu'elle leur parut aſſez baignée, on lui attacha ſa chevelure & on lui apporta des habits propres. Elle les refuſa. Une telle parure ne convient point, dit-elle, à une perſonne nouvellement achetée; donnez moi un habit conforme à mon état; vous valez en effet mieux que moi. Elle ſe couvrit donc d'un habit commun qui lui alloit très-bien, & qui recevant de l'éclat de ſa beauté, paroiſſoit très-riche. Après le dîner, Plangone lui dit, venez vous-en au Temple de Vénus, vous lui adreſſerez vos prieres. Cette Déeſſe ſe fait voir en ce lieu, & non-ſeulement les Habitans de ces campagnes, mais encore ceux de la Ville,

viennent lui offrir des ſacrifices. Denys a beaucoup de dévotion pour elle, auſſi exauce-t-elle ſes prieres. Elles lui raconterent enſuite les différentes apparitions de la Déeſſe. L'une de ces femmes prenant la parole, lui dit : En voyant Vénus, ma chere, vous croirez voir votre image, tant la reſſemblance eſt frappante. A ce diſcours, Callirrhoë ne put retenir ſes larmes. Que je ſuis malheureuſe ! ſe diſoit-elle à elle-même, Vénus, cette Déeſſe, l'auteur & la cauſe des maux que je ſouffre, habite ces lieux ; j'y vais cependant, mais pour lui faire des reproches amers. Le Temple étoit près de la maiſon de campagne, & tout contre le grand chemin. Elle ſe proſterne aux pieds de la Déeſſe, & les lui tenant embraſſés : C'eſt vous, lui dit-elle, qui

la premiere m'avez fait voir Chereas ; quoique nous vous ayions rendu toute forte d'honneurs, vous avez cependant féparé un couple que vous aviez uni. Mais, puifque vous l'avez voulu, ne permettez point que je plaife à d'autres après lui; je ne vous demande plus que cette feule grace. Vénus n'exauça point fa priere ; c'eft en effet la Mere de l'Amour ; & déja elle méditoit d'autres nœuds, qu'elle devoit rompre enfuite.

Callirrhoë, délivrée des Pirates & n'ayant plus à fouffrir des incommodités de la mer, reprenoit fa premiere beauté ; les femmes de la campagne la voyoient embellir de jour en jour. Cependant Léonas, ayant trouvé un moment favorable, tint à peu près ce langage à Denys. Vous n'avez point paru, mon cher

Maître, depuis long tems dans vos terres situées le long de la mer ; on y souhaite, on y desire votre présence ; il est bon que vous voyiez vos troupeaux & vos campagnes ; d'ailleurs il faut serrer les biens de la terre, le tems presse. Vous y jouirez de la magnifique maison que nous avons élevée par votre ordre. Occupé de vos affaires, vous sentirez moins le poids de vos chagrins, & les plaisirs de la campagne en adouciront l'amertume. Si vous êtes content de quelqu'un de vos pasteurs, de vos bergers, vous lui donnerez la nouvelle esclave. Denys y consentit, & fixa le jour du départ. On ne l'eut pas plutôt annoncé qu'on prépara les chars, les chevaux & les bateaux ; on invita aussi ses amis & ses affranchis à lui faire compagnie ;

Denys étoit naturellement magnifique. Lorſque tout fut prêt, il ordonna à la multitude d'accompagner le bagage par mer ; il ſe diſpoſa enſuite à prendre les devans, & voulut que les chars le ſuiviſſent ; une grande ſuite ne convenant point à un homme accablé de douleur. Le lendemain, au point du jour, & avant que perſonne s'en doutât, il monte à cheval, lui cinquiéme, & prend le chemin de la maiſon de campagne. Léonas étoit du nombre de ceux qui l'accompagnoient. Cette nuit même Vénus s'étoit apparue à Callirrhoë ; elle voulut rendre de nouveau ſes hommages à la Déeſſe. Elle lui adreſſoit ſes prieres debout, lorſque Denys, deſcendant de cheval, entra le premier dans le Temple. Au bruit qu'il feſoit en marchant, Callirrhoë ſe re-

tourna de ſon côté. Denys l'ayant apperçue, s'écria : Soyez-moi propice Vénus, & que votre apparition me ſoit favorable. En même-tems une foibleſſe le prend, il eſt prêt à tomber ; Léonas le ſoutient. Ne vous troublez point, mon cher Maître, lui dit-il, c'eſt la nouvelle eſclave ; & vous, s'adreſſant à Callirrhoë, approchez de votre Maître. A çe nom de Maître, Callirrhoë baiſſa la vue, & verſant un torrent de larmes, elle ſentit qu'elle devoit oublier, quoi que tard, qu'elle eût été libre. Impie, dit Denys à Léonas en le frappant, tu oſes parler aux Dieux comme ſi tu avois affaire à des hommes. Tu dis l'avoir achetée, & tu ne peux trouver celui qui te l'a vendue. N'as-tu donc point appris d'Homere que :

» Les Dieux prennent la figure

» d'étrangers pour examiner l'info-
» lence & les crimes des humains.

Cessez de vous moquer de moi, répondit Callirrhoë, & ne prenez point pour une Divinité une mortelle infortunée. Sa voix étoit douce & harmonieuse, on l'eut prise pour le son d'une guitarre ; elle parut à Denys celle d'une Déesse. Tout troublé, & craignant de lui parler plus longtems, il s'en va à la maison déjà embrâsé d'amour. Peu après arrivèrent les équipages de Denys, & ceux qui devoient les accompagner. Le bruit de ce qui s'étoit passé se répand. Sous prétexte de rendre ses hommages à Vénus, chacun s'empresse de voir cette jeune beauté. Callirrhoë toute honteuse ne savoit que faire, tout lui étoit étranger ; Plangone, à qui elle étoit accoutu-

mée, ne ſe trouvoit plus à ſes côtés ; elle étoit occupée à recevoir ſon Maître. Il ſe feſoit déja tard, perſonne cependant ne paroiſſoit à la maiſon ; Léonas ſe douta de ce qui ſe paſſoit. Il va au Temple, où trouvant les uns debout, les autres proſternés, il emmene Callirrhoë. Alors vous auriez pu voir que c'eſt la Nature qui fait les Rois, de même que dans un eſſaim d'Abeilles. Un chacun la ſuit, comme ſi ſa beauté l'eut fait choiſir pour Reine. Ainſi eſcortée, elle s'en retourna à la maiſon.

Denys, en homme bien élevé & qui par choix s'étoit attaché à la vertu, feſoit ſes efforts pour cacher ſa bleſſure. Ne voulant ni ſe rendre la fable de ſes domeſtiques, ni paſſer auprès de ſes amis pour un jeune étourdi, il tâcha toute la ſoirée de

ſupporter ſon mal. Il croyoit le tenir caché, ſon ſilence le trahiſſoit. Il prit un plat : Qu'on porte cela à l'Etrangere ; qu'on lui diſe que c'eſt Denys qui le lui envoie ; qu'on prenne bien garde ſurtout de laiſſer échapper le mot de Maître. Sûr de ne pouvoir dormir, du moins il vouloit paſſer la nuit à boire avec ſes amis. Elle étoit déja bien avancée, lorſqu'on ſe leva de table ; il ne put cependant prendre de repos. Tout entier dans le Temple de Vénus, il avoit l'eſprit occupé de la beauté qu'il y avoit vue. Il ſe repréſentoit ſon viſage, ſa chevelure, ſa voix, ſa taille, ſes diſcours, la maniere dont elle s'étoit retournée, dont elle l'avoit regardé. Ses larmes ſervoient d'aliment à ſa flamme. Alors vous euſſiez vu les combats de l'Amour & de la Raiſon.

Englouti par la mer orageuſe des paſſions & des deſirs, il luttoit en homme courageux, & levant la tête au-deſſus des flots, il ſe diſoit à lui-même : Quoi donc ! Denys, toi que la vertu & la gloire rendent le premier de l'Ionie, toi qu'admirent les Satrapes, les Rois & les Républiques, tu ne rougis point de te comporter en jeune homme : tu aimes une perſonne que tu n'as vue qu'une ſeule fois, & cela, avant même que d'avoir rendu les derniers devoirs à ton épouſe, & tandis que tu la pleures encore. N'es-tu donc venu à la campagne que pour te marier, quoique tu portes encore le deuil ? que pour épouſer une eſclave qui peut-être ne t'appartient pas ? car tu n'as pas même le contrat de vente. L'Amour, jaloux de ce qu'il

qu'il penſoit ſi bien, & regardant ſa ſageſſe comme une inſulte, lui enflammoit encore davantage le cœur, qui, au lieu de s'occuper de ſa paſſion, s'amuſoit à philoſopher. Denys ne pouvant s'entretenir ſeul dans ſes penſées, envoie chercher Léonas. Il arrive tout troublé, & feſant ſemblant d'ignorer le ſujet qui le feſoit mander, quoiqu'il le ſçût très-bien: Qu'avez-vous donc, mon cher Maître, que vous ne pouvez dormir? La perte de cette femme que vous chériſſiez tant, fait-elle encore impreſſion ſur vos ſens? Tu as raiſon, une femme occupe toute mon Ame, mais ce n'eſt pas celle que tu penſes. Je vais te le dire; ta fidélité & ton attachement m'empêchent d'avoir aucun ſecret pour toi. C'eſt fait de moi, Léonas, tu es la cauſe de tous

les maux que j'endure; tu as porté le feu dans ma maiſon, ou plutôt dans mon cœur. Cette femme, dont j'ignore l'état, me jette dans un trouble inexprimable. Tu me parles d'un Marchand qui n'a laiſſé aucune trace après lui. Tu ne ſçais ni d'où il vient, ni où il eſt allé. Quelqu'un, qui auroit une telle Beauté, la vendroit-il dans un lieu déſert & écarté? Exigeroit-il une ſomme auſſi modique pour une perſonne que le Grand Roi peut ſeul acheter avec tous ſes tréſors? Quelque Dieu t'a trompé. Réfléchis à ce qui s'eſt paſſé, rappelles-le à ta mémoire. Qui as-tu vu? à qui as-tu parlé? dis-moi la vérité. Tu n'as point apperçu de Vaiſſeau. Non, mon cher Maître, mais ſeulement j'en ai entendu parler. Oui, c'eſt cela même, c'eſt une

Nymphe, ou une Néréide fortie de la mer. Le Deftin force quelquefois les Dieux à fe trouver parmi les hommes, comme nous le racontent les Poëtes & les Hiftoriens. Denys lui auroit volontiers perfuadé que cette femme n'étoit point une mortelle, & qu'elle méritoit des hommages. Léonas voulant obliger fon Maître, lui dit : Ceffez vos chagrins, mon cher Maître, & fans vous embarraffer qui elle eft, je vous l'amenerai fi vous le fouhaitez. Vous êtes fon Maître, & vous feriez malheureux ! Je ne le permettrai point, reprit Denys, que je ne fache qui elle eft & d'où elle eft. Apprenons demain la vérité d'elle-même. Je ne la ferai point venir ici, de crainte qu'elle ne me foupçonne de quelque violence ; mais je lui parlerai dans

le Temple de Vénus, où je l'ai vue pour la premiere fois.

Cette résolution prise, le lendemain Denys se rendit au Temple accompagné de ses amis, de ses affranchis, & de ceux de ses esclaves en qui il avoit le plus de confiance, afin de les avoir pour témoins de sa conduite. Comme il devoit paroître devant celle qu'il aimoit, il n'avoit point négligé sa parure; elle n'avoit cependant rien de recherché. Naturellement beau, grand, bienfait, il avoit quelque chose de majestueux qui frappoit tout le monde. Leonas, prenant avec lui Plangone & les suivantes ordinaires de Callirrhoë, la vint trouver. Denys, lui dit-il, est un homme juste, équitable, & exact observateur des Loix. Il vous prie de vous rendre au Temple; vous lui

apprendrez en ce lieu qui vous êtes ; & comptez ſur tous les ſecours que vous pouvez attendre avec juſtice. Dites-lui ſimplement la vérité, ſans détours, & ſans déguiſemens : une telle ingénuité excitera beaucoup plutôt l'envie qu'il a de vous obliger. Callirrhoë ſe ſentit quelque répugnance à y aller, cependant comme l'entrevue devoit ſe faire dans un Temple, elle s'y rendit avec confiance. Lorſqu'elle entra, on l'admira encore plus que la premiere fois. Denys, frappé d'étonnement, fut quelque tems ſans pouvoir parler ; il rompit enfin le ſilence, & s'exprima de la ſorte, quoiqu'avec peine. Tout ce qui me regarde vous eſt connu, je m'appelle Denys, je ſuis le premier de Milet, & de preſque toute l'Ionie, & ma piété & mon hu-

manité ont rendu mon nom célebre. Il eſt juſte auſſi que vous nous diſiez ingenuement qui vous êtes. Si l'on en croit ceux qui vous ont vendue, vous êtes de Sybaris, & votre Maîtreſſe s'eſt défaite de vous par jalouſie. Callirrhoë rougit à ces mots, & baiſſant les yeux, lui répondit : Je n'ai jamais été vendue que cette fois-ci, & je n'ai point vu Sybaris. Ne t'avois-je pas bien dit, reprit Denys, en regardant Léonas, qu'elle n'étoit point eſclave ? Je devine même qu'elle eſt d'un rang illuſtre. Dites-moi, Madame, tout ce qui vous concerne, & premierement votre nom. Je m'appelle Callirrhoë. Ce nom plût à Denys. Elle cacha le reſte ; mais comme il lui feſoit beaucoup d'inſtances : Permettez-moi, je vous ſupplie, lui dit-elle, de taire

mon ſort. Eſclave & Etrangere en ces lieux, mon premier état n'eſt plus qu'une fable & qu'un vain ſonge. Elle tâcha d'échaper par ces paroles. Les larmes lui couloient cependant le long des joues; Denys & ceux qui l'environnoient, la voyant pleurer, ne purent auſſi s'en empêcher. L'on auroit dit que Vénus elle-même étoit devenue triſte. Denys la preſſoit encore davantage, & lui feſoit encore plus de queſtions. Accordez-moi, je vous en conjure, la premiere grace que je vous aie jamais demandée; faites-moi part, Callirrhoë, de ce qui vous regarde. La conformité, qui ſe trouve entre nos mœurs, doit m'empêcher de paſſer à vos yeux pour étranger. Ne craignez rien, quand même vous auriez quelque choſe de grave à vous reprocher.

A ces paroles, Callirrhoë se sentit indignée. Cessez ces discours injurieux, lui dit elle ; ma conscience ne me reproche rien de honteux. Mais comme mon sort étoit plus brillant que celui que j'éprouve maintenant, je passerois pour une orgueilleuse, & mon récit ne paroîtroit qu'une fable à ceux qui ignorent la vérité. L'état abject, où je me trouve à présent, répond peu à celui dont je suis déchue. Denys admira sa grandeur d'ame. Je comprens, lui dit-il, tout ce que vous me voulez taire. Ne me le déguisez pas cependant. Quelque magnifique que soit votre réçit, il sera toujours fort au-dessous & de votre mérite & de l'idée que je me suis formée de vous. Enfin elle commença, quoiqu'avec répugnance, à dire qui elle étoit. Je suis fille d'Her-

mocrate, Prêteur de Syracuse. Ayant perdu la parole par un accident subit, mes parens me firent des obseques magnifiques. De perfides violateurs de la sainteté des tombeaux ouvrirent pendant la nuit mon monument ; me trouvant en vie, ils me transporterent dans ce lieu désert, où Théron me livra à Léonas que vous voyez ici. Tout ce qu'elle dit étoit vrai, elle déguisa seulement ce qui lui étoit arrivé avec Chereas. Je vous conjure, Denys, reprit-elle, vous êtes Grec, & d'une Ville renommée pour son humanité, vous avez de l'éducation & de la politesse, n'allez pas ressembler à ceux qui m'ont tirée du tombeau ; rendez-moi à ma patrie, à ma famille. Pour un homme riche comme vous une esclave de moins est un petit objet ;

Mais que dis-je? rendez-moi à mon Pere, vous ne perdrez rien; Hermocrate n'eſt point méconnoiſſant. Tout le monde admire, tout le monde chérit Alcinoüs, parce qu'il renvoya dans ſa patrie ſon Suppliant: Je ſuis le vôtre, j'ai recours à vous, ſauvez une infortunée deſtituée de tout appui, & qu'un perfide ennemi a fait priſonniere; ſinon, je préfererai une mort libre & honorable à une vie honteuſe & indigne de ma naiſſance. A ces mots Denys ne put retenir ſes larmes; le ſort malheureux de Callirrhoë paroiſſoit les exciter, mais dans le fond il ne pleuroit que lui-même. Il comprenoit aſſez qu'il étoit déchu de ſes eſpérances. Prenez courage, Callirrhoë, lui dit-il, & ne vous attriſtez pas. On ne vous refuſera pas ce que vous demandez;

j'en prens à témoin Vénus dans le Temple de qui nous sommes assemblés. En attendant, vous serez servie comme une personne de votre naissance. Elle s'en retourna convaincue qu'il ne pouvoit rien lui arriver de fâcheux contre sa volonté.

Denys s'étant rendu chez lui, la tristesse & l'affliction dans le cœur, ne voulut voir que Léonas. En but à la haine de l'Amour, lui dit-il, je mene une vie tout-à fait malheureuse. Je viens d'enterrer mon épouse, & Callirrhoë que j'espérois, que je regardois comme un présent de Vénus, me fuit. Je m'étois forgé un bonheur plus grand que celui de Ménélas, l'époux de la belle Lacédémoniene. Hélene n'étoit pas si belle que Callirrhoë. La douce persuasion réside sur ses levres. Le jour qu'elle

me quittera, c'en eſt fait de moi; ce ſera le dernier de ma vie. Que dites-vous, s'écria Léonas ? Non, mon cher Maître, non, vous n'exécuterez point une réſolution ſi déſeſpérée. Vous êtes ſon Maître, & vous avez tout pouvoir ſur elle. Elle vous a couté un talent, ainſi de gré ou de force, il faut qu'elle faſſe tout ce qu'il vous plaira. Quoi donc, malheureux ! tu as acheté une perſonne de qualité. N'as-tu donc jamais entendu parler d'Hermocrate ? ne ſçais-tu pas qu'il eſt Préteur de la plus grande partie de la Sicile, que ſon nom ſe trouve avec éloge parmi ceux des Bienfaicteurs de la Perſe, que le Grand Roi l'admire & le chérit, & que tous les ans il lui envoie des préſens, parce qu'il a défait dans un combat naval les Athéniens ſes

ennemis. L'on vante ma vertu, & je tyranniſerois une perſonne libre ! Théron, tout Pirate qu'il étoit, l'a reſpectée, & je pourrois la déshonorer ! Tel fut le langage qu'il tint à Léonas ; il ne déſeſpéroit pas cependant de la toucher. L'Amour ſe plaît naturellement à ſe repaître d'eſpérances, & il ſe flattoit de réuſſir par ſes ſervices & par ſa ſoumiſſion. Il fait donc venir Plangone. Vous m'avez déja donné, lui dit-il, des preuves de vos ſoins & de votre attachement. Je remets entre vos mains ce que j'ai de plus précieux, je veux dire l'Etrangere. Qu'elle ne manque de rien, allez même juſqu'à la profuſion, juſqu'au luxe. Louez-moi quelquefois devant elle, & dépeignez-moi tel que vous me connoiſſez. Prenez bien garde ſur-tout de laiſſer

échapper le mot de Maître. Plangône, naturellement intelligente, comprit sur le champ les ordres de Denys. Quand elle étoit occupée de quelque chose, elle s'y appliquoit uniquement sans le faire paroître. Elle alla donc faire sa cour à Callirrhoë, à cause des ordres qu'elle avoit reçus. Elle eut l'attention de les lui cacher, & de ne lui faire envisager ses soins & ses services que comme un effet de son attachement & de sa bienveillance, dans la vue de s'attirer sa confiance, & qu'elle lui ouvrît son cœur.

Denys demeura à la campagne, tantôt sous un prétexte, & tantôt sous un autre. Mais la véritable raison, c'est qu'il ne pouvoit pas se séparer de Callirrhoë; il ne vouloit pas non plus la faire venir à la Ville.

Il se doutoit assez que, dès qu'on l'y auroit apperçue, on ne parleroit plus que d'elle, que l'Ionie entiere s'empresseroit de porter ses fers, & que l'éclat de sa beauté, porté sur les aîles de la Renommée, parviendroit bientôt jusqu'au Grand Roi. Pendant son séjour, en examinant scrupuleusement ce qui regarde ses domaines, il trouva quelque chose à reprendre dans la conduite de l'Econome Phocas; mais ses reproches n'allerent pas au-delà des paroles. Plangone saisit cette occasion. Elle accourt toute tremblante & les cheveux épars auprès de Callirrhoë; elle se jette à ses genoux, & les lui embrassant, rendez-moi la vie, lui dit-elle, je vous en supplie, ma chere Maîtresse. Denys est dans une furieuse colere contre mon mari. S'il est bon, s'il

est humain, il est pareillement violent de son naturel ; vous seule pouvez nous sauver. Denys vous accordera avec plaisir la premiere grace que vous lui aurez demandée. Callirrhoë balança quelque tems si elle iroit le trouver ; les bienfaits, qu'elle avoit reçus de Plangone, étoient autant de gages qui l'empêchoient de pouvoir résister à ses prieres. Craignant donc de passer pour ingrate, elle lui dit : Esclave comme vous, je n'ai point la hardiesse de parler. Si cependant vous croyez que j'aie quelque crédit auprès de Denys, je suis prête à joindre mes prieres aux vôtres. Puisse la Fortune nous être favorable ! Etant arrivées, Plangone dit à celui qui étoit préposé à la porte de l'appartement, d'annoncer Callirhoë. Denys, accablé de tristesse, s'étoit

s'étoit jetté sur un lit, & se laissoit aller au chagrin qui le dévoroit. Une nouvelle si peu attendue le troubla, un nuage se répandit sur ses yeux, & il fut quelque tems sans pouvoir parler. Revenant enfin à lui, il ordonna qu'on la fît entrer. Dès qu'elle fut près de lui, elle baissa la vue, la rougeur lui monta au visage, & elle eut beaucoup de peine à s'énoncer. J'ai beaucoup d'obligations à Plangone que vous voyez ici ; elle m'aime comme sa fille. Je vous prie donc d'appaiser votre colere contre son époux, & de lui accorder sa grace. Elle vouloit encore parler, mais elle ne le put. Denys comprit d'abord le stratagême de Plangone Je suis extrêmement irrité, dit-il, & personne ne pourroit arracher au supplice Phocas & Plangone

après de telles actions. Je vous accorde cependant avec plaisir leur grace ; & vous, sachez que vous ne la devez qu'à Callirrhoé. A ces mots Plangone tomba aux genoux de son Maître. Jettez-vous plutôt, reprit Denys, aux pieds de Callirrhoë ; si vous voyez encore le jour, ce n'est qu'à elle que vous en avez l'obligation. Plangone remarquant sur le visage de Callirrhoë la joie & la satisfaction que lui donnoit le succès de ses prieres, lui dit : Remerciez donc Denys pour nous, vous seule pouvez vous en acquitter ; & en même-tems elle la poussa. Un faux pas l'ayant presque fait tomber, elle rencontra la main de Denys, qui trouvant trop au-dessous d'elle de la lui présenter à baiser, la tira à lui & l'embrassa. Ensuite il la laissa aller

sur le champ, de crainte de faire soupçonner l'artifice dont on s'étoit servi. Elles s'en retournerent.

Tel qu'un poison subtil, le baiser qu'avoit reçu Denys avoit pénétré jusqu'au fond de son cœur. Il ne pouvoit ni voir, ni entendre; attaqué de tous côtés, & pour ainsi dire, assiégé par l'Amour, il ne trouvoit aucun remede à sa passion. La grandeur d'ame de Callirrhoë lui auroit fait mépriser les présens; les menaces & la violence ne devoient pas avoir plus de succès, & il étoit persuadé qu'elle se donneroit plutôt la mort que d'endurer un affront. Il n'attendoit plus de secours que de Plangone, il l'envoya chercher. Ton premier stratagême, lui dit-il, a eu un heureux succès, & je t'ai beaucoup d'obligations pour le baiser que tu

m'as procuré. Mais il me donne la vie, ou la mort. Penses à toutes les ruses, à tous les artifices qu'une femme sait employer pour en vaincre une autre ; mets-les en œuvre, je t'aiderai s'il le faut. La Liberté sera le prix & la récompense de tes succès, & je te devrai la vie, qui t'est, j'en suis persuadé, encore plus chere que la Liberté. Plangone employa donc par les ordres de son Maître toutes sortes de ruses ; mais Callirhoë invincible demeura fidele à Chereas. Elle succomba cependant enfin, mais ce fut un de ces jeux de la Fortune contre qui toute la raison humaine ne peut rien. Cette Déesse est contentieuse, & se plaît aux entreprises les plus désespérées. Celle-ci lui parut de ce nombre ; elle la fit réussir contre toute vrai-

femblance. Voyons maintenant la maniere dont elle s'y prit.

Dans leur premiere entrevue après leur mariage, Chereas & Callirrhoë tous deux brûlans d'amour, fe porterent avec la même impétuofité à des plaifirs qu'ils reffentoient mutuellement. Egalement ardens l'un & l'autre, leur choc amoureux ne fut point ftérile. Peu avant l'accident qui arriva à Callirrhoë, elle portoit dans fon fein un gage de la tendreffe de fon époux. Mais les dangers & les malheurs qui la fuivirent l'empêcherent d'y faire attention. Au commencement du troifieme mois, fa groffeffe commença à paroître. Plangone, qui là-deffus avoit beaucoup d'expérience, s'en apperçut au bain. Elle garda cependant d'abord le filence, à caufe des fem-

mes qui la fervoient ; mais fur le foir se trouvant feule avec Callirrhoë, & s'étant affife fur fon lit ; fachez, ma fille, lui dit-elle, que vous portez dans votre fein un fruit de vos amours. A ces mots Callirrhoë gémit, pleure & s'arrache les cheveux : Fortune ennemie ! dit-elle, il ne me manquoit plus que d'être mere d'un efclave, & tu me réfervois ce trait pour mettre le comble à tous les maux que tu m'as déja fait fouffrir. Se frappant enfuite le fein : Eh quoi ! dit-elle en apoftrophant fon fruit, tu fais ce que c'eft que l'infortune, avant que d'avoir vu le jour ; de l'horreur du tombeau tu paffes entre les mains d'infâmes brigands. A quelle vie es-tu maintenant réfervé ! Dans quelles efpérances dois-je te porter, toi que perfonne ne récla-

me, ni pere, ni patrie, & qui te vois privé de la Liberté. Meurs du moins, avant que de naître & d'éprouver un ſort ſi rigoureux. Plangone la retint & lui promit de lui fournir le lendemain un moyen plus facile pour ſe délivrer du ſujet de ſes inquiétudes.

S'étant ſéparées, chacune s'entretint de ſes propres penſées. Plangone vit bien que le moment de faire réuſſir l'amour de Denys étoit venu. Le fruit, ſe dit-elle à elle-même, que porte Callirrhoë dans ſon ſein, plaidera la cauſe de mon Maître, & ſera un motif bien puiſſant pour la perſuader & la déterminer en ſa faveur; la tendreſſe maternelle l'emportera enfin ſur la foi promiſe à ſon époux. Elle diſpoſoit ainſi ſes projets d'une maniere ſpécieuſe. Cal-

lirrhoë de son côté songeoit à détruire son fruit. Quoi donc, se disoit-elle, un rejetton d'Hermocrate seroit réduit à être esclave! & j'éleverois un enfant dont personne ne connoîtroit le pere. Quelque envieux ne manqueroit point de dire que je l'ai eu tandis que j'étois entre les mains des Pirates. Il me suffit de mes malheurs, sans avoir encore à souffrir des tiens, ô mon cher enfant. Non, il ne t'est point avantageux de venir au monde, pour y traîner une vie que tu ne devrois point balancer à quitter, si tu l'avois reçue. Meurs libre, avant que tu saches ce que c'est que l'infortune, & que tu apprennes l'histoire de ta mere. Un moment après, le repentir, la pitié, la commisération prenoient la place du désespoir. Mere barbare! se disoit-

elle, as-tu donc résolu, telle qu'une autre Médée, d'égorger tes enfans? Tu serois encore plus cruelle que cette Scythe. Son époux étoit son ennemi; Chereas t'est cher; & tu veux détruire son ouvrage & le gage & le monument d'un mariage si recherché. Quoi donc! si c'étoit un fils? s'il ressembloit à son pere? s'il étoit plus heureux que moi? Quoi! tu pourrois étouffer la tendresse maternelle, tu pourrois être l'homicide d'un enfant qui a échappé à l'horreur du tombeau & à la barbarie des Pirates? Que d'enfans de Dieux & de Rois, nés dans l'esclavage, ont recouvré par la suite le haut rang de leurs Peres; Zéthus, Amphion, Cyrus. Lorsque tu feras en âge, tu iras en Sicile chercher ton pere & ton ayeul; tu leur raconteras les

aventures de ta mere, on fera partir une flotte pour venir à mon ſecours, & toi, mon fils, tu rendras ton pere & ta mere l'un à l'autre. Pendant que Callirrhoë s'occupoit de ces penſées, le ſommeil s'empara peu à peu de ſes ſens. La figure de Chereas lui apparut.

» Elle lui reſſembloit en tout, c'é-
» toit la même taille, les mêmes
» yeux, le même ſon de voix & les
» mêmes habits. «

Je vous recommande, lui dit-il, mon fils : il vouloit continuer, Callirrhoë ſauta du lit pour l'embraſſer, il diſparut. Regardant ſon ſonge comme un conſeil & un avertiſſement de ſon époux, elle réſolut d'élever ſon fils.

Plangone étant venue le lendemain, Callirrhoë lui fit part de ſa réſolu-

tion. Elle la trouva hors de saison & ne l'approuva point. Il est impossible que vous éleviez à la maison votre enfant. Mon Maître vous aime, sa modestie & sa vertu ne lui permettront pas de vous faire violence; mais se croyant outragé, & voyant le cas que vous faites d'un absent, tandis que vous ne tenez aucun compte de lui qui est présent, la jalousie lui défendra de vous le laisser élever. Il vaut beaucoup mieux que l'enfant périsse avant que de naître, qu'après avoir vu le jour. Vous vous épargnerez par-là les incommodités d'une grossesse, & les douleurs de l'enfantement que vous aurez éprouvées bien inutilement. Profitez des conseils vrais & salutaires que l'amitié m'inspire. Ces discours chagrinerent beaucoup Cal-

lirrhoë, elle tombe aux genoux de Plangone, & la supplie de lui aider à trouver quelque moyen de conserver & d'élever son fils. Elle le lui refusa plusieurs fois, & différa deux ou trois jours à lui rendre réponse. Ces délais n'ayant servi qu'à l'enflammer davantage; Plangone qui s'étoit acquise par-là plus de confiance & d'autorité sur son esprit, lui fit premierement prêter serment de ne révéler à qui que ce fût l'artifice dont elle alloit faire usage. Fronçant ensuite le sourcil & se tordant les mains. Les grandes entreprises, dit-elle, exigent de grandes pensées & beaucoup d'audace; l'amitié & l'attachement que j'ai pour vous me font trahir mon Maître. Il faut, ou que votre enfant périsse tout-à-fait, ou qu'il soit le plus riche de l'Ionie,

qu'il devienne l'héritier de la plus illustre Maison de cette contrée, & qu'il vous rende la plus heureuse & la plus fortunée des meres. Il faut nécessairement que l'une ou l'autre de ces deux choses-là arrive, c'est à vous à choisir. Eh! qui seroit assez insensé pour préférer la perte & la destruction de ses enfans à sa félicité & à son propre bonheur? Ce que vous me dites, reprit Callirrhoë, me paroît impossible & incroyable. Exposez moi donc vos projets d'une maniere plus claire. Eh bien, lui dit Plangone, répondez à mes questions. Combien y a-t-il que vous croyez porter votre fruit? Il y a deux mois. Ce tems nous est favorable. Vous pourrez paroître l'avoir eu de Denys au bout de sept mois. Qu'il périsse plutôt, s'écrie Callirrhoë. Vous faites

très-sagement, reprit Plangone avec dissimulation, de vouloir détruire votre fruit. Fesons-le donc, & ne perdons point de tems. Il y a moins de risque à cela qu'à tromper notre Maître. N'espérez plus revoir votre Patrie, perdez le souvenir de votre illustre Naissance, accommodez-vous à votre fortune présente, & devenez tout-à-fait esclave. Callirrhoë, en personne bien née qui ne connoît, ni les ruses, ni la méchanceté d'une ame servile, ne soupçonnoit point les conseils & les exhortations de Plangone. Plus celle-ci hâtoit par ses discours la perte de l'enfant, & plus elle se sentoit touchée de commisération. Donnez-moi le tems de la réflexion, il s'agit de ma vertu ou de mon enfant. Ce choix est assez important & mérite toute mon atten-

tion. Plangone lui donna des louanges de ce qu'elle ne fesoit pas un choix précipité. Les raisons étant également spécieuses, la balance est égale des deux côtés : d'une part, la Foi Conjugale ; d'une autre, la Tendresse Maternelle. Les circonstances ne permettent pas cependant un long retard ; demain il faut nécessairement opter entre l'un ou l'autre, avant qu'on ait découvert votre état. Elle en convint, & là-dessus elles se séparerent. . . . .

Callirrhoë étant montée dans son appartement, & s'y étant bien enfermée, approche de son sein le portrait de Chéreas. Nous sommes trois ici, dit-elle, le Pere, la Mere, & l'Enfant. Délibérons ensemble sur notre avantage commun. Je vais dire la premiere mon avis. Non, je n'au-

rai point d'autre époux que Chereas ; j'aime mieux périr. Il me seroit plus doux de perdre mon enfant, & de renoncer à Parens & à Patrie, que de me voir réduite à la dure nécessité de m'engager dans un nouvel Hyménée. Et toi, mon fils, quel est ton choix ? veux tu périr avant que d'avoir vû la lumiere du jour, & devenir avec ta mere l'objet du mépris de tout le monde, & peut-être privé de l'honneur de la sépulture. Aimes-tu mieux vivre, avoir deux peres, dont l'un est le premier de la Sicile, & l'autre de l'Ionie. Lorsque tu seras en âge d'homme, tu te feras aisément reconnoître de tes parens ; car je me persuade que tu ressembleras à ton pere. Tu te rendras en Sicile sur les triremes de Milet, Hermocrate te reconnoîtra pour son petit-fils,

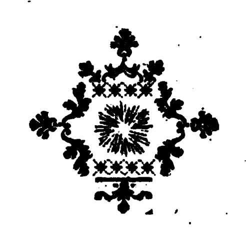
fils, il te recevra avec plaisir, quand il te verra capable de commander les armées. Quoi! mon fils, ton sentiment est contraire au mien, & tu ne me permets pas de mourir. Interrogeons donc ton pere. Mais n'a-t-il pas déja décidé, lorsque m'apparoissant en songe, il m'a dit; je vous confie mon fils. Je t'en prens à témoin, Chereas, c'est toi qui me livres à Denys. Tout ce jour & toute la nuit elle ne fut occupée que de cette pensée, enfin elle se détermina à vivre, moins pour elle-même, que par pitié pour son enfant. Plangone se présente le lendemain devant elle, la tristesse sur le visage pour se conformer à la douleur de Callirrhoë. Toutes deux gardent le silence; Plangone le rompt enfin. Qu'avez-vous résolu, lui dit-elle, que ferons-nous?

Il n'eſt plus tems de différer. L'embarras de Callirrhoë, ſes inquiétudes, ſes pleurs l'empêcherent d'abord de répondre, enfin, quoiqu'avec peine, elle lui parla en ces termes : Mon fils me trahit, je me rends malgré moi. Faites ce que vous croirez le plus utile & le plus avantageux. Mais je crains bien, que ſi je puis me réſoudre à cette infamie, Denys par mépris pour mon ſort, me regardant plutôt comme ſa concubine que comme ſa femme légitime, ne veuille point élever un enfant dont il ne croiroit point être le pere, & que je n'aie inutilement ſacrifié ma vertu. J'ai fait beaucoup de réflexions là-deſſus, lui dit Plangone en l'interrompant. Je vous aime, Madame, & vos intérêts me ſont plus chers que ceux de mon Maître ;


TAYLOR INST. OXFORD

Denys mérite votre confiance, il a de la droiture, de la probité. Cependant, toute son esclave que je suis, j'exigerai de lui des sermens. On ne sauroit prendre trop de précautions dans une affaire de cette conséquence. Mais aussi prenez confiance en moi, & croyez que je n'oublierai rien pour m'en rendre digne. Je vais m'acquitter de mon ambassade.

Fin du second Livre.





LIVRE TROISIEME.

DENYS désespérant de pouvoir toucher Callirrhoë, la vie lui étoit devenue à charge, il avoit résolu de se laisser mourir de faim. Déjà il avoit fait son testament, il y ordonnoit ses obséques, & il y conjuroit Callirrhoë d'appaiser ses Manes du moins par sa présence. Il ne vouloit voir personne. Plangone se présente, la porte lui est interdite. On se dispute, Denys s'informe de la cause de ce bruit, on le lui apprend. Comme il ne vouloit plus voir rien qui lui rappellât sa passion; Plangone vient bien à contretems, dit-il. Qu'on la fasse cependant

entrer. Pourquoi, mon cher Maître, lui dit-elle en entrant, vous abandonner ainsi aux chagrins & à la douleur, comme si vous aviez essuyé un refus. Callirrhoë consent à vous donner la main. Revêtez-vous de vos plus beaux habits, offrez des sacrifices & préparez-vous à recevoir la personne qui vous est si chere.. Une nouvelle si peu attendue frappe Denys d'étonnement ; un nuage se répand sur ses yeux, il s'évanouit, on eût dit qu'il étoit mort. Toute la maison accourt aux cris, aux gémissemens de Plangone ; on le regrettoit déjà comme s'il n'étoit plus ; Callirrhoë même ne put retenir ses larmes ; l'on eût dit qu'elle le pleuroit, comme s'il étoit déjà son époux Etant enfin revenu à lui, quel Dieu, dit-il, d'une voix foible, cherche à

me faire illusion pour me détourner de mes desseins. Suis-je donc éveillé ? N'est ce pas plutôt un songe ? Quoi donc, Callirrhoë, qui ne vouloit pas même me voir, consent à me donner la main ! Cessez de vous tourmenter inûtilement, lui dit Plangone, & de vous défier de votre bonheur. Esclave, voudrois-je tromper mon Maître ? Callirrhoë m'envoie vous annoncer qu'elle consent à devenir votre compagne. Acquittez-vous donc de votre commission, lui dit Denys, rapportez-la moi dans les mêmes termes dont elle s'est servie ; sans rien retrancher & sans rien ajouter. Je suis, dit-elle, de la premiere & de la plus illustre Maison de la Sicile ; quoiqu'accablée de malheurs, j'en ai les sentimens, j'en conserve la grandeur d'ame. Eloignée de ma

Patrie & de ma famille, il me reste encore une extraction illustre. Si Denys, me regardant comme sa concubine, ne cherche qu'à satisfaire sa passion, je périrai plutôt que d'endurer un tel affront. Mais s'il veut suivre les Loix, s'il me prend pour sa compagne, je consens à devenir mere, & à donner des héritiers à Hermocrate. Que Denys y réfléchisse, qu'il pese mûrement ces raisons avec ses amis, avec sa famille, afin que par la suite on ne vienne point lui dire, qu'il éleve chez lui des enfans d'une esclave, & qu'il se déshonore. S'il ne veut point être Pere, qu'il ne soit pas mon Epoux. Ce discours ne fit qu'enflammer davantage Denys, & lui fit concevoir quelque espérance légere qu'on lui rendoit amour pour amour. Levant ensuite les mains

au Ciel : ô Dieux , dit-il , ſi je pouvois avoir un enfant de Callirrhoë , je me croirois plus heureux que le Grand Roi. Allons , ma chere petite Plangone , conduis-moi , mene-moi vers elle , je veux la voir.

Etant monté à l'appartement de Callirrhoë , ſa premiere penſée fut de ſe jetter à ſes pieds ; il ſe retint cependant , & conſervant ſa dignité : Je ſuis venu , Madame , lui dit-il , pour vous remercier de la vie que vous me rendez. Je n'ai jamais eu intention de vous faire la moindre violence , & d'obtenir malgré vous la plus légere faveur ; mais ſi vous ne m'euſſiez donné la main, je me ſerois laiſſé périr. Vous me rappellez à la vie. Quoique je vous aie les dernieres obligations , j'ai cependant un reproche à vous faire. Avez-vous

pu douter que je voulusse vous épouser suivant les Loix en usage parmi les Grecs ? Quand même je ne vous aimerois pas autant que je le fais, ne devrois-je pas aspirer à l'honneur de vous avoir pour femme ? Il faudroit être insensé pour traiter en esclave une personne libre, & pour rougir de m'avouer le pere d'un enfant qui auroit Hermocrate pour ayeul ? Vous me dites de délibérer, c'est une affaire décidée. Vous redoutez mes amis, vous qui m'êtes plus chere qu'eux tous. Eh ! qui donc seroit assez téméraire pour mésestimer un enfant qui me devroit le jour, & dont le Grand-Pere seroit beaucoup plus illustre que moi. En finissant ces paroles, il s'approche de Callirrhoë les larmes aux yeux ; elle lui donne un baiser en rougissant. Je

ne doute en aucune maniere de votre foi, lui dit-elle, mais je crains les revers de la Fortune. Je ne les ai déjà que trop éprouvés dans un état encore plus brillant, & j'ai bien peur d'avoir encore cette Déesse pour ennemie. Prenez donc les Dieux à témoin de la Foi que vous me donnez. Si j'exige une telle précaution, c'est moins par défiance de votre probité & de votre justice, qu'à cause de vos parens, de vos amis, de vos concitoyens, de crainte qu'ignorant vos sermens, ils ne tiennent des propos contraires à mon honneur & à ma gloire. Etrangere en ces lieux & sans appui, je deviendrois bientôt un objet de mépris. Quels Dieux voulez-vous que j'atteste? lui dit Denys. Je monterois au Ciel, si cela m'étoit possible, & je prendrois à té-

moin le Souverain même des Dieux. Jurez, dit-elle, par la Mer ſur laquelle je ſuis venue ici, par Vénns qui m'a fait voir à vous, & par l'Amour qui me livre entre vos mains. Il fit les ſermens, on s'en contenta, & l'Amour ſur le champ les ſcella. Denys impatient hâtoit ſon mariage. Il eſt en effet bien difficile de différer, & de renvoyer à un autre tems des plaiſirs qu'on ſouhaite & qu'on ſe voit permis. Cependant il s'élevoit dans ſon ame des troubles & des orages qu'avec toute ſon éducation & ſon ſavoir il eut bien de la peine à ſurmonter. Enfin il s'arrêta à ce raiſonnement-ci, & il ſçut s'y fixer. Je vais donc épouſer Callirrhoë dans un lieu écarté & déſert, comme ſi véritablement elle étoit eſclave. Je ne le ferai point; ce ſe-

roit une ingratitude dont je me ſens incapable. Je ne puis célébrer avec trop de magnificence un tel mariage. Elle mérite toutes ſortes d'honneurs, & d'ailleurs cette publicité me raſſure contre l'avenir. La Renommée eſt extrêmement prompte, elle fend les airs d'un vol léger, aucun obſtacle ne l'arrête, rien d'extraordinaire ne lui échappe. Bientôt elle parviendra en Sicile, elle y annoncera que Callirrhoë eſt pleine de vie, & qu'enlevée par de ſacrileges violateurs de la ſainteté des tombeaux, elle a été vendue à Milet. Auſſitôt on me dépêchera des Vaiſſeaux. Hermocrate me redemandera ſa fille. Qu'aurai-je à dire? Théron me l'a vendue. Mais où eſt ce Théron? Et ſi l'on ajoutoit foi à mes diſcours, je paſſerois du moins pour le receleur du Pirate.

Médites ta cauſe, Denys ; peut-être ſeras-tu obligé de la plaider un jour devant le Grand Roi. Il te ſera avantageux de dire alors, qu'apprenant qu'une femme libre ſe trouvoit, on ne ſait comment à Milet, tu l'as épouſée librement au ſu & au vu de toute la Ville, ſuivant les Loix, & ſans lui faire la moindre violence. Je perſuaderai bien plutôt de cette maniere ſon pere que je ne ſuis point indigne d'un tel nœud. Supportons courageuſement un retard ſi léger qui nous aſſure des plaiſirs que rien par la ſuite ne pourra troubler. Ma cauſe en ſera meilleure, lorſqu'appuyé des Loix, de ſon Maître, je deviendrai ſon Epoux. Ce ſentiment lui ayant plu, il appelle Léonas. Retourne à Milet, lui dit-il, prépare tout avec la derniere magnificence

pour mon mariage. Fais-y conduire des troupeaux entiers ; que l'on y amene par terre & par mer du bled & du vin, je veux régaler le peuple, & que ce jour soit pour lui un jour de Fête. Ayant tout réglé, il part le lendemain pour la Ville, monté sur son char. Voulant soustraire encore quelque tems Callirrhoë aux regards de la multitude, il ordonna que sur le soir on l'amenât par mer à son Palais qui est sur le port Docime, & il recommanda à Plangone d'en prendre tout le soin possible. Callirrhoë prête à quitter la campagne, adressa ses prieres à Vénus. Elle entra dans son Temple, & en ayant fait sortir tous ceux qui s'y trouvoient, elle lui tint ce langage. O Vénus ! ma Maîtresse, dois-je vous faire des reproches bien

mérités, ou vous rendre des actions de grace ? Vous m'unîtes à Chereas, & vous me livrez maintenant à un autre. J'en jure par vous & par votre Fils ; si le fruit que je porte dans mon sein ne m'eût trahie, rien n'auroit pu me forcer à ce nouvel Hyménée. Ce n'est point pour moi que je vous adresse mes prieres, c'est pour mon fils. Faites ensorte, Grande Déesse, que l'on ignore l'artifice dont je me sers, & puisqu'il est privé de son véritable pere, qu'il soit cru le fils de Denys, afin qu'il puisse être élevé, & qu'il retrouve celui à qui il doit le jour. Au sortir du Temple, elle s'avance vers la mer ; à cette vûe les Matelots restent immobiles ; ils croyoient que Vénus elle-même venoit pour s'embarquer. Ils s'empresserent en foule de lui

rendre leurs hommages. Ils ramerent avec tant d'ardeur, que le Vaisseau entra dans le port plus vîte que la parole. Le lendemain, au lever de l'Aurore, on n'apperçut dans la Ville que guirlandes, que festons & que couronnes ; non-seulement on sacrifioit des victimes dans les Temples, mais chaque Particulier en immoloit encore devant sa maison. On ne parloit que de la nouvelle Epouse de Denys. Comme on ignoroit qui elle étoit, le peuple la prenoit, à cause de sa beauté, pour une des Néréïdes qui avoit quitté le séjour de la mer, ou même pour Vénus qui venoit des terres de Denys, suivant le bruit qu'en avoient répandu les Matelots. Un chacun desiroit voir Callirrhoë ; la multitude s'étoit assemblée autour du Temple de la Concorde, où, suivant

vant l'uſage de Milet, ceux qui ſe marioient recevoient leurs épouſes. Callirrhoë ſe para pour la premiere fois depuis l'aventure du tombeau ; car ayant auparavant réſolu de ne ſe point remarier, elle croyoit que ſa Patrie & ſa Naiſſance devoient lui tenir lieu de beauté. Couverte d'une Robe de Milet, & ſur la tête une Couronne, telle que la portent les femmes le jour de leurs nôces, elle ſe fit voir au peuple. Tout le monde à l'inſtant s'écria, Vénus ſe marie. On tendit des tapis de pourpre dans les rues où elle devoit paſſer ; on joncha le chemin de roſes & de violettes, & l'on y répandit des parfums. Il ne reſta perſonne dans les maiſons, ni enfans, ni vieillards ; le Port même fut déſert ; les rues devinrent trop étroites, on monta ſur les toits. Un

Dieu jaloux de cette espece de Triomphe, fit sentir à ce nouveau couple les effets de son indignation. Suspendons-en le récit pour un instant ; j'y reviendrai dès que j'aurai parlé de ce qui se passoit alors à Syracuse.

De crainte d'être surpris, les voleurs travaillant à la hâte & pendant la nuit, avoient refermé avec négligence l'ouverture qu'ils avoient faite au Tombeau. Cependant Chereas se rendit un peu avant le jour au Monument de son épouse, sous prétexte de lui apporter des Couronnes & de lui faire des libations, mais pour dire le vrai, dans l'intention de se tuer ; car il ne pouvoit plus supporter de se voir séparé de Callirrhoë, & il regardoit la mort comme le seul remede qu'il pût trouver à sa douleur. Il remarque à son arri-

vée qu'on avoit remué les pierres, il apperçoit des indices certains qu'on étoit entré dans le tombeau. Surpris à cette vue, il ne sait sur quoi arrêter ses pensées. La Renommée s'empresse cependant d'annoncer à Syracuse la nouvelle de cet évenement inattendu. Tout le monde accourt, mais personne n'ose entrer, avant que d'en avoir reçu la permission d'Hermocrate. Celui à qui on en avoit donné l'ordre, rapporta que Callirrhoë avoit disparu. On ne peut ajouter foi à son récit; Chereas luimême voulut alors y entrer, afin d'avoir encore la satisfaction de revoir sa chere épouse, toute morte qu'elle étoit. Il cherche partout, il ne peut rien trouver. Plusieurs ne pouvant croire ce rapport, y entrerent aussi; ils furent également sur-

pris de ne point voir la Morte. On a pillé, dit l'un des ſpectateurs, les richeſſes que l'on avoit renfermées dans ce Monument ; ce ne peut être que l'ouvrage de ſcélérats. Mais, qu'eſt devenue la Morte ? La multitude ne ſait que penſer, chacun en raiſonne ſuivant ſon caprice. Quel Dieu, s'écrie Chereas, les yeux & les mains tournés vers le Ciel, devenu mon Rival, m'a ravi ma chere Callirrhoë, & la retient avec lui par force & malgré elle. Elle n'a été enlevée ſi ſubitement, que de crainte que la maladie ne lui fît perdre ſa beauté. Ainſi Bacchus enleva Ariadne à Théſée, ainſi Jupiter ravit Sémélé. J'ignorois, il eſt vrai, qu'elle fût d'une nature ſupérieure, & je ne croyois point avoir une Déeſſe pour compagne. Mais devoit-elle ſous un

tel prétexte, quitter si vîte le séjour de la terre ? Thétis étoit une Déesse, elle demeura cependant avec Pélée ; il en eut un fils, & l'on m'abandonne lorsque mon amour est dans toute sa force & dans toute sa vivacité. Que ferai-je ? Que deviendrai-je malheureux ? Me tuerai-je ? Mais auprès de qui serai-je inhumé ? Si j'ai rompu le nœud qui nous unissoit, chere Callirrhoë, du moins me flattois-je de partager avec vous votre tombeau. C'étoit le seul espoir qui me restoit dans mon malheur. Recevez mes excuses, c'est vous, Reine de mon cœur, qui me forcez à vivre ; je parcourerai & la terre & la mer, & si je le puis, je vous chercherai jusques dans le Ciel même. La seule grace que je vous demande, c'est que vous ne me fuyiez point. A ces mots,

tout le peuple fondit en larmes ; les gémiſſemens & les ſanglots commencerent à ſe faire entendre de toutes parts parmi cette multitude, comme ſi Callirrhoë venoit de mourir. On lance à l'eau ſur le champ des Trirèmes ; pluſieurs ſe partagent entre eux les endroits où ils doivent faire des perquiſitions. Hermocrate parcourt la Sicile, Chereas paſſe en Afrique, quelques-uns ſont envoyés en Italie, & quelques autres ont ordre de traverſer la mer d'Ionie. Ces ſecours humains étoient bien foibles ; mais la Fortune, ſans laquelle rien ne réuſſit, répandit du jour ſur la vérité ; ce qu'on reconnoîtra par la ſuite des évenemens.

Les Brigands, ayant vendu Callirrhoë dont ils avoient eu tant de peine à ſe défaire, abandonnerent

Milet, & firent voile pour l'Isle de Crete, dont la richesse leur fesoit espérer qu'ils trouveroient aisément à y vendre les effets qu'ils avoient pillé. Un vent violent survenant tout à coup, les écarta de leur route & les repoussa dans la Mer Ioniene. Ils errerent ensuite sur cette vaste Mer au gré des vents parmi les ténebres, dont les éclairs & le tonnerre augmentoient encore l'horreur : la Providence fesant voir par-là à ces scélérats, que s'ils avoient joui jusqu'alors d'une heureuse navigation, ce n'avoit été qu'à cause de Callirrhoë. Environnés de tous côtés de la mort, la Divinité ne se pressoit point de les délivrer de leurs maux, elle en prolongeoit l'horreur. La terre se refusoit à ces scélérats. Agités longtems sur mer, ils se trou-

verent dans une affreuſe diſette des choſes les plus néceſſaires, & principalement d'eau. Les richeſſes qu'ils avoient injuſtement amaſſées ne leur ſervoient plus de rien, ils périſſoient de ſoif au milieu de leur or. Saiſis de remords, ils ſe reprochoient les uns aux autres leurs crimes, mais il n'étoit plus tems; ils moururent tous de ſoif. Théron conſervoit dans ces conjonctures ſes ruſes ordinaires, il enlevoit à ſes camarades le peu d'eau qui leur reſtoit; il croyoit en cela avoir fait un coup de maître; mais admirez les deſſeins de la Providence. Irritée de ſes crimes, elle ne lui ſauve la vie, que pour la lui faire perdre dans les tortures & ſur une croix.

La Trireme montée par Chereas, errant ſur cette mer, fit rencontre

du vaisseau du Brigand. Comme ce Bâtiment parut celui d'un Corsaire, on songea d'abord à l'éviter ; mais comme on se fut apperçu qu'il n'y avoit point de Pilote, & qu'il flottoit au gré des flots & des vents, quelqu'un s'écria de dessus la trireme ; il n'y a personne dans le Vaisseau, approchons-nous-en sans crainte, & tâchons de découvrir la cause de cet étrange accident. Le Pilote y consentit : car Chereas, la tête enveloppée dans son manteau, reposoit au fond du Vaisseau. Quand on fut près du Bâtiment Corsaire, on appella ceux qui étoient dedans. Comme personne ne répondoit, quelqu'un y passa. Il n'apperçut que des cadavres & de l'or ; il en avertit les Matelots qui se félicitoient déjà sur le bonheur qu'ils avoient de rencon-

trer un Tréfor au milieu de la mer. Chereas, s'étant informé de la caufe du bruit & du tumulte qu'il entendoit, voulut voir par lui-même cet évenement extraordinaire. Reconnoiffant les richeffes qu'on avoit mifes dans le Monument avec Callirrhoë, il déchire fes habits & pouffe des cris lugubres & lamentables. Hélas! chere Epoufe, ceci vous appartenoit; voilà la couronne que je vous avois mife fur la tête; votre Pere vous avoit donné ceci, votre Mere vous avoit fait préfent de cela; voici la robe que vous portiez le jour de vos nôces; ce Vaiffeau vous a tenu lieu de Maufolée; je vois tout ce qui vous a appartenu, mais où êtes-vous? il ne manque ici que vous. A ces paroles Théron, plus mort que vif, fe tenoit caché parmi

les corps de ſes camarades ; on eût dit qu'il étoit mort comme eux. Après y avoir bien réfléchi, il avoit réſolu de ne point parler & de ne faire aucun mouvement : car il prévoyoit bien ce qui devoit lui arriver, au cas qu'on vînt à le découvrir. Mais comme on tient naturellement à la vie, que dans les plus grands malheurs on ſe flatte encore, & qu'on ne déſeſpere pas de voir changer ſon ſort, Dieu ayant ſagement gravé cet attachement à la vie dans le fonds de nos cœurs, de crainte que les infortunes ne nous la fiſſent quitter ; Théron preſſé par la ſoif, demande à boire ; on lui en apporte, & l'on prend de lui toute ſorte de ſoins. Chereas s'étant aſſis près de lui, lui fait pluſieurs queſtions. Qui êtes-vous ? lui dit-il ; où

allez-vous ? d'où viennent toutes ces richesses ? qu'avez vous fait de celle à qui elles appartenoient ? Théron n'oublia point en ce moment ses ruses ordinaires. Je suis de Crete, dit-il, je vais chercher en Ionie un frere qui suit le métier des armes. Ceux avec qui je fesois route étant partis sans moi de Céphalénie, je trouvai fort à propos ce petit Bâtiment, qui par bonheur passoit par-là. Des vents contraires nous ayant poussé dans cette mer, un long calme est ensuite survenu, tous ont péri de soif. Les Dieux, pour récompenser ma piété, m'ont sauvé à moi seul la vie. Chereas n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il fit remorquer le bâtiment de Théron, jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le port de Syracuse.

La Renommée, qui de sa nature

eſt prompte & légere, ſe preſſa encore plus en cette occaſion d'annoncer une nouvelle ſi peu vraiſemblable. Toute la Ville accourut ſur le bord de la mer ; les uns agités d'une paſſion, les autres d'une autre. Frappés d'un récit ſi peu attendu, l'un pleuroit, l'autre témoignoit ſa ſurpriſe ; quelques-uns feſoient des queſtions, d'autres doutoient encore. Mais la Mere de Callirrhoë, reconnoiſſant les offrandes, s'écria d'une voix plaintive : Hélas ! ma chere fille, il ne manque ici que vous. Quelle nouvelle eſpece de voleurs ! ils ont conſervé les habits, & le reſte des richeſſes, & n'ont volé, n'ont enlevé que ma fille. Les femmes rempliſſoient l'air de leurs cris ; le port, le rivage, répondoient à leurs gémiſſemens. Mais Hermocrate, qui

étoit le premier Magiſtrat, & qui n'ignoroit aucune des formalités néceſſaires, leur dit : Ce n'eſt point ici le lieu de faire des perquiſitions légitimes & que puiſſent autoriſer les Loix. Allons à l'Aſſemblée, & qui ſait ſi nous n'aurons pas beſoin des Juges ? Il n'avoit pas encore achevé de parler, que le théâtre étoit déja plein; les femmes ſe trouverent auſſi à cette aſſemblée. Le Peuple étoit en ſuſpens, lorſque Chereas parut pâle, défait, vêtu de deuil & auſſi négligé que le jour qu'il accompagna le corps de ſon épouſe au lieu de la ſépulture. Il ne voulut point monter ſur la Tribune aux Harangues, mais ſe tenant au bas, il répandit d'abord des larmes en abondance; il voulut enſuite parler, les ſanglots étoufferent ſa voix. Reprenez courage, lui cria le Peuple,

parlez. Ayant enfin un peu levé les yeux : La conjonćture préſente, dit-il, exige plutôt des pleurs qu'une Harangue. La même néceſſité qui me force de vivre juſqu'à ce que j'aie pu découvrir par qui & comment Callirrhoë a été enlevée, me force pareillement à parler devant vous. Ce fut dans l'intention de m'en inſtruire que je mis à la voile ; j'ignore encore ſi ma navigation a eu le ſuccès dont je m'étois flatté. Nous apperçûmes voguer au haſard par un beau tems un petit Bâtiment, qui malgré le calme étoit prêt à être ſubmergé. Surpris d'une telle aventure, nous nous approchons ; je crois voir le Monument de ma chere Callirrhoë ; rien ne manque de toutes les richeſſes enſevelies avec elle, elle ſeule ne s'y trouve point. Le

Vaisseau étoit plein de morts qui paroissoient étrangers. Cet homme-ci, qui avoit encore quelque peu de vie, s'offrit alors à notre vue. J'en fis prendre tout le soin possible, afin de vous le conserver. Sur ces entrefaites, on amene sur le théâtre Théron garotté, & environné d'un cortege qui convenoit à ses belles actions ; la rouë, la catapulte, le feu, les fouets, dignes prix de ses illustres travaux que lui réservoit la Providence. Lorsqu'il fut en présence des Archontes, l'un d'eux l'interroge. Quel est ton nom ? Démétrius. De quel pays es-tu ? de Crete. D'où viennent ces offrandes funéraires ? Voulant aller voir mon frere qui demeure en Ionie, le Vaisseau partit sans moi ; je montai sur un petit Bâtiment qui fesoit voile par-là.

Je crus alors m'embarquer avec des Marchands ; je reconnois maintenant que j'étois avec des voleurs, avec de facrileges violateurs des tombeaux. Ayant tenu la mer plus longtems qu'ils ne l'avoient compté, ils font tous péris de foif, & les Dieux ne m'ont confervé la vie qu'à caufe que je n'ai jamais fait le moindre mal. O vous ! Peuple de Syracufe, fi renommé pour votre humanité, ne foyez point plus cruel envers moi que la foif & que la mer. Ce difcours lamentable attendrit la multitude, & peut-être l'auroit-il engagée à lui fournir de quoi continuer fon voyage, fi un Dieu vengeur de Callirrhoë n'eût été indigné de ce que ce brigand fefoit fervir à des voies fi injuftes le don de la perfuafion. On étoit fur le point de voir

arriver la chose la plus fâcheuse & la plus malheureuse, je veux dire que les Syracusains alloient être persuadés que les Dieux ne l'avoient sauvé que pour récompenser sa piété, lui qui n'avoit par bonheur échappé au trépas que pour être puni d'une maniere plus rigoureuse. Un Pêcheur qui se trouvoit pour lors à l'Assemblée, le reconnoissant, dit d'une voix basse à ceux qui étoient assis près de lui : J'ai vu autrefois cet homme roder autour du Port. Ce discours se répand de proche en proche ; quelqu'un s'écrie : Il n'accuse point vrai. Tout le peuple se retourne ; les Archontes font venir devant eux celui qui a parlé le premier ; on le confronte à Théron, qui nie tout ; le Pêcheur insiste encore plus ; on fait venir les Ministres de la Justice ; on

appliquè ce scélérat à la torture; il résiste longtems, & peu s'en faut qu'il ne surmonte & le fer & le feu. Mais la conscience & la vérité ne peuvent s'étouffer, & l'emportent à la fin sur tout. Enfin, & non sans peine, Théron fit l'aveu de ses forfaits qu'il raconta de la sorte. Témoin des richesses qu'on avoit ensevelies avec Callirhoé, j'assemblai des voleurs, nous ouvrîmes son tombeau, & la trouvâmes pleine de vie. Nous la fîmes passer à bord avec toutes ses richesses; nous la vendîmes à Milet, & nous cinglâmes ensuite vers l'Isle de Crete, dans l'intention de nous y défaire du reste; mais les vents contraires nous ayant repoussés dans la mer Ionienne, nous y avons souffert tous les maux dont vous avez été témoins. Il avoit

tout ; excepté le nom de celui qui l'avoit achetée. L'Assemblée entiere fut charmée d'apprendre que Callirrhoë vivoit encore ; mais cette joie fut bien tempérée par le chagrin & la tristesse qu'inspira son esclavage. Théron fut tout d'une voix condamné à la mort : mais Chereas supplia qu'on différât de quelque tems son supplice, afin, dit-il, qu'il puisse me faire connoître ceux à qui il l'a vendue. A quelle triste nécessité ne suis-je point réduit, puisque je me vois forcé de prendre la défense de celui qui a rendu mon épouse esclave. Hermocrate empêcha qu'on eut égard à sa demande. Il vaut mieux faire une recherche pénible que de violer les Loix. S'adressant ensuite à l'Assemblée, rappellez-vous, Messieurs, leur dit-il, ce tems où

je commandois vos Armées, & les Trophées élevés pour perpétuer le souvenir des Victoires que j'ai remportées sur vos Ennemis ; vous ne pouvez mieux m'en témoigner votre reconnoissance qu'en prenant part au sort de ma fille ; envoyez une Ambassade à son sujet, & rendons-lui la liberté. Nous irons tous, s'écria à l'instant le Peuple, sans lui donner le tems d'achever. La plûpart des Sénateurs promirent d'eux-mêmes d'y aller. Je vous rends grace, reprit Hermocrate, de l'honneur que vous me faites, mais il suffit d'envoyer deux Députés du Peuple & deux du Sénat, Chereas les accompagnera. Cette résolution fut approuvée par l'Assemblée, qui après lui avoir donné force de loi, se sépara. On conduisit ensuite Théron

escorté & environné de la multitude, près du Monument de Callirhoé, qui étoit le lieu destiné à son supplice. Là, on le mit en croix, de façon qu'il pouvoit voir aisément la mer sur laquelle il avoit emmené la fille d'Hermocrate, que les Athéniens n'avoient pas même pu enlever.

Tout le monde étoit d'avis d'attendre le retour du Printems pour mettre à la voile ; l'Hiver se fesoit encore sentir, & le passage de la mer Ioniene paroissoit impossible. Mais Chereas animé par l'Amour, ne balança point à s'abandonner à la merci des flots & des vents sur un Vaisseau qu'il s'étoit hâté d'équiper. Les Ambassadeurs, par égard pour lui, & encore plus par respect pour Hermocrate, ne voulant causer aucun retardement, se préparerent à s'em-

barquer. Pour donner encore plus de poids à l'Ambaſſade, les Syracuſains ordonnerent que les frais s'en fiſſent aux dépens du Public, & que l'on mît en mer le Vaiſſeau qui portoit encore la marque de la Victoire remportée par Hermocrate ſur les Athéniens. Lorſque le jour du départ fut arrivé, tout le Peuple accourut ſur le Port, hommes, femmes, enfans; agités tour à tour de diverſes paſſions, ils feſoient des vœux au Ciel; ils répandoient des pleurs; les uns ſe lamentoient, d'autres les conſoloïent; flottant entre l'eſpoir & la crainte, tantôt ils ſe déſeſpéroient, & tantôt ils concevoient de flatteuſes eſpérances. Ariſton, qui s'étoit fait porter en cet endroit à cauſe de ſon âge & de ſa maladie, tenoit entre ſes bras ſon cher fils étroitement

serré. A qui me laissez-vous, lui dit-il, la larme à l'œil ? Il ne me reste plus guere à vivre, & si vous partez, c'en est fait, je ne vous reverrai plus. Différez de quelques jours votre départ, que j'aie du moins la consolation de mourir entre vos mains, rendez-moi les derniers devoirs, & partez ensuite. Sa Mere, lui tenant les genoux embrassés : Ne m'abandonnez point, mon cher fils, je vous en supplie, mettez-moi sur votre Vaisseau, cette charge ne sera pas trop pesante ; si je vous deviens incommode, jettez-moi à la mer. En finissant ces paroles, elle découvre son sein, & le montrant à son fils :

» Mon cher fils, respecte ce sein,
» aies pitié de ta Mere ; c'est ce flanc
» qui t'a porté, ce sont ces mam-
» melles qui t'ont allaité. «

Abattu par les prieres de fon Pere & de fa Mere, Chereas fe précipita dans la mer, voulant par fa mort éviter de chagriner ceux qui lui avoient donné le jour, ou d'être obligé de fe défifter de la recherche de Callirrhoë. Les Matelots fe jettant auffitôt à la mer, eurent bien de la peine à le fecourir. Cependant Hermocrate diffipe la multitude & ordonne au Pilote de lever l'ancre. Il parut alors un trait généreux d'amitié. Polycharme, cet ami de Chereas, ne s'étoit point montré en cette occafion, il s'étoit contenté de dire à fes Parens : Tout mon ami que foit Chereas, il ne l'eft point affez pour que je m'expofe pour lui aux plus grands dangers ; je l'éviterai jufqu'à ce qu'il foit parti. Le Vaiffeau ne fe fut pas plutôt éloigné du rivage, qu'il parut

ſur la pouppe, & qu'il ſalua ſon Pere & ſa Mere qui ne pouvoient plus le retenir. En ſortant du Port, Chereas, regardant la mer, lui adreſſa ces paroles : O Mer, fais-moi tenir la même route qu'a tenue Callirrhoë ; puiſſant Neptune, je t'adreſſe mes prieres, ſi je ne ramene point ma chere Epouſe, que je ne revienne jamais. Si l'on ne veut point me la rendre, j'aime mieux être eſclave avec elle.

Il ſe leva un vent favorable, qui portant le Vaiſſeau, pour ainſi dire, ſur les traces du Bâtiment Corſaire, le fit arriver dans le même nombre de jours en Ionie, & il aborda au même rivage qui étoit du Domaine de Denys. Les Paſſagers, fatigués de la mer, ne furent pas plutôt à terre, qu'ils s'empreſſerent de dreſſer

les tentes, & de préparer un repas, afin de se rétablir. Chereas & Polycharme s'écarterent du reste de la Compagnie. Comment pourrons-nous retrouver Callirrhoë ? dit Chereas ; je crains bien que Théron n'ait point dit la vérité, & ce malheureux n'est plus. Si véritablement elle est esclave, qui sait en quel endroit ? l'Asie est d'une si grande étendue. Cependant en marchant au hasard, ils rencontrent le Temple de Vénus. Ils croient devoir rendre leurs hommages à la Déesse. Chereas s'étant prosterné à ses pieds, lui dit : Ce fut dans votre Fête que vous me montrâtes pour la premiere fois Callirrhoë ; vous l'accordâtes à mes vœux ; rendez moi-la en ce jour. Levant ensuite les yeux, il apperçoit près de la Déesse la figure de

Callirrhoë en or; c'étoit un présent de Denys.

» Ses forces à l'instant l'abandon-
» nent, il tombe sans connoissance.

Celle qui avoit le soin du Temple, le voyant en cet état, apporte de l'eau; & l'ayant fait revenir à lui: Prenez courage, mon fils, lui dit-elle, vous n'êtes pas le seul que la Déesse ait ainsi frappé; elle apparoît & se manifeste de la maniere la plus sensible: mais c'est le présage de quelque grand bien. Voyez-vous cette statue d'or? celle qu'elle représente étoit esclave; Vénus l'a rendue notre Maîtresse. Et qui est-elle, dit Chereas. C'est, mon fils, la Maîtresse de ces lieux, l'Epouse de Denys le premier de l'Ionie. A ces mots, Polycharme, en personne prudente, ne laissant point à Chereas le tems

de répliquer, le fouleve par les bras, & l'emmene hors du Temple, de crainte qu'on ne vînt à découvrir qui ils étoient, avant que d'avoir concerté, après une mûre délibération, la maniere dont ils devoient se conduire. Chereas se tut devant la Gardienne du Temple, ce ne fut pas cependant sans se faire violence, mais les larmes lui tomberent des yeux en abondance. S'étant éloigné du Temple, il se jette à terre : O mer, s'écrie-t-il, ne m'as-tu donc conservé, ne m'as-tu donc accordé une heureuse navigation que pour me faire voir Callirrhoë entre les bras d'un autre ? Je n'aurois jamais pensé que telle chose pût arriver, même après ma mort. Que ferai-je malheureux ? J'espérois vous retirer des mains d'un Maître, & par une forte

rançon l'engager à vous rendre. Et maintenant je vous retrouve riche, & peut-être sur un trône. Combien ne me trouverois-je pas plus heureux, si je vous eusse convaincue de m'avoir fait une infidélité! Irai-je trouver Denys? lui dirai-je, rendez-moi ma femme? Est-ce une proposition à faire à quelqu'un qui vous a épousée? Si je vous rencontre, je ne pourrai ni vous aborder, ni même, ce qui est bien étrange, vous saluer comme votre concitoyen. Et peut-être même courrois-je risque d'être mis à mort & d'être traité comme un adultere, moi qui viens redemander ma propre épouse. Tandis qu'il se lamentoit ainsi, Polycharme tâchoit de le consoler.

Cependant l'Econome Phocas, ayant apperçu la Trireme armée en

guerre, n'étoit pas sans crainte. Il va trouver un Matelot, & par des paroles douces & honnêtes, il l'engage à lui dire qui ils étoient, de quel pays ils venoient, & quel sujet les amenoit. Il comprit d'abord toute l'étendue des maux que ce Vaisseau alloit causer à son Maître. Persuadé qu'il ne pourroit survivre à la perte de Callirrhoë, il résolut en serviteur fidele & affectionné de prévenir ce malheur, & d'éteindre une guerre qui n'étoit point, il est vrai, considérable, & qui ne menaçoit point l'Etat, mais qui devoit être funeste à la Maison de Denys. Il monte à cheval, & s'étant rendu à un Château où les Perses tenoient garnison: Il y a, leur dit-il, une Galere ennemie qui se tient cachée dans une telle rade; je n'ose dire, si c'est pour

espionner, ou pour piller, mais il est de l'intérêt du Roi de la détruire avant qu'elle puisse faire aucun tort. Il persuada les Barbares, qui marchant en bon ordre sous sa conduite, attaquerent vers le milieu de la nuit la trireme, & y ayant mis le feu, emmenerent avec eux enchaînés tous ceux qu'ils avoient pris en vie. Le partage des Captifs étant fait, Chereas & Polycharme demanderent en grace de servir le même Maître. Leur demande leur fut accordée. Celui à qui ils étoient échus les vendit en Carie, où ils cultiverent, les fers aux pieds, les terres de Mithridate.

Cependant Callirrhoë apperçut en songe Chereas; il vouloit s'approcher d'elle, mais les fers, dont il étoit chargé, l'en empêchoient. Approchez

prochez Chereas, s'écria-t-elle, sans se réveiller, d'une voix plaintive, mais forte. Ce fut alors que ce nom vint frapper pour la premiere fois les oreilles de Denys. Il demande à sa femme encore toute troublée, quel est celui qu'elle appelle. Ses larmes la trahirent, elle ne put retenir son chagrin & laissant un libre cours à sa passion : Hélas! dit-elle, c'est un infortuné, mon premier Epoux, qui n'est pas même heureux en songe ; je viens de l'appercevoir chargé de fers. Tu n'es plus, tes liens me le font assez voir ; tu as péri en me cherchant, & je vis, je passe les jours dans toutes sortes de plaisirs, & la nuit sur un lit d'or entre les bras d'un autre homme ; mais c'en est fait, je ne tarderai point à te suivre. Si pendant notre vie nous

n'avons pu jouir de nos amours, rien ne sera capable de nous séparer après notre mort. Denys, entendant ce discours, devint la proie de mille fâcheuses pensées. S'il étoit jaloux de l'amour qu'elle fesoit paroître pour Chereas, tout mort qu'il étoit, il n'en craignoit pas moins qu'elle ne se portât à quelque violence contre elle-même. Il se rassuroit cependant, parce que croyant son premier mari mort, il n'étoit pas vraisemblable qu'elle songeât à le quitter. Il fit tout ce qu'il put pour la consoler, & pendant plusieurs jours il ne la quitta point, de crainte qu'elle ne se tuât. L'espérance que son songe étoit faux, & de revoir peut être un jour Chereas plein de vie, dissipa ses chagrins ; la circonstance où elle se trouvoit y contribua encore davantage.

Le ſeptieme mois après ſon ſecond mariage, elle accoucha d'un fils dont Denys fut regardé comme le Pere, quoiqu'il appartînt réellement à Chereas. On fit de grandes réjouiſſances à Milet, & il vint de tous côtés des Ambaſſadeurs pour prendre part à la joie des Habitans, & pour féliciter Denys ſur l'augmentation de ſa famille. Dans ſa joie, il accorde à Callirrhoë toutes ſes demandes; il la déclare Souveraine dans ſa Maiſon. Les Autels ſont chargés de ſes offrandes, il fait aux Dieux des ſacrifices, & donne un feſtin ſuperbe où toute la Ville fut invitée.

Plangone étoit la ſeule qui ſçût qu'en épouſant Denys, Callirrhoë portoit dans ſon ſein un gage de l'amour de Chereas. Dans la crainte qu'on ne vînt à découvrir ce ſecret,

la fille d'Hermocrate voulut qu'on la mît en liberté, afin que joignant à la bienveillance un motif de reconnoissance, elle lui fût plus attachée. Très-volontiers, répondit Denys, cette récompense lui est due pour les services qu'elle m'a rendus dans mes amours. Mais ne seroit-ce point une injustice de penser à une esclave, & de ne point rendre à Vénus dans le Temple de qui nous nous sommes vus pour la premiere fois, les actions de grace qu'elle mérite. Je le souhaite encore plus que vous, lui répondit Callirrhoë; les obligations que je lui ai sont encore plus grandes. Ma santé n'est pas rétablie; dans quelques jours, je pourrai sans danger aller à la campagne. Elle fut bientôt en état de paroître; sa beauté, bien loin de diminuer, avoit au-

gmenté ; ce n'étoit plus une tendre vierge, mais une femme dans toute sa fleur & dans tout son éclat. Lorsqu'ils furent arrivés à la campagne, Phocas fit les préparatifs d'un sacrifice somptueux. Beaucoup de monde les avoit accompagnés de la Ville. Denys ayant donc offert à Vénus une Hécatombe : Grande Déesse, lui dit-il, c'est de vous que je tiens tous les biens que je possede : Callirrhoë, mon fils, c'est par vous que je suis époux, c'est par vous que je suis pere. Callirrhoë me suffisoit, elle m'est plus chere & que Parens & que Patrie ; mais vous m'avez donné un fils, il m'est précieux, c'est un lien qui m'assure de la mere, & un gage qui me répond de sa tendresse. Conservez-moi Callirrhoë, je vous en supplie, conservez à Callirrhoë

le fruit de nos amours. Toute l'Aſſemblée ſe joignit à lui ; on couvrit ces deux Epoux de fleurs, & l'on répandit ſur eux des guirlandes de roſes & de violettes ; le Temple en fut rempli. Denys avoit fait ſa priere à haute voix, Callirrhoë voulut que Vénus fût la ſeule qui entendît la ſienne. Elle prit d'abord ſon fils entre ſes bras ; l'on vit alors un ſpectacle charmant. Jamais Peintre ni Sculpteur n'avoient ſongé à exprimer, jamais Poëte n'avoit imaginé une pareille attitude. Perſonne n'avoit encore repréſenté Diane ou Minerve tenant un enfant entre ſes bras. Denys pleuroit de joie, il adreſſoit en ſecret ſes vœux à Néméſis. Ayant ordonné que Plangone reſtât ſeule, il renvoya tout le monde à la Maiſon. Callirrhoë ſe voyant ſeule, s'ap-

procha de Vénus, & lui ayant présenté son fils : Je vous ai, lui dit-elle, de grandes obligations pour cet Enfant, mais je ne vous en ai aucune pour moi. Si vous m'aviez conservé Chereas, c'est alors que je vous en aurois eues ; quoiqu'en me laissant une image de cet époux si chéri, vous ne me l'ayiez pas enlevé tout entier. Accordez-moi Déesse, que cet Enfant soit plus heureux que ceux dont il tient le jour, qu'il ressemble à son Ayeul, qu'il commande un jour sur mer ; & qu'après une victoire, on s'écrie : il est encore plus brave qu'Hermocrate. Mon Pere sera enchanté d'appercevoir en lui un digne héritier de son courage, & nous les Auteurs de ses jours, tout morts que nous serons, nous en serons ravis. Soyez-moi propice à l'a-

venir, je vous en conjure, ô Déesse; je n'ai que trop éprouvé de malheurs. J'ai fini mes jours, j'ai été rappellée à la vie; devenue la proie des voleurs, j'ai été enlevée de ma Patrie; on m'a vendue, j'ai perdu ma liberté, mais ce second mariage est le plus accablant de tous les maux que j'ai soufferts. La seule grace que je vous demande pour tous ces malheurs, & que je demande au reste des Dieux par votre intercession, c'est que vous conserviez cet orphelin. Elle vouloit continuer, ses larmes l'en empêcherent.

Quelque tems après elle appelle la Prêtresse, qui s'approchant d'elle: Qu'avez-vous donc à pleurer, ma Fille, lui dit-elle, au milieu de tant de biens? Déjà les Etrangers vous adressent des vœux, comme à une

Divinité. Deux jeunes gens extrêmement beaux, qui avoient fait voile ensemble, entrerent l'autre jour dans le Temple. L'un d'eux n'eut pas plutôt jetté les yeux sur votre Statue, que peu s'en fallut qu'il n'expirât, tant Vénus a voulu vous rendre illustre. Ce discours frappa Callirrhoë jusqu'au vif. Qui étoient ces Etrangers, s'écria-t-elle, d'un air furieux & le regard fixe? D'où venoient-ils? Que vous ont-ils dit? La Prêtresse toute tremblante fut d'abord quelque tems sans pouvoir ouvrir la bouche; elle reprit enfin la parole. Je n'ai rien appris d'eux, je n'ai fait que les voir. De quelle Nation les croyez-vous? Rappellez-vous leur air, leur figure, leur habillement. Sa réponse ne fut pas exacte; Callirrhoë se douta cependant de la vé-

rité, parce qu'on croit aiſément ce qu'on ſouhaite. Et regardant Plangone : Il peut ſe faire, lui dit-elle, que l'infortuné Chereas ſoit errant en ces lieux. Qu'eſt-il devenu ? Cherchons-le, mais ſans ébruiter notre ſecret. Elle fait part à Denys de ce qu'elle avoit appris de la Prêtreſſe. Elle ſavoit que l'Amour eſt naturellement curieux, & que ſon Mari ne manqueroit pas, par l'intérêt qu'il y avoit, de rechercher exactement tout ce qui s'étoit paſſé. Cela ne manqua point d'arriver. Denys ne l'eut pas plutôt appris que la jaloufie s'empara de ſon cœur. Quoiqu'il fût bien éloigné de penſer à Chereas, il n'en craignit pas moins qu'il n'y eût quelqu'un de caché dans ſes terres qui voulût attenter à ſon honneur. La beauté de ſa fem-

me confirmoit ſes ſoupçons, elle augmentoit ſes frayeurs. Tout le feſoit trembler, & les embûches que pouvoient lui tendre les hommes, & la crainte d'avoir quelque Dieu pour Rival. Ayant fait venir Phocas, il l'interroge ſur ces jeunes gens : Qui ſont-ils ? de quel pays viennent-ils ? ſont-ils riches & bienfaits ? par quelle raiſon ont-ils préſenté leurs hommages à ma Vénus ? qui la leur a indiquée ? qui les y a engagés ? Quoique Phocas craignît la colere de Denys, il lui cacha cependant la vérité, de peur que Callirrhoë inſtruite de ce qui s'étoit paſſé, ne le fît périr avec toute ſa famille. Il prit le parti de nier qu'aucun Etranger eût abordé en ces lieux. Denys, qui ne pénétroit pas les raiſons qu'il pouvoit avoir, ſoupçonna tout ce

qu'il y avoit de plus funeste. Se mettant donc en colere, il fait venir les fouets, la roue, ordonne qu'on applique Phocas à la torture & tous les habitans de la campagne, sûr de découvrir par-là l'adultere. Phocas, sentant le danger où il s'exposoit, soit qu'il parlât, ou qu'il se tût: Seigneur, je dirai la vérité, mais je ne la veux dire qu'à vous. Denys ayant fait retirer tout le monde: nous sommes seuls à présent, lui dit-il, ne me caches plus rien; apprens-moi tout ce que tu sais, quelque funeste qu'il puisse être. Bien loin, Seigneur, qu'il y ait rien de funeste, je vous apporte au contraire d'excellentes nouvelles. Mais le commencement de mon récit a quelque chose de triste & de fâcheux, ne vous troublez pas cepen-

dant, & ne vous laiſſez pas aller à votre chagrin ; écoutez-moi juſqu'à la fin, elle n'a rien que d'agréable. Denys, incertain de ce qu'il devoit attendre de cette promeſſe, prêtoit une oreille attentive. Que tardes-tu donc ; que ne commences-tu ton récit ? Phocas parla en ces termes : Il y a quelque tems qu'une Galere de Sicile aborda en ces lieux ; il y avoit deſſus des Ambaſſadeurs de Syracuſe qui venoient redemander Callirrhoë. A ces mots, Denys, croyant voir Chereas lui arracher ſa femme, tombe en foibleſſe, ſes yeux ſe couvrent d'épaiſſes ténebres, la pâleur de la mort s'empare de ſon viſage. Phocas étoit cependant bien embarraſſé ; il craignoit qu'en appellant du ſecours on ne vînt à découvrir ſon ſecret. Ayant fait cependant un peu reve-

nir ſon Maître avec bien de la peine : courage, Seigneur, lui dit-il, Chereas, n'eſt plus, ſon Vaiſſeau eſt détruit, vous n'avez plus rien à craindre. Ces paroles rappellerent Denys à la vie. Etant entierement revenu à lui-même, il s'informa de toutes les circonſtances. J'appris d'un Matelot, lui dit Phocas, d'où venoit cette Galere, le ſujet qui l'avoit fait mettre en mer, & qui étoient ceux qui la montoient. Je me ſervis d'un ſtratagême auprès des Barbares : pendant la nuit, ils mirent le feu au Vaiſſeau, égorgerent tout ce qui ſe défendit, & jetterent le reſte dans les fers. Le nuage qui avoit offuſqué l'ame de Denys étant diſſipé, il reprit ſa ſérénité accoutumée. Mon Bienfaicteur, lui dit-il, en l'embraſſant, fidele dépoſitaire de tous mes

ſecrets, je te dois & mon épouſe & mon fils. Je ne t'aurois jamais, il eſt vrai, donné l'ordre de tuer Chereas; je ne puis cependant te blâmer de l'avoir fait, tu n'es coupable que de trop aimer ton Maître. Il y a cependant un peu de négligence de ta part; tu devois t'informer avec ſoin ſi Chereas étoit du nombre des morts ou de celui des priſonniers. Il falloit chercher ſon corps, nous lui aurions accordé les honneurs de la ſépulture; & j'aurois été beaucoup plus tranquille & plus aſſuré. Ces priſonniers m'inquietent; tant que j'ignorerai en quel endroit on les a vendus, je ne puis être heureux.

Denys ordonna à Phocas de raconter publiquement tout ce qui s'étoit paſſé, ſans cependant décou-

vrir le ſtratagême dont il s'étoit ſervi, & qu'il y eût quelqu'un d'échappé au carnage ; il va trouver enſuite Callirrhoë, la douleur peinte ſur le viſage. Il fait venir ſes Fermiers, que le récit de Phocas avoit perſuadés, afin que ſa femme, inſtruite par eux, perdît tout eſpoir de revoir jamais Chereas. Etant arrivés, ils raconterent comme on le leur avoit appris, qu'une troupe de brigands étoit venue fondre pendant la nuit, on ne ſait d'où, ſur une galere Grecque qui étoit arrivée de la veille, & qu'ils y avoient mis le feu. Nous vîmes au point du jour la mer teinte de ſang, & des corps morts portés ſur ſes flots. A ce récit, Callirrhoë déchira ſes habits ; & ſe frappant le viſage, elle courut ſe renfermer dans la maiſon où elle étoit entrée pour
la

la premiere fois le jour qu'on la vendit. Denys croyant devoir laisser un libre cours à sa douleur, de crainte qu'en se montrant mal-à-propos, il ne se rendît odieux, fit sortir tout le monde, excepté Plangone, à qui il ordonna de prendre garde qu'elle n'attentât à ses jours. Callirrhoë s'étoit cependant enfoncée dans l'endroit le plus retiré de la maison; là, étenduë par terre, les cheveux épars, la tête couverte de poussiere, elle poussoit des plaintes ameres. Je souhaitois, cher Chereas, mourir avant vous, ou du moins avec vous, je suis forcée maintenant de vous suivre. Quelle espérance me reste-t-il encore? Qui me retient ici? Je m'étois dit jusqu'à présent dans mes malheurs : un jour je reverrai Chereas; je lui raconterai tout ce que j'ai souffert pour lui; je n'en serai

que plus précieuse à ses yeux. Quels transports de joie quand il verra son fils ! Toutes ces espérances, hélas ! se sont évanouies, il ne me reste plus qu'un fils qui depuis qu'il a perdu son pere ne fait qu'ajouter à mes maux. Vénus, injuste Déesse, vous seule avez vu Chereas, vous n'avez pas voulu me le montrer lorsqu'il est venu, & sans être touchée de ce qu'il n'avoit entrepris ce voyage que pour moi, vous l'avez livré entre les mains des brigands. Qui dorénavant adressera des priéres à une Déesse qui a causé la mort de celui qui lui présentoit des hommages ? Vous vîtes, dans cette affreuse nuit, massacrer devant vous, sans le secourir, un jeune homme si bienfait, & qui ne respiroit que l'Amour. Il étoit de même âge que moi, nous étions de la même Ville ; il m'ai-

moit, je l'aimois; il étoit mon époux. Vous m'avez tout ôté, rendez-moi du moins son corps. Hélas! nous sommes les deux plus infortunées créatures qui aient jamais vu le jour. Quel mal avoit donc fait cette Galere? Les Athéniens avec toutes leurs forces n'avoient pu s'en rendre les maîtres, & des Barbares l'ont réduite en cendres. Nos Peres, assis sur le bord de la mer, attendent notre retour. Dès qu'ils apperçoivent de loin un Vaisseau, ils se disent: voici Chereas qui ramene Callirrhoë. On orne l'appartement, on prépare la couche nuptiale, tandis que tu manques même de sépulture. Mer odieuse! tu ne nous as donc conduits à Milet, moi que pour y être vendue, & lui que pour y périr de la main des Barbares?

Fin du troisieme Livre.



LIVRE QUATRIE'ME.

CALLIRRHOE paſſa cette nuit à gemir, & à pleurer comme mort, Chereas qui étoit encore en vie. S'étant un peu endormie, elle vit en ſonge les Barbares portant le fer & le feu, le Vaiſſeau tout en flammes; elle-même donnoit du ſecours à Chereas. Denys étoit fâché de voir ſon épouſe ſe tourmenter de la ſorte; mais s'il avoit peur que cela ne diminuât ſa beauté, il n'en croyoit pas moins avantageux à ſon amour qu'elle perdît tout eſpoir de revoir jamais ſon premier mari. Voulant cependant lui donner des marques de ſon amour & de ſa grandeur d'ame: Levez-vous, Madame, lui dit-il, toute occupée de votre douleur qui

ne vous rendra pas ce que vous avez perdu, vous négligez l'essentiel. Elevez un Monument à cet infortuné : représentez-vous le qui vous dit ces paroles :

» Enterres-moi promptement, & » les portes des Champs Bienheureux » me seront ouvertes.

Si l'on ne peut trouver son corps, nous lui éleverons du moins un Cénotaphe, suivant l'ancien usage de la Grece. Ce conseil, qui n'avoit rien que de flatteur, lui plut. Occupée de ce soin, sa douleur se rallentit. S'étant levée, elle examine en quel endroit elle fera ériger le Mausolée. Le voisinage du Temple de Vénus lui parut avantageux. Elle souhaita qu'on y vît un Monument de son amour pour Chereas. Denys, jaloux de voir occupé par son Rival un

lieu qu'il s'étoit réſervé, & voulant d'ailleurs prolonger les occupations de Callirrhoë : Allons, lui dit-il, dans la Ville, dreſſons devant ſes murs un Monument élevé :

» Afin qu'il ſoit expoſé à la vue de » tous ceux qui navigeront ſur cette » mer. «

Les Ports de Milet ſont commodes, il y aborde ſouvent des Vaiſſeaux de Syracuſe. Vous vouz ferez par-là beaucoup d'honneur parmi vos concitoyens. Ce diſcours plut à Callirrhoë, & la fit changer de réſolution. Etant arrivée à Milet, elle fit conſtruire ſur un endroit élevé du rivage, un Tombeau qui reſſembloit à celui qu'elle avoit à Syracuſe par la grandeur, par la forme & par la richeſſe ; & de même que le ſien, il étoit érigé à l'honneur d'une per-

ſonne vivante. Comme on n'épargna rien, & qu'on mit beaucoup d'ouvriers, l'ouvrage fut promptement achevé ; elle voulut qu'on fît à Chereas les mêmes obſeques qu'on lui avoit faites à elle-même. On fixa un jour pour la cérémonie. Tout Milet s'y trouva ; l'Ionie preſqu'entiere y accourut ; Mithridate & Pharnace, l'un Satrape de Carie, & l'autre de Lydie pour lors à Milet, s'y rendirent dans l'eſpérance de voir Callirrhoë. C'étoit-là leur vrai motif qu'ils s'efforçoient de couvrir du prétexte de faire honneur à Denys. Le bruit de ſa beauté s'étoit répandu dans toute l'Aſie, il étoit même parvenu juſqu'aux oreilles du Grand Roi, ce qui n'étoit arrivé ni à Ariadne, ni à Léda. Ils la trouverent audeſſus de ce qu'en publioit la Re-

tion de mêler ensemble nos cendres ? Les sanglots se firent entendre dans toute l'Assemblée : on plaignoit moins Chereas de ce qu'il étoit mort, que de ce qu'il étoit privé d'une telle femme.

Tandis que Callirrhoë rendoit ainsi à Chereas les derniers devoirs, cet Amant infortuné, les fers aux pieds, travailloit en Carie à la terre. La fatigue, le peu de soin qu'il prenoit de lui, ses fers, son amour, tout concouroit à l'accabler. Il devint en peu de tems maigre & décharné. Il souhaitoit mourir, mais une foible espérance de revoir un jour Callirrhoë le retenoit à la vie. Son ami Polycharme, le compagnon de ses fers, le voyant hors d'état de travailler, & que cependant on l'accabloit inhumainement de coups,

aufquels on joignoit l'infulte, s'adreffa à l'Intendant des ouvrages. Affignez-nous, lui dit-il, une portion de champ féparée, afin qu'on ne nous impute point la pareffe de tous les efclaves ; nous ferons chaque jour la tâche que vous nous aurez donnée. L'Intendant y confentit. Polycharme, qui étoit jeune & fort, & qui d'ailleurs n'étoit point efclave de l'Amour, ce cruel Tyran, cultivoit prefque entierement lui feul les deux portions de champ qu'on leur avoit affignées, prenant volontiers fur lui la plus grande partie du travail, afin de fauver la vie à fon ami. Ces maux étoient bien durs pour des perfonnes nées libres, que de fâcheufes conjonctures avoient jettées dans l'efclavage. Cependant Mithridate retourna en Carie. Il n'étoit plus tel qu'il

en étoit parti pour se rendre à Milet. Pâle, défait, le cœur percé de traits brûlans, bien-tôt il auroit péri, consumé par le feu qui le dévoroit, s'il ne lui étoit pas survenu quelque sujet de consolation.

Dans la même prison ténébreuse, où Chereas étoit renfermé, il y avoit d'autres esclaves; ils étoient seize en tout. Ayant pendant la nuit brisés leurs liens, ils égorgerent le Concierge & tâcherent de prendre la fuite. Mais ils en furent empêchés par les chiens, qui étant de garde les découvrirent. Ayant donc été repris, on les enchaîna cette nuit avec plus de soin, & on les mit aux ceps. Le jour étant venu, l'Intendant informa son Maître de ce qui s'étoit passé; & lui, sans les entendre, sans même les voir, ordonna qu'on les fît tous

ſeize mourir en croix. On les conduiſit au lieu du ſupplice, attachés à une même chaîne qui leur paſſoit par les pieds & le cou, & chacun chargé de la croix ſur laquelle il devoit expier ſon crime. Les Miniſtres de la Juſtice avoient cru devoir ajouter à un ſupplice néceſſaire, cet appareil affreux, afin d'inſpirer de la terreur aux autres eſclaves. Chereas gardoit le ſilence en marchant à la mort, mais Polycharme portant ſa croix, s'écria : C'eſt pour vous Callirrhoë que nous ſouffrons, vous êtes la cauſe de tous nos maux. Ces paroles frapperent l'Intendant; il crut qu'il vouloit parler de la complice de ſes crimes. Afin donc de la faire punir, & pour découvrir la cauſe de cette trahiſon, il arrache promptement Polycharme de la chaî-

ne commune, & le mene à Mithridate. Ce Satrape, occupé de ses chagrins, se promenoit seul dans son Parc, se représentant Callirrhoë telle qu'il l'avoit vue dans la douleur. Tout entier à cette pensée, il ne vit pas sans déplaisir son esclave. Pourquoi donc venir ainsi me troubler? J'y suis forcé, Seigneur, lui répondit-il; j'ai découvert la cause du sang qui a été répandu. Ce scélérat connoît une femme qui est complice de ce crime. A ces paroles Mithridate, fronçant les sourcils & jettant sur Polycharme un regard terrible: Nomme, lui dit-il, la complice de ce meurtre. Je ne la connois pas, répondit Polycharme, & je n'ai aucune part moi-même à toute cette action. On apporte les fouets, le feu, on prépare les instrumens de la torture; déja

on s'étoit saisi de lui : Dis, malheureux, le nom de la personne que tu regardois comme la cause de tous tes maux. C'est Callirrhoë, répondit-il. Mithridate fut frappé de ce nom ; il trouva cette femme heureuse de porter le même nom que la personne qu'il adoroit. Il ne se pressoit plus de faire des recherches, de crainte qu'il ne se vît forcé de sévir contre une personne qui portoit un nom si agréable. Ses amis, ses esclaves l'exhortoient à faire une recherche sévere. Qu'on fasse venir cette Callirrhoë, dit-il. Aussi-tôt on se met à frapper Polycharme, en lui demandant, qui elle est ? & où on pourra la trouver. Ce malheureux ne voulut pas, quoique dans un grand embarras, charger une personne innocente. Pourquoi me tourmenter ainsi sans

ſujet ? répondit-il ; celle que vous cherchez n'eſt point ici. J'ai parlé de Callirrhoë de Syracuſe, fille du Préteur Hermocrate. A ces mots, le rouge monte au viſage de Mithridate, une ſueur froide ſe répand ſur tout ſon corps, les larmes lui coulent malgré lui des yeux ; Polycharme garde le ſilence, tous les Spectateurs ſont dans l'étonnement. Mithridate étant enfin, quoiqu'avec peine, revenu à lui : Qu'avez-vous de commun, lui dit-il, avec cette Callirrhoë, & pourquoi étant près de mourir avez-vous prononcé ſon nom ? Ce récit ſeroit trop long, Seigneur, & ne me ſeroit d'aucune utilité ; je ne vous amuſerai point mal à propos ; je crains bien qu'on n'ait attaché avant moi mon ami à la croix ; je ſouhaite mourir avec lui. La colere des

des Spectateurs s'éteignit, leur animosité se changea en compassion. Mithridate se troubla : Ne craignez rien, lui dit-il, votre récit ne me sera point à charge. Je ne suis point d'un naturel dur, parlez-moi avec confiance, n'oubliez rien. Qui êtes-vous ? De quel Pays êtes-vous ? Comment êtes-vous venu en Carie ? Pourquoi travaillez-vous à la terre les fers aux pieds ? mais sur-tout dites-moi ce que vous savez de Callirrhoë, & qui est cet ami dont vous venez de parler.

Polycharme commença donc son récit. Mon ami & moi nous sommes de Syracuse. Il est le premier de la Sicile & par sa dignité & par ses richesses ; personne avant ses malheurs ne l'égaloit en beauté. Ma naissance est obscure, mais je suis

son camarade, son ami. Nous quittâmes notre Patrie & nos Parens; moi pour l'accompagner, & lui pour chercher sa femme Callirrhoë, à qui il avoit fait faire des obsèques magnifiques, l'ayant crue morte. Des voleurs ayant percé son monument, la trouverent en vie, ils l'emmenerent en Ionie, où ils la vendirent. C'est ce qu'avoua dans l'Assemblée du Peuple, le Pirate Théron, à qui on fit donner publiquement la question. L'Etat envoya des Ambassadeurs pour redemander Callirrhoë. Des Barbares mirent pendant la nuit le feu à notre Galere qui étoit à la rade, ils égorgerent la plus grande partie de ceux qui la montoient, & nous ayant chargés de fers, mon ami & moi, ils nous vendirent en ce Pays-ci. Nous supportions nos mal-

heurs avec fermeté. D'autres esclaves, que nous ne connoissons point, ayant brisé leurs liens, égorgerent le Concierge. On nous mena tous à la mort par votre ordre. Quoique mon ami fût sur le point de mourir, il ne laissa échapper aucune plainte contre Callirrhoë : mes malheurs me la rappellerent à la mémoire ; nous n'avions entrepris ce voyage que pour elle, je ne pus m'empêcher de la regarder comme la cause de tous nos maux. Il n'avoit point encore cessé de parler, que Mithridate l'interrompant : Vous voulez dire Chereas. Oui, c'est lui-même, c'est mon ami, répondit Polycharme. Ordonnez, Seigneur, je vous en conjure, qu'on ne sépare point ma croix de la sienne. Ce récit tira des larmes de tous les spectateurs. Mithridate

les dépêcha tous vers Chereas, de crainte que le secours ne vînt après sa mort. Ils trouverent les malfaiteurs déjà élevés en croix ; Chereas montoit sur la sienne. Ils s'écrierent l'un l'autre du plus loin qu'ils l'apperçurent : Arrêtez, descendez, ne le blessez point, laissez-le aller. L'Exécuteur s'arrête. Chereas, qui voyoit avec plaisir que la mort alloit terminer des jours fâcheux & un amour malheureux, descend tristement de sa croix. Mithridate alla au-devant de lui : Mon frere, mon ami, lui dit-il en l'embrassant, peu s'en faut, qu'en vous obstinant à garder si mal-à-propos le silence, vous ne m'ayiez fait commettre un crime. Aussi-tôt on conduisit par son ordre ces jeunes gens au bain, où l'on prit toute sorte de soins d'eux ; on les

revêtit enſuite de riches habits à la Grecque. Mithridate invita ſes amis à un feſtin qu'il fit précéder d'un ſacrifice, pour remercier les Dieux d'avoir conſervé la vie à Chereas. On tint table long-tems ; la converſation fut agréable & polie, rien ne manqua à la joie des convives. Mithridate, qui brûloit d'amour & que le vin commençoit d'ailleurs à échauffer, s'adreſſant à Chereas : Je ne vous trouve point, lui dit-il, ſi à plaindre pour les maux que vous avez ſoufferts, que parce qu'on vous a enlevé une auſſi belle femme que Callirrhoë. Où l'avez-vous donc vûe ? s'écria Chereas tout étonné. Elle n'eſt plus à vous, lui répondit Mithridate ; Denys de Milet l'a épouſée ſuivant les Loix, & il en a un fils. Chereas ne put ſoutenir ce

discours. Rendez-moi Seigneur, dit-il à Mithridate en se jettant à ses pieds, rendez-moi, je vous en conjure, ma croix. Me forcer de vivre après un tel récit, c'est me donner la mort d'une maniere plus cruelle. Infidele, impie Callirrhoë ! j'ai souffert pour vous l'esclavage le plus rigoureux, j'ai supporté les plus rudes travaux, j'ai été envoyé à une mort ignominieuse ; & tandis que j'étois dans les fers, vous meniez une vie délicieuse, vous contractiez de nouveaux engagemens. Mais il ne vous suffisoit pas de passer pendant ma vie entre les bras d'un autre, il a fallu encore que vous deveniez mere. La gaieté du repas se changea en tristesse, tout le monde se mit à pleurer. Mithridate étoit le seul qui ne fût point affligé ; son amour lui fesoit

espérer que, sous prétexte de donner du secours à son ami, il pourroit s'entretenir librement de Callirrhoë, & entreprendre quelque chose pour se la procurer. Votre affaire, dit-il à Chereas, demande beaucoup de tems & de réflexions; il est nuit; retirons-nous, & demain nous délibererons là-dessus à tête reposée. Chacun se leva de table, on conduisit les jeunes Syracusains dans un bel appartement qu'on leur avoit destiné, & Mithridate se retira dans celui qu'il avoit coutume d'occuper.

Les inquiétudes dont ils étoient agités, les empêcherent tous trois de dormir. Chereas étoit en colere, Polycharme tâchoit de le consoler, Mithridate étoit enchanté. Il se flattoit déjà que survenant (1)

(1) Allusion aux Tertiaires. *Voyez les Remarques sur cet endroit.*

après Denys & Chereas, il remporteroit sans peine, de même qu'aux jeux Gymniques, le Prix, & se verroit possesseur de Callirrhoë. Le lendemain on demanda à chacun son sentiment. Chereas vouloit se rendre sur le champ à Milet, pour redemander sa femme, persuadé qu'elle abandonneroit Denys dès qu'elle le verroit. Quant à moi, lui dit Mithridate, je suis fâché de vous en voir séparé d'un seul jour; vous pouvez partir, je ne vous retiens pas. Plût aux Dieux que vous ne fussiez jamais sorti de Sicile, ou qu'il ne vous fût arrivé aucun malheur! Mais puisque la Fortune capricieuse vous a chargé d'un Rôle fâcheux, il est de la prudence d'envisager l'avenir, & de ne prendre votre parti qu'après y avoir mûre-

ment pensé. Et cependant, plutôt emporté par votre passion, que guidé par la raison, vous n'examinez point les suites de votre entreprise. Seul, étranger dans une grande Ville, vous voulez arracher au plus puissant de ses Habitans, au premier de l'Ionie, une femme qu'il s'est attachée par des nœuds légitimes. Quelles forces vous font concevoir de si grandes espérances ? Vous n'avez d'autre appui qu'Hermocrate & moi. Mais tous deux éloignés, nous ne pourrons que vous plaindre, sans vous donner aucun secours. Je crains encore la Fortune d'un lieu où vous n'avez déjà éprouvé que de trop grands malheurs, mais qui vous paroîtront légers en comparaison de ceux que vous vous préparez. Milet étoit pour lors une Ville amie ; vous y perdîtes

cependant la Liberté, mais on vous conserva la vie ; vous fûtes vendu, mais ce fut moi qui vous achetai. Si Denys s'apperçoit de vos desseins, s'il se doute que vous vouliez lui enlever sa femme, quel Dieu pourra vous sauver alors ? On vous livrera à un Tyran, à un Rival. Peut-être ne croira-t-il pas que vous soyez Chereas ; mais s'il le croit, vous n'en courrez que plus de risques. Etes-vous donc le seul qui ignoriez le caractere de l'Amour, & que ce Dieu se plaît dans les ruses & les fourberies. Je suis donc d'avis que vous vous assuriez par lettres, si votre femme se ressouvient encore de vous, & de la sonder si elle a envie de quitter Denys, ou :
» Si elle aime mieux augmenter la fa-
» mille de celui qu'elle a épousée.

Ecrivez-lui donc. Qu'elle s'attriſte, qu'elle ſe réjouiſſe, qu'elle vous cherche, qu'elle vous appelle. J'aurai ſoin de lui faire tenir vos lettres; allez, écrivez. Chereas perſuadé ſe retire à l'écart; il veut écrire, la main lui tremble, & ſes larmes l'en empêchent. Après avoir déploré ſes malheurs, il fit avec bien de la peine la lettre ſuivante:

A CALLIRROE, CHEREAS:

» Je ſuis en vie, & j'en ai l'obliga-
» tion à Mithridate, mon bienfaiteur
» & le vôtre, à ce que j'eſpere. J'ai
» été vendu en Carie par les Bar-
» bares qui ont mis le feu au Vaiſſeau
» Amiral qu'avoit commandé votre
» Pere. Il étoit monté par des Am-
» baſſadeurs que l'Etat avoit envoyés
» pour vous redemander. J'ignore ce
» qu'eſt devenu le reſte de nos Ci-

» toyens; mais lorſque nous allions
» être mis à mort, mon ami Poly-
» charme & moi, notre Maître tou-
» ché de commiſération nous a donné
» la vie. Mithridate m'a comblé de
» ſes bienfaits, mais qu'il me les a
» fait payer cher par la fâcheuſe nou-
» velle de votre mariage dont il m'a
» fait part. Mortel, je n'ignorois
» point que je devois un jour mou-
» rir, mais je ne me ſerois jamais
» attendu à votre mariage. Changez
» de ſentimens, je vous en ſupplie.
» Cette lettre que je vous écris, je la
» couvre de mes baiſers, je la mouille
» de mes larmes. Je ſuis ce même
» Chereas, que vous apperçûtes, lorſ-
» que encore vierge, vous vous ren-
» diez au Temple de Vénus, & dont
» l'image vous avoit privée du ſom-
» meil. Rappellez-vous le Lit Nuptial,

» cette nuit délicieuse, où tous deux » nous connûmes des plaisirs que » nous ignorions auparavant. » J'ai » été jaloux, mais peut-on aimer & » ne l'être point ? si c'est un crime, » je l'ai expié par un rigoureux escla- » vage. Oubliez, je vous en conjure, » le mauvais traitement que je vous » fis par trop de précipitation ; j'ai » été aussi sur le point de périr d'une » mort infâme sans me plaindre de » vous. Si vous vous souvenez en- » core de moi, je ne songe plus à ce » que j'ai souffert ; mais si vous m'a- » vez mis en oubli, vous pronon- » cez mon Arrêt de mort. «

Mithridate n'avoit pas d'esclave plus attaché que Hyginus. Aussi lui avoit-il confié l'Intendance de tous les biens qu'il possédoit en Carie. Ce fut lui qu'il chargea du soin de

rendre cette lettre à Callirrhoë. En la lui remettant, il lui fit part de son amour, & lui donna une lettre, où il témoignoit à cette Belle tous les soins qu'il avoit pris de Chereas à cause d'elle, tous les bienfaits dont il l'avoit comblé; il lui conseilloit de ne point faire à son premier mari l'injure de le méconnoître, & il lui promettoit, que pourvû qu'elle y consentît, il marcheroit lui-même à Milet à la tête d'une Armée, afin de leur faciliter à tous deux les moyens de se rejoindre. Il fit accompagner Hyginus de trois esclaves chargés de riches présens & de beaucoup d'or. Pour éviter tout soupçon, il leur avoit dit qu'il destinoit ces présens à Denys. Il avoit ordonné à Hyginus de laisser ses camarades à Priene, de se rendre seul à Milet,

dont il connoissoit la Langue, pour sonder le terrein, & de ne les mander qu'après avoir dressé toutes ses batteries. Hyginus part, il exécute les ordres de son Maître; mais la Fortune rompit un projet si bien concerté, & donna le branle à des évenemens encore plus considérables. Hyginus, s'étant rendu à Milet, les trois esclaves qu'il avoit laissés à Priene se voyant sans surveillans, & de l'or en abondance, s'abandonnerent à la débauche & à la profusion. Le Luxe Persan qu'ils étaloient fit beaucoup de bruit dans cette petite Ville, dont les Habitans, étant Grecs, avoient beaucoup de curiosité. Des Inconnus vivans avec splendeur leur parurent certainement des voleurs, ou du moins des esclaves fugitifs. Le Préteur s'étant rendu à

l'endroit où ils logeoient, y trouva beaucoup d'or & d'effets précieux. Ces Richesses confirmant ses soupçons, & les prenant pour des voleurs, il leur demanda qui ils étoient, & d'où venoient ces effets. De crainte qu'on ne les appliquât à la torture, ils lui apprirent que Mithridate, Satrape de Carie, envoyoit à Denys ces présens, & en même-tems ils lui firent voir les lettres dont ils étoient chargés. Comme elles étoient cachetées, le Magistrat ne voulut point les ouvrir: mais croyant obliger Denys, il lui envoya le tout avec les esclaves, par un Messager public qu'il lui dépêcha. Denys régaloit ce jour-là les Personnes les plus distinguées de la Ville; le repas étoit splendide; déjà le son des flûtes accompagné de voix mélodieuses se
fesoit

fesoit entendre, lorsque tout à coup on lui apporte une Lettre.

BIAS,

PRETEUR DE PRIENE A DENYS SON BIENFAITEUR, Salut:

» Mithridate Satrape de Carie vous » adresse ces Lettres, & vous fait » ces présens. Les esclaves, à qui » il les avoit confiés, les laissoient » dépérir par leur mauvaise con- » duite; je me suis emparé du tout, » & je vous l'envoie. »

Denys, charmé de la magnificence de ces présens, lut cette Lettre au milieu du repas. Ayant ensuite ordonné qu'on décachetât les Lettres du Satrape, il essaya de lire. Mais, à ces premiers mots:

A CALLIRRHOË, CHEREAS.

» Je suis en vie, &c.

» Le cœur lui manque, les forces
» l'abandonnent, un nuage épais se
» répand sur ses yeux. »

Quoiqu'il se sentît défaillir, il n'en serra pas moins fortement ses Lettres, dans la crainte que quelqu'un, profitant de son état, ne les lût. Au bruit, au tumulte des gens qui accouroient à son secours, il sortit comme d'un profond assoupissement, & connoissant toute l'agitation de son ame, il se fit porter dans un autre Appartement, où il voulut être seul. Ce repas fut interrompu d'une maniere bien triste; chacun regarda cet accident comme une attaque d'apoplexie. Denys, parfaitement revenu à lui-même, lit ces Lettres; il les relit: l'esprit agité de mille passions, tour à tour la crainte, la défiance, la colere, le

déſeſpoir, prenoient le deſſus. Il ne croyoit point que Chereas fût en vie ; il ne pouvoit ſe le perſuader : mais il s'imaginoit que Mithridate, ſous prétexte de rendre Callirrhoë à ſon premier mari, tendoit un piége à ſa vertu.

Il feſoit pendant le jour obſerver ſoigneuſement ſon épouſe, de crainte qu'on ne l'approchât, & qu'on ne lui apportât des nouvelles de Carie. Mais non content de ces précautions, il voulut encore ſe venger. Pharnace, Satrape de Lydie & d'Ionie, ſe trouvoit pour lors à Milet ; il étoit le plus puiſſant de tous les Gouverneurs qu'envoyoit le Grand Roi dans ſes Provinces maritimes. Denys va le trouver, c'étoit ſon ami ; il lui demande un entretien particulier. Lorſqu'il ſe vit ſeul ; Seigneur,

lui dit-il, j'implore votre protection & pour vous & pour moi. Vous connoissez Mithridate, c'est un homme jaloux de votre puissance & le plus méchant de tous les hommes. Je l'avois reçu chez moi avec distinction ; mais violant les Loix de l'Hospitalité, il en veut à mon Honneur ; il écrit des Lettres à ma femme, & les accompagne de riches présens. Là-dessus, il lui lit les Lettres, & lui découvre l'artifice de son Rival. Cette nouvelle fit plaisir à Pharnace ; peut-être parce qu'il espéroit mortifier Mithridate : car ils avoient souvent ensemble des démêlés, occasionnés par la proximité de leurs gouvernemens : peut-être aussi parce qu'elle flattoit son amour. Il étoit lui-même épris de Callirrhoë ; & c'étoit par cette rai-

ſon qu'il feſoit un ſi long ſéjour à Milet, & qu'il invitoit ſi ſouvent Denys avec ſa femme. Il lui promit de le protéger de tout ſon pouvoir, & il écrivit ſecretement au Roi la Lettre ſuivante.

PHARNACE,

SATRAPE DE LYDIE ET D'IONIE AU ROI DES ROIS ARTAXERXE SON SOUVERAIN SEIGNEUR, Salut :

» Denys de Milet, dont les Ancê-
» tres ont toujours été vos servi-
» teurs, vous eſt extrêmement atta-
» ché, & il eſt plein de zele pour
» votre Maiſon. Il s'eſt plaint à moi
» que Mithridate Satrape de Carie,
» violant les Loix de l'Hoſpitalité,

» tâchoit de séduire sa femme. C'est » une tache à votre Regne, qui peut » même causer du trouble dans vos » Etats. Il n'y a point de faute dans » un Satrape qui ne mérite puni» tion, à plus forte raison une de » cette nature. Denys est le plus » puissant de l'Ionie ; & la beauté » de sa femme est si célebre, que » l'insulte ne peut pas rester long» tems dans le silence. »

Artaxerxe, qui avoit communiqué cette Lettre à ses confidens, délibéra avec eux sur le parti qu'il devoit prendre. Les avis furent partagés. Ceux qui étoient jaloux de Mithridate, ou qui espéroient le remplacer dans son Gouvernement, opinerent qu'il ne falloit point négliger une attaque dressée contre l'honneur d'un homme distingué. Ceux dont

le naturel étoit plus doux, ou qui estimoient Mithridate ; (ils se trouvoient en grand nombre ; & ils étoient des plus puissans) ceux-là, dis-je, ne purent goûter que sur une simple délation, on ôtât, à un homme de probité, son Gouvernement, & qu'on le fît arrêter. Les sentimens étant si différens, le Roi ne voulut pas prononcer, & renvoya la délibération à un autre jour. La nuit venue, il réfléchit sur la mauvaise action de Mithridate, que la Majesté du Trône ne lui permettoit pas de dissimuler. D'un autre côté, il crut devoir agir avec circonspection, de crainte de lui donner occasion de mépriser ses ordres. Il résolut donc de le mander à la Cour pour entendre ses défenses. Il voulut aussi, mais par un autre

motif, qu'on fît venir la femme, que le Satrape avoit cherché à corrompre. Tout conspiroit à le lui persuader ; le silence de la nuit, le vin, & la Lettre de Pharnace qui fesoit mention de sa beauté. Il y étoit encore excité par le bruit qui couroit qu'il y avoit en Ionie une très-belle personne qui s'appelloit Callirrhoë. Le Roi n'eut point d'autre reproche à faire à Pharnace, que d'avoir oublié dans sa Lettre, le nom de cette Beauté. Cependant quoique incertain si elle étoit plus belle que celle dont on vantoit les charmes, il résolut de la faire venir. Il écrivit donc à Pharnace, ces mots : *Envoyez-moi Denys le Milésien mon serviteur* ; & à Mithridate, ceux-ci : *venez vous défendre d'avoir cherché à séduire la femme de Denys.*

Mithridate étonné, ne ſavoit à quoi attribuer cette accuſation ; mais Hyginus lui apprit à ſon arrivée, ce qui s'étoit paſſé à l'occaſion des eſclaves. Se voyant donc trahi par ſes propres Lettres, & craignant d'ailleurs les calomnies & la colere du Roi, il réſolut après une mûre délibération, de ne ſe point rendre à la Cour ; mais de s'emparer de Milet, de tuer Denys, l'auteur de ſon embarras, d'enlever Callirrhoë, & d'arborer l'Etendard de la Rebellion. Pourquoi donc me hâter, ſe diſoit-il, de me livrer entre les mains d'un Maître ? Peut-être qu'en reſtant ici, je viendrai à bout de mon entrepriſe ; car le Roi eſt éloigné, & n'a pas de Généraux habiles qu'il puiſſe m'oppoſer. Si je ne réuſſis pas, il ne peut m'arriver

rien de pis. Je n'irai pas cependant livrer tout ce dont les hommes font le plus de cas, l'Amour & l'Autorité. La Puissance souveraine est un ornement pour une Epitaphe, & la Mort n'a rien d'amer avec Callirrhoë. Il délibéroit encore, & se préparoit à la Révolte, lorsqu'on vint lui apprendre que Denys, accompagné de Callirrhoë, partoit de Milet. Cette nouvelle lui fut plus désagréable que l'ordre qu'il avoit reçu de venir se purger de l'accusation qu'on lui intentoit. Quelle espérance me reste-t il maintenant si je demeure ici, se disoit-il, en déplorant son malheur? La Fortune s'attache à ma perte. Peut-être que le Roi sera touché de mon innocence; mais s'il faut mourir, du moins verrai-je encore une fois

Callirrhoë. Chereas & Polycharme me ferviront, non-feulement de défenfeurs, mais ils feront autant de témoins, qu'on ne pourra récufer. Ayant donc ordonné à toute fa Maifon de le fuivre, il partit de Carie, plein de confiance, de ce que les apparences lui étoient favorables. Auffi, bien loin de pleurer fon départ, les Cariens l'accompagnerent avec honneur, & offrirent des facrifices pour l'heureux fuccès de fon voyage. L'Amour fefoit partir cette troupe de la Carie; le même Dieu en avoit fait fortir une plus brillante de l'Ionie. La Beauté a en effet quelque chofe de plus remarquable & de plus éclatant. La Renommée devançoit Denys, publiant par-tout l'arrivée de Callirrhoë;

dont le nom étoit devenu si célebre ; de ce chef-d'œuvre de la Nature, semblable à Diane, ou à la belle Vénus. Le jugement, dont elle étoit l'occasion, augmentoit sa célébrité. Chacun s'empressoit de la voir, les Villes devenoient désertes, les chemins étoient trop étroits ; chacun la trouvoit supérieure à ce qu'en avoit publié la Renommée. Denys, dont tout le monde admiroit la félicité, ne pouvoit s'empêcher de s'attrister. Plus son bonheur étoit grand, & plus il craignoit qu'il ne fût pas de durée. Il savoit, en homme instruit dans les Lettres, que l'Amour est ami de la Nouveauté : Aussi les Peintres & les Poëtes le représentent-ils armé de traits & un flambeau à la main,

parce qu'il n'y a rien de si léger & de moins ſtable que le feu & qu'un trait décoché. Toutes les anciennes Hiſtoires ſur l'inconſtance des femmes, lui revenoient à l'eſprit; il en étoit effrayé. Il ne voyoit partout que Rivaux. Ce n'étoit pas ſeulement Mithridate qui l'inquiétoit, ſon Juge même lui feſoit ombrage. Il ſe repentoit d'avoir été trop prompt à déclarer ſes chagrins à Pharnace :

» Tandis qu'il pouvoit dormir
» tranquillement entre les bras de ſa
» Maîtreſſe : »

Qu'il lui étoit plus aiſé de conſerver à Milet, qu'en Aſie. Il garda cependant le ſecret juſqu'à la fin, & ne voulant point découvrir à ſa femme la cauſe de ſon voyage, il

lui dit que le Roi le mandoit pour conférer avec lui, sur les affaires de l'Ionie. Callirrhoë s'affligea de se voir éloignée de la mer de Grece. Tant qu'elle étoit à Milet, elle se croyoit près de Syracuse, & le Monument de Chereas servoit d'adoucissement à ses chagrins.

Fin du quatrieme Livre.



LIVRE CINQUIEME.

NOUS avons vu dans les Livres précédens, comment Chereas, le plus bel homme de son tems, épousa par l'entremise de Vénus, Callirrhoë qui étoit la plus

belle personne de son sexe. Dans un accès de jalousie, il la frappa, on la crut morte, & on lui fit des Funérailles superbes. Etant ensuite revenue à elle, des voleurs qui étoient entrés pendant la nuit dans son Monument, l'emmenerent en Ionie, où ils la vendirent à Denys. Il en devient éperduement amoureux. Callirrhoë conserve cependant sa foi à Chereas; mais la circonstance de sa grossesse la contraint à lui donner la main. Théron avoue son crime; Chereas part pour aller à la recherche de sa femme. Des Barbares le font prisonnier; il est vendu en Carie avec son ami Polycharme. Mithridate, qui en étoit Satrape, reconnoît Chereas, lorsqu'il étoit sur le point de mourir; il s'empresse de rendre ces Amans l'un à l'autre.

Ses Lettres le trahiſſent; Denys découvre tout, il en porte ſes plaintes à Pharnace, & celui-ci l'accuſe auprès du Roi, qui les mande tous deux à ſa Cour pour les juger. Reprenons actuellement le fil de l'Hiſtoire.

La Langue Grecque, & la vue de la Mer qui mene à Syracuſe, firent ſupporter tranquillement à Callirrhoë ſon voyage juſqu'en Cilicie. Mais dès qu'elle fut arrivée ſur l'Euphrate, où commence une vaſte étendue de pays de la Domination du Grand Roi, déſeſpérant alors de retourner jamais dans ſa Patrie, & de revoir ſes Parens; elle pleure, elle gémit de s'en voir éloignée. Fortune envieuſe! dit-elle, après avoir fait écarter tout le monde, excepté Plangone, la ſeule en qui elle eut confiance; Fortune

Fortune envieuse ! tu t'acharnes donc contre une femme ; tu m'enfermes toute en vie dans un tombeau. Si tu m'en tires, ce n'est point par pitié, mais pour me livrer à d'infâmes brigands. La Mer & Théton conspirent pour m'éloigner de ma Patrie ; fille d'Hermocrate, je suis obligée de reconnoître un Maître, & ce qui m'est encore plus odieux que sa haine, il faut qu'il devienne épris de moi, afin de me voir forcée pendant la vie même de Chereas, à passer entre les bras d'un autre Epoux. Mais bientôt tu me portes encore envie ; l'Ionie te paroît pour moi un exil trop doux ; c'est une terre étrangere, mais des Grecs l'habitent, & la Mer qui l'environne étoit pour moi un sujet de consolation. Tu m'arraches d'un

pays connu ; tu m'entraînes dans des climats lointains, qu'un monde entier sépare de ma Patrie : on m'emmene au-delà de l'Euphrate, dans une vaste étendue de terre, où il n'y a plus de mer à voir. Quel sort pour une personne née dans une Isle ! Puis-je maintenant espérer de voir arriver des Vaisseaux de Sicile ? Chère Ombre ! on m'arrache encore de ton Monument ! & qui dorénavant t'y portera mes Offrandes ? Je passerai mes jours à Bactres & à Suse, je les y finirai. Je vais donc te passer, Euphrate, sans aucun espoir de retour. Car ce n'est pas tant la longueur du voyage que je crains, que de paroître belle à quelqu'un. Ayant fini ces mots, elle adore les Dieux protecteurs du Pays, monte dans un bateau, &

traverse le Fleuve. Denys, qui vouloit étaler aux yeux de son épouse toute sa magnificence, avoit un nombreux cortege; les Peuples par honneur s'empressoient au-devant de lui; les Villes l'accompagnoient jusqu'à la plus prochaine; les Satrapes le remettoient entre les mains d'un autre; il voyageoit plutôt en Roi qu'en simple particulier: tant la beauté de son Epouse avoit sçu captiver tous les cœurs. Ces Barbares se flattoient du crédit qu'elle alloit avoir; chacun s'empressoit par cette raison de la recevoir chez lui, ou du moins de lui faire quelque plaisir dont par la suite il pourroit tirer quelque avantage. Leur voyage se fit de la sorte.

Mithridate traversa fort vîte l'Arménie, dans la crainte que s'il suivoit

pas à pas Callirrhoë, on ne lui en fît un crime auprès du Roi. Il se hâtoit aussi d'arriver le premier, afin d'avoir le tems de préparer tout ce qui concernoit sa Cause. Etant arrivé à Babylone, où le Roi se trouvoit alors, il se reposa ce jour-là chez lui; les Satrapes ayant chacun dans la Capitale un Hôtel qui leur est assigné. S'étant rendu le lendemain à la Cour, il y salua les Seigneurs qui y tenoient le même rang que lui. D'abord il chercha à se concilier par de riches présens Artaxate, le Chef des Eunuques, qui avoit le plus de crédit; il le pria ensuite d'annoncer au Roi que son esclave Mithridate étoit venu pour l'adorer, & se purger des imputations calomnieuses de Denys. L'Eunuque, étant sorti peu après, revint

avec la réponſe, que le Roi ſouhaitoit le trouver innocent, & qu'il plaideroit ſa Cauſe, lorſque Denys ſeroit arrivé. Mithridate s'étant proſterné ſe retira. Lorſqu'il fut ſeul, il fit venir Chereas, à qui il parla en ces termes : L'on m'accuſe, Chereas, & je me vois dans le plus grand embarras pour avoir voulu vous rendre Callirrhoë. Vous lui avez écrit une Lettre; Denys qui vous croit mort, prétend que c'eſt moi qui la lui ai adreſſée, & là-deſſus il m'intente une accuſation d'adultere. Qu'il en ſoit perſuadé juſqu'au jour du jugement ; montrez-vous alors tout à coup. Ne vous faites pas connoître auparavant, prenez ſur vous de ne point voir Callirrhoë, de ne pas même vous informer de rien qui puiſſe la

concernèr ; c'eſt une grace que je vous demande pour les plaiſirs que je vous ai faits. Chereas obéit, mais non ſans peine. Il tâcha de cacher ce qui ſe paſſoit au-dedans de lui ; les larmes qui couloient le long de ſes joues, trahirent ſa penſée. Je ferai, Seigneur, lui dit-il, ce que vous m'ordonnez. Apeine retiré dans l'Appartement qu'il occupoit avec ſon ami Polycharme, qu'il ſe roule par terre, & déchirant ſes habits :

» Il prend avec ſes deux mains,
» de la cendre encore brûlante, la
» répand ſur ſa tête, & défigure ſon
» beau viſage. »

Nous ſommes, chere Callirrhoë, près l'un de l'autre, dit-il enſuite d'une voix entrecoupée de ſanglots, ſans cependant nous voir. Vous n'avez point tort, puiſque vous igno-

rez que Chereas ſoit au monde ; mais il faut être le plus impie de tous les hommes pour obéir à l'ordre de ne vous plus voir. Malheureux que je ſuis ! ai-je donc pu, par un lâche attachement à la vie, me laiſſer tyranniſer juſqu'à ce point-là ! Si l'on vous eut donné un pareil ordre, vous auriez déjà ceſſé de vivre. Polycharme tâchoit de le conſoler.

Denys s'approchoit cependant de Babylone ; la Renommée l'avoit devancé ; déjà elle avoit annoncé qu'il amenoit avec lui une femme, telle que le Soleil n'en avoit jamais vu de pareille ſur la terre, & dont la beauté avoit quelque choſe de divin. Les Perſes aiment naturellement les femmes avec fureur ; en ſorte que par-tout, dans les mai-

ſons, dans les rues, on ne parloit, on ne s'entretenoit que d'elle. Le bruit en parvint bientôt aux oreilles du Roi, qui s'informa d'Artaxate, ſi la belle Miléſienne étoit arrivée. Il y avoit long-tems que Denys s'affligeoit du bruit qu'excitoit la beauté de ſa femme ; cela l'inquiétoit & l'empêchoit d'en jouir tranquillement. Mais étant ſur le point d'arriver à Babylone, ſes chagrins ſe renouvellerent avec plus de force, & pouſſant un profond ſoupir : Tu n'es plus, ſe dit-il à lui-même, à Milet, dans cette Ville qui t'appartenoit, où tu pouvois te garder & te défendre des embûches qu'on te tendoit. Inſenſé ! Sans conſidérer les ſuites, tu menes Callirrhoë à Babylone, où il ſe trouve tant de Mithridates. Ménélas ne put conſer-

ver Hélene à Sparte, cette Ville si renommée pour sa vertu; un Berger étranger se fit un plus grand nom que ce Monarque. Il y a beaucoup de Paris parmi les Perses. Déjà les Villes viennent au-devant de toi, les Satrapes te font la cour. A ce prélude, ne vois-tu pas le danger qui te menace? Elle en est devenue plus fiere, & le Roi cependant ne l'a point encore vue. Il ne me reste plus d'autre espérance de salut que de la tenir soigneusement cachée; si elle demeure ignorée, je la conserverai. Ayant fait ces réflexions, il monta à cheval, & laissa Callirrhoë sur le char, dont il tira les rideaux pour la dérober aux regards des spectateurs. Sans un évenement qui survint, il seroit peut-être venu à bout de ce qu'il souhaitoit.

Les femmes des plus grands Seigneurs de Perse vinrent trouver Statira, l'épouse du Grand Roi. Madame, lui dit l'une d'entr'elles, une petite Grecque vient nous déclarer la guerre jusque dans nos foyers; il y a long-tems que tout le monde admire sa beauté. Nous allons voir notre gloire s'éclipser, si nous ne prenons de bonnes mesures pour n'être point effacées par cette Etrangere. La Reine qui n'ajoutoit point foi à ce qu'en publioit la Renommée, se mit à rire. Les Grecs, leur dit-elle, sont pauvres & fanfarons; ils élevent par cette raison jusqu'aux nues des choses communes. Ils vantent la beauté de Callirrhoë, comme ils exaltent les richesses de Denys. Qu'elle vienne, une seule d'entre nous, paroissant avec elle, suffira

pour effacer cette pauvre esclave. Elles se prosternerent aux pieds de la Reine, donnerent de grandes louanges à ce qu'elle venoit de dire, & toutes d'une voix s'écrierent: Plût aux Dieux, Madame, que votre dignité vous permît de paroître sur les rangs! on alla ensuite aux avis; ils se trouverent partagés. On passa en revue les femmes les plus vantées pour leur beauté. On recueillit les voix, comme dans une Assemblée du Peuple, & l'on élut Rodogune, fille de Zopire, femme de Mégabise, aussi célebre en Asie par sa beauté que Callirrhoë en Ionie. Toutes les femmes se mirent à la parer; chacune voulut contribuer de quelque chose à son ajustement; la Reine lui donna des bracelets & un collier. Etant ainsi armée & disposée

au combat, elle sortit comme pour aller à la rencontre de Callirrhoë. Elle en avoit un prétexte légitime, étant sœur de Pharnace, qui avoit écrit au Roi en faveur de Denys. Tout Babylone sortit pour jouir de ce spectacle; les portes étoient trop étroites. Rodogune, accompagnée comme une Reine, attendit dans un lieu découvert. Elle avoit dans les manieres quelque chose de délicat & de méprisant, & sembloit défier sa Rivale. Tous les yeux étoient tournés de son côté; chacun s'entretenoit d'elle. La victoire est sûre, se disoit-on; l'Etrangere ne peut manquer d'être effacée; qu'elle entre en lice, si elle l'ose, & que les Grecs apprennent qu'ils ne sont que des fanfarons. Cependant Denys arrive, & comme on lui eut

fait voir la sœur de Pharnace, il descendit de cheval, & s'approcha d'elle pour lui faire ses complimens. Je voudrois bien, lui dit-elle en rougissant, saluer ma sœur, & en même-tems elle s'avança vers le char où elle étoit. Il n'y avoit plus moyen de tenir Callirhoë cachée: Denys en gémit; mais par égard pour Rodogune, il la pria de paroître, quoique bien à contre-cœur. Tous les esprits, tous les yeux se porterent à l'instant vers elle; chacun s'empressoit de la voir le premier, de s'en approcher de plus près; peu s'en fallut qu'ils ne se précipitassent les uns sur les autres. Telle qu'une grande lumiere paroissant soudain dans l'obscurité d'une nuit profonde; tous les yeux furent éblouis du vif éclat de sa

beauté. Les Barbares, frappés d'étonnement, se prosternerent à ses pieds ; on ne pensa plus à Rodogune. Elle sentit le triomphe de sa Rivale, mais ne pouvant se retirer, & ne voulant point se voir abandonnée, elle monta sur le Char de Callirrhoë, & se livra à son Vainqueur pour être menée par elle. On tira les rideaux. Le Peuple, ne pouvant plus voir la belle Syracusaine, embrassoit le Char, qui cependant s'avançoit. Le Roi, ayant appris l'arrivée de Denys, ordonna à l'Eunuque Artaxate de lui dire de sa part, qu'ayant accusé un personnage aussi considérable que Mithridate, il auroit dû faire plus de diligence ; mais que puisqu'il étoit venu avec son Epouse, il lui pardonnoit sa lenteur ; que tout occupé

de sacrifices & de la Fête qu'on célébroit, il n'avoit pas pour lors le tems de l'entendre, mais que dans un mois il lui donneroit Audience. Denys s'étant prosterné, se retira.

Mithridate & Denys se préparerent chacun de leur côté à soutenir leur Cause, comme s'il se fût agi d'une grande guerre. Les Barbares se partagerent : tout ce qu'il y avoit de Satrapes & ceux qui leur étoient attachés prirent parti pour Mithridate ; il étoit en effet Bactre d'origine, & par la suite il s'étoit transplanté en Carie. Mais le Peuple, qui voyoit qu'on fesoit une injustice à Denys, & qu'on dressoit des embûches à sa femme, & ce qui étoit bien plus grave, à une femme d'une si rare beauté, s'étoit déclaré en sa faveur. Les femmes ne furent pas

non plus sans inquiétude ; elles se partagerent pareillement. Celles qui étoient fieres de leurs charmes, portoient envie à Callirrhoë ; elles l'auroient voulu voir humiliée dans le jugement ; mais la plus grande partie, par jalousie pour les Beautés de leur Pays, fesoit des vœux pour que l'Etrangere demeurât victorieuse.

Chaque parti se flattoit de tenir la Victoire entre les mains ; Denys, par la confiance que lui donnoient les Lettres que Mithridate avoit écrites à Callirrhoë sous le nom de Chereas qu'il ne croyoit plus vivant ; Mithridate, parce que pouvant produire Chereas, il étoit bien sûr de prouver son innocence. Ce dernier cherchoit cependant des Protecteurs, & fesoit semblant de craindre, afin que, contre l'attente commune, son innocence

innocence parût avec plus d'éclat. Pendant les trente jours, les Perses & leurs femmes ne s'occuperent que de cette affaire. L'on eût dit que Babylone entiere ne fût qu'un grand Tribunal. Le Délai parut bien long, non-seulement à tout le reste, mais encore au Roi même. Jamais on n'attendit avec tant d'impatience les Jeux Olympiques, ou les Mysteres qui se célebrent à Eleusis en l'honneur de la Grande Déesse. Le jour du Jugement arrivé, le Roi prit place, s'assit sur son Trône. Il y a dans le Palais une salle qui l'emporte sur toutes les autres, & par sa grandeur & par sa beauté. C'est-là que le Roi rend justice à ses Peuples. Son Trône est au milieu, & de chaque côté, l'on voit des sieges destinés à ceux que la Faveur, leur Dignité,

ou leur Mérite en rendent dignes. Ses Officiers Généraux, & ceux de ses Affranchis qu'il estime le plus, environnent le Trône. On diroit avec raison, comme Homere, que c'est

» Jupiter qui tient Conseil au mi-
» lieu des Dieux.

On introduisit avec respect & en silence ceux qui devoient prendre place. Mithridate s'étoit rendu le premier de grand matin en cette Salle, accompagné de ses Amis & de ses Parens. Comme il étoit accusé, il avoit pris un air sérieux, & son extérieur négligé excitoit la commisération. Denys parut ensuite, habillé à la Grecque, & vêtu d'une robe de Milet. Il tenoit à la main les Lettres. Lorsqu'on les eut introduits, ils se prosternerent au pied du Trône.

s'étant relevés, le Roi ordonna au Greffier de lire la Lettre que Pharnace lui avoit écrite, & sa réponse, afin de mettre les Juges au fait de l'affaire. Les Lettres lues, la Salle retentit de louanges, on ne pouvoit assez admirer la Sagesse & l'Equité du Roi. Il se fit ensuite un grand silence. Denys, en qualité de Demandeur, auroit dû parler le premier, & chacun avoit les yeux attachés sur lui, lorsque Mithridate se leva. Seigneur, dit-il, je n'ai point dessein d'anticiper ma défense, & je n'ignore point l'ordre que je dois observer. Mais avant tout, les Parties doivent être présentes. Où donc est la femme qui donne lieu à cette cause? vous jugeâtes sa présence nécessaire, & vous écrivîtes qu'elle eût à se rendre à Babylone. Elle y

est arrivée. Que Denys ne nous cache donc plus la source & la cause de toute cette affaire. Voilà bien, répondit Denys, le trait d'un adultere, de vouloir introduire dans une Assemblée une femme malgré son mari, quoiqu'elle ne soit ni accusatrice, ni accusée. Si elle se fût laissé séduire, sa présence seroit nécessaire; mais elle ignoroit les embûches que vous lui tendiez. Je n'ai besoin ni de son témoignage, ni qu'elle défende ma cause. Quelle nécessité donc que n'ayant aucune part à cette affaire, elle s'y trouve présente ? La réponse étoit juste & d'un homme consommé dans les Loix : mais comme toute l'Assemblée souhaitoit voir Callirrhoë, il ne persuada personne. Le Roi n'osoit donner ordre de la faire venir; ses amis prirent pour

prétexte la Lettre qui la mandoit comme Partie nécessaire. N'est-il point absurde, dit quelqu'un, qu'elle soit venue du fond de l'Ionie, qu'elle se trouve à Babylone, & qu'elle ne comparoisse pas ? Lors donc qu'il eût été résolu de faire venir Callirrhoë, Denys, qui, non-seulement ne lui avoit rien dit du sujet de son voyage, mais qui même ne lui en avoit pas ouvert la bouche, craignant que sa femme, étant tout à coup introduite dans cette Assemblée, sans qu'on l'eût auparavant instruite de la moindre chose, ne s'indignât de la tromperie qu'il lui avoit faite, il desira de remettre la cause au lendemain. L'Assemblée se leva.

Denys étant arrivé chez lui, raconta à sa femme ce qui s'étoit passé; il glissa légerement, en homme d'es-

prit & prudent, ſur les circonſtances, & lui tint les diſcours les plus touchans qu'il ſçût trouver en cette occaſion. Callirrhoë ne put entendre le nom de Chereas ſans être attendrie jusqu'aux larmes ; mais l'idée de ce Procès l'indigna. Il ne manquoit plus, dit-elle, pour mettre le comble à mes malheurs, que d'être traduite en Juſtice. Fortune cruelle ! Ne te ſuffiſoit-il pas de m'avoir injuſtement accuſée auprès de Chereas ? falloit-il encore qu'on m'intentât une Action pour avoir manqué de foi à Denys ? Un Mauſolée rendit fameuſe la premiere imputation ; le Tribunal d'un Roi va donner de la célébrité à celle-ci ; je ſuis devenue la Fable de l'Europe & de l'Aſie. De quel œil oſerai-je voir mon Juge ? Quels diſcours me faudra-t-il en-

tendre? Insidieuse Beauté! Ne m'as-tu donc été donnée de la Nature, que pour être couverte d'opprobres? La fille d'Hermocrate va paroître en Justice, & son Pere ne pourra plaider sa Cause. Les autres souhaitent de trouver grace & de capter la bienveillance du Juge, & moi je crains de lui plaire. Elle passa la journée à se plaindre & à se désespérer; Denys n'étoit pas moins affligé. La nuit venue, elle croit en songe être à Syracuse; il lui semble entrer dans le Temple de Vénus, & au sortir du Temple rencontrer Chereas, elle voit le jour des noces la joie qui se répand par toute la Ville; son Pere & sa Mere l'accompagnent à la maison de son Epoux, & sur le point de donner un baiser à Chereas, elle s'éveille. Comme De-

nys s'étoit levé de bonne heure pour préparer son Plaidoyer, elle appelle Plangone, & lui raconte son songe. Prenez courage, Madame, lui dit-elle, votre songe n'a rien que d'agréable. Vos chagrins se dissiperont. Ce que vous avez vu en dormant, vous le verrez étant réveillée. Allez au Tribunal du Roi, comme si c'étoit au Temple de Vénus; ne vous oubliez pas, & reprenez toute la beauté que vous aviez le jour de votre mariage. Tout en disant ces mots, elle habille & pare Callirrhoë, qui par un secret pressentiment, & comme si elle eut lu dans l'avenir, avoit l'ame gaie & contente.

Il se trouva de grand matin beaucoup de monde au Palais; les Rues mêmes qui y conduisoient étoient

pleines. On accouroit en apparence pour entendre la Cause, mais dans le fonds, ce n'étoit que pour voir Callirrhoë. Elle parut autant supérieure à elle-même, qu'elle l'avoit été sur toutes les femmes le jour qu'elle entra à Babylone. Telle qu'Hélene se présenta, suivant le Divin Homere,

» A Priam, à Panthoüs, à Thy-
» mete, les premiers de la Nation: «

Telle parut Callirrhoë devant l'Assemblée, qui dans son étonnement garda un profond silence;

» Et il n'y en eut pas un qui ne
» souhaitât avoir part à ses faveurs.

S'il eût été nécessaire à Mithridate de parler le premier, il n'auroit pu trouver de parole; car il venoit d'être frappé au vif, & le trait qui l'avoit atteint avoit rouvert son ancienne blessure.

Denys commença son discours. Seigneur, je vous rends graces de l'Honneur que vous me faites, & de la Protection que vous accordez à la Vertu & aux liens sacrés du Mariage. Non seulement vous n'avez pas rejetté un Particulier, à qui un des premiers de votre Cour avoit dressé des embûches ; mais vous m'avez appellé pour me venger de l'insulte qu'on m'a faite, & détourner par cet exemple les autres d'en commettre de pareilles. Cette insulte exige une punition d'autant plus grande, que son auteur n'ayant aucun sujet de haine contre moi, étant mon hôte, mon ami, il a ourdi une trame pour m'enlever, non une partie de mes biens, mais une femme qui m'est plus précieuse que toutes les richesses du monde & la vie

même. Si quelque autre m'eût attaqué, il auroit dû me ſecourir ; ſinon par amitié, du moins, Seigneur, par la conſidération qu'il vous doit. Vous l'aviez en effet établi Gouverneur de la plus grande de vos Provinces, mais ſe montrant indigne de votre faveur, il a déshonoré & trahi celui qui lui a confié un poſte de cette importance. Je n'ignore point, Seigneur, les Brigues, la Puiſſance & le Crédit de Mithridate. La Partie n'eſt point égale entre nous deux, je le ſais ; mais j'en ai d'autant plus de confiance en votre juſtice, en mon mariage, & dans les Loix que vous faites également obſerver. Si vous le renvoyez ſans en faire un exemple, il auroit mieux valu ne le point mander. Car tout le monde s'attendoit à voir châtier

ſon inſolence, s'il comparoiſſoit ſeulement; & ſi vous ne le puniſſez point, il vous mépriſera par la ſuite. Les raiſons que j'ai contre lui ſont claires, les voici en peu de mots.

Je ſuis le Mari de Callirrhoë que vous voyez ici; elle m'a rendu pere; elle n'étoit point vierge lorſque je l'épouſai; elle avoit été mariée à Chereas, qui eſt mort depuis longtems & dont le Monument ſe voit à Milet. Mithridate ſe trouvant en cette Ville, je ne lui cachai pas ma femme, comme cela ſe pratique entre amis; mais il n'en a agi après cela, ni en ami, ni en homme vertueux. Loin de faire voir les qualités que vous exigez de ceux à qui vous confiez le ſoin de vos Provinces, il s'eſt comporté d'une maniere inſolente & tyrannique. Comme il

connoissoit la Vertu de Callirrhoë & l'Amour qu'elle me portoit, il crut impossible de la persuader par ses discours, ni à force d'argent. Il imagina donc une ruse dont il se promit toute sorte de succès. Il feignit que Chereas, son premier mari, étoit encore en vie, & forgeant en son nom une Lettre adressée à Callirrhoë, il l'envoya par ses esclaves. Votre Fortune, Seigneur, & la Providence du reste des Dieux, ont permis que cette Lettre fût découverte. Bias, Préteur de Priene, m'envoya les Esclaves avec la Lettre dont ils étoient porteurs. L'ayant donc surpris en flagrant délit, je fis part de son crime à Pharnace, Satrape de Lydie & d'Ionie, qui se chargea de vous en instruire. Vous venez d'entendre, Seigneur, un simple exposé de la

question dont vous êtes Juge. J'en ai des preuves à la force desquelles il ne pourra résister. De deux choses l'une ; ou Chereas vit encore, ou Mithridate est convaincu d'adultere. Il ne peut pas même dire qu'il ignoroit sa mort, puisque je lui élevai un Mausolée, tandis qu'il étoit à Milet, & qu'il prit part à ma douleur ; & maintenant il le ressuscite : Quand il s'agit de satisfaire sa passion, il ne trouve rien d'impossible, Je finis, Seigneur, après que vous aurez entendu la lecture des Lettres qu'il envoya de Carie à Milet par ses propres esclaves. Que le Greffier les lise ?

» Je suis ce Chereas que vous » croyez mort, &c. «

Eh bien ! que Mithridate prouve cela, & qu'il soit renvoyé absous,

Mais quel front, Seigneur, ne faut-il point avoir, pour imputer à un mort des choses fausses !

Denys réunit en sa faveur tous les suffrages, & l'Assemblée fut indignée du procédé de son Antagoniste, sur qui le Roi jetta un regard terrible.

Mithridate prit la parole sans se déconcerter. Vous êtes bon, vous êtes juste, Seigneur; ne me condamnez donc point, je vous en conjure, sans avoir entendu ce que j'ai à alléguer pour ma justification; qu'un Grec, subtil Artisan de fraudes & de mensonges, ne trouve point dans votre esprit plus de croyance que la Vérité. Callirrhoë est si belle, que personne n'est surpris qu'on ait cherché à la séduire, & c'est cela-même qui donne du poids aux soup-

çons qu'on a contre moi. Mais, Seigneur, j'ai vécu jufqu'à préfent en homme vertueux, & cette accufation eft la premiere qu'on m'ait intentée. Quand même je ferois né avec des inclinations vicieufes, la confiance dont vous m'honoriez en me remettant entre les mains tant d'Etats, auroit changé mon naturel. Qui feroit en effet affez infenfé pour s'expofer à perdre des avantages fi confidérables, pour un peu de plaifir qu'on ne peut goûter même fans honte? Si ma confcience me reprochoit quelque crime, fi je me fentois coupable, je pourrois aifément prouver que ma Partie n'eft pas recevable en fes demandes. Denys en effet m'appelle en Juftice pour une femme qu'il n'a point époufée fuivant les Loix, pour une femme qui lui

lui a été vendue, qu'il a achetée de ses deniers. Il n'y a point d'Action quand il s'agit d'une esclave, la Loi est expresse. Qu'il produise donc le contrat qui la met en liberté, qu'il parle ensuite de son mariage. Quoi, Denys, vous osez appeller votre femme, une personne que le Pirate Théron vous a livrée pour un talent, une personne qu'il a enlevée d'un Mausolée? » Mais, direz-vous, »elle étoit libre lorsque je l'achetai «. Vous n'êtes donc plus qu'un infâme voleur, & non son mari. Je veux bien cependant vous regarder comme tel, & me justifier en conséquence. Que le Contrat de vente tienne lieu à Callirrhoë de Contrat de Mariage, que le prix dont vous l'avez achetée lui serve de Dot, que Citoyenne de Syracuse, elle le devienne de Mi-

fet, j'y consens. Quoi qu'il en soit, Seigneur, sachez que je ne l'ai outragé ni comme Mari, ni comme Maître de cette femme. Premierement, il ne m'accuse pas d'avoir commis le crime, mais d'avoir eu dessein de le commettre. Ne pouvant produire contre moi aucune action, il a recours à de vaines Lettres, mais les Loix ne punissent que les actions. Vous présentez une Lettre ; je pourrois vous répondre que je ne l'ai point écrite. Vous ne connoissez point mon caractere. Chereas cherche Callirrhoë, que ne le prenez-vous donc lui-même à Partie ? »Mais, » direz-vous, Chereas n'est plus ; » vous vous servez du nom d'un » mort pour séduire mon épouse «. Vous me faites-là un défi qui pourroit tourner à votre désavantage ;

j'en prends à témoin cette auguste Assemblée. Je vous conjure par les nœuds de l'hospitalité & de l'amitié qui nous unissent, de vous désister de vos poursuites; rien ne peut vous être plus utile. Suppliez Sa Majesté d'annuller cette accusation; rétractez-vous. Dites que Mithridate ne vous a fait aucune insulte, que vous l'avez accusé à tort. Si vous persistez à vouloir me trouver coupable, vous vous en repentirez, vous vous condamnerez vous-même: je vous le prédis, vous allez perdre Callirrhoë; & en voulant me faire passer pour un séducteur, le Roi vous convaincra d'en être un vous-même. Ayant dit ces paroles, il se tut. Toute l'Assemblée jetta les yeux sur Denys, pour savoir, si profitant du choix qu'on lui donnoit, il se désiste-

roit de ses poursuites, ou bien s'il persisteroit. Personne ne comprenoit ce que Mithridate n'avoit indiqué qu'en termes obscurs ; on en croyoit Denys instruit, mais ne s'attendant pas à trouver Chereas en vie, il l'ignoroit comme les autres.

Dites tout ce que vous voudrez, répondit-il à Mithridate, vous ne m'en ferez point accroire avec vos sophismes, & vos menaces, quelque vraisemblance que vous leur donniez, & jamais on ne me convaincra d'être un Sycophante.

Mithridate, prenant alors la parole, éleva la voix, comme s'il eut été saisi d'enthousiasme : Dieux Protecteurs des Rois, dit-il, Dieux du Ciel & des Enfers ! si jamais je vous ai adressé des prieres avec un cœur pur, si jamais j'ai immolé sur vos

Autels de riches Hécatombes, venez au secours d'un homme innocent, détruisez la calomnie dont on cherche à me noircir, que ce soit-là le prix dont vous récompensiez ma piété. Rendez à mes vœux Chereas, du moins pendant ce procès. Et Vous, Manes d'un homme de bien, paroissez, c'est Callirrhoë qui vous évoque; mettez-vous entre Denys & moi, & dites au Roi lequel de nous deux est un séducteur.

Il n'avoit point encore cessé de parler que Chereas parut tout à coup, suivant qu'il en étoit convenu avec Mithridate. Callirrhoë le voyant, s'écria, vous vivez cher Chereas? & en même-tems elle s'avance avec impétuosité pour aller au-devant de lui. Denys la retient, & se mettant entre eux deux, les empêcha de

s'embrasser. Qui pourroit peindre, comme il convient, les différens mouvemens dont l'Assemblée se trouva agitée ? Quel Poëte a jamais introduit sur la scene un pareil coup de théâtre ? Vous auriez cru assister à une Piece où mille passions contraires auroient été représentées. Vous auriez vu en même-tems les larmes, la joie, l'étonnement, la compassion, la défiance, des voeux. On félicitoit Mithridate, on complimentoit Chereas sur son bonheur, on s'attristoit avec Denys, & l'on étoit incertain sur le sort de Callirhoë. Interdite, sans voix, elle avoit les yeux fixés sur Chereas. Le Roi lui-même auroit voulu en ce moment être en sa place. Des Rivaux sont communément fort prompts à se battre ; la querelle surtout s'échauffe, lorsqu'ils

ont sous les yeux le prix de la Victoire. Aussi Chereas & Denys en seroient-ils venus sur le champ aux mains, sans le respect qu'ils devoient au Roi. La chose n'alla pas par cette raison plus loin que les paroles. Je suis son premier Mari, dit Chereas: Et moi le plus constant, répondit Denys. *Chereas*. Je ne l'ai pas répudiée. *Denys*. Mais tu l'as enterrée. *Chereas*. Montres-moi l'Acte de Divorce. *Denys*. Jette les yeux sur son Mausolée. *Chereas*. Je la tiens de son Pere. *Denys*. Et moi d'elle-même. *Chereas*. Tu es indigne de la fille d'Hermocrate. *Denys*. Et toi bien plus, étant l'esclave de Mithridate. *Chereas*. Je redemande Callirrhoë. *Denys*. Je la retiens. *Chereas*. Tu retiens une femme qui ne t'appartient pas. *Denys*. Tu as fait

mourir la tienne. *Chereas*. Séducteur ! *Denys*. Assassin ! C'est ainsi qu'ils se querelloient, & l'on prenoit plaisir à les entendre. Callirrhoë, les yeux baissés, pleuroit amerement; elle aimoit Chereas, mais elle respectoit Denys. Le Roi fit sortir tout le monde, & ne retint que ses amis. Il ne s'agissoit plus de délibérer sur le sort de Mithridate, il s'étoit pleinement justifié; mais de savoir s'il prononceroit un Jugement définitif sur cette femme. Les uns dirent que ce Jugement ne convenoit point à la Majesté du Trône. Vous avez eu, Seigneur, de bonnes raisons pour écouter l'accusation intentée à Mithridate; il étoit Satrape, mais ceux-ci ne sont que de simples Particuliers. D'autres en plus grand nombre furent d'un avis contraire.

Ils repréſenterent au Roi les ſervices que Hermocrate lui avoit rendus, qu'il n'enlevoit point cette Cauſe à un autre Tribunal, & qu'elle étoit une dépendance & une ſuite de celle qu'il venoit de décider. Mais la véritable raiſon étoit qu'ayant vu Callirrhoë, ils ne pouvoient s'arracher de ſa préſence. Le Roi ayant rappellé ceux qu'il avoit fait ſortir, leur dit : Je renvoie abſous Mithridate; que demain après avoir reçu mes préſens, il retourne à ſon Gouvernement. Chereas & Denys plaideront devant moi leur Cauſe, il eſt naturel que je prenne ſoin de la fille de cet Hermocrate qui a défait les Athéniens, ces ennemis des Perſes & de ma Maiſon. L'Arrêt prononcé, Mithridate ſe proſterna; les autres ne ſavoient quelle contenance tenir.

Le Roi les voyant embarrassés, leur dit qu'il ne les pressoit pas, qu'ils n'avoient qu'à préparer leurs plaidoyers, & que pour cela il leur accordoit un délai de cinq jours. Cependant la Reine Statira prendra soin de Callirrhoë : car il n'est point juste, qu'étant incertain auquel des deux elle restera, elle assiste au Jugement, accompagnée de l'un des deux. Tout le monde sortit de la salle triste, Mithridate seul étoit content. Il reçut des Présens du Roi, & ayant passé la nuit, il reprit de grand matin la route de Carie avec plus d'éclat qu'il ne l'avoit fait en venant.

Les Eunuques conduisirent Callirrhoë à la Reine sans la prévenir. C'est l'usage; lorsque le Roi envoie, il ne se fait pas annoncer. Statira

l'appercevant tout à coup, se jetta en bas du lit ; elle crut que Vénus, cette Déesse qu'elle avoit en singuliere vénération, lui apparoissoit. Callirrhoë se prosterna à ses pieds. L'Eunuque remarquant l'étonnement de la Reine, lui dit, Madame, c'est Callirrhoë que le Roi vous envoie, pour que vous en preniez soin jusqu'à la définition du procès. Statira, charmée de l'honneur que lui fesoit le Roi, écarta la jalousie si naturelle aux femmes, & prit pour la fille d'Hermocrate des sentimens de bienveillance. Elle étoit enchantée d'un pareil dépôt, & la prenant par la main ; séchez vos pleurs, Madame, lui dit-elle ; ne vous laissez point accabler. Le Roi est bon, il vous donnera l'Epoux que vous souhaitez. Le Jugement décidé, vous vous marie-

rez avec plus de gloire. Allez maintenant vous reposer, vous me paroissez fatiguée & l'ame un peu troublée. Callirrhoë qui desiroit de se voir seule, fut bien aise d'entendre parler ainsi la Reine. Quand elle se fut couchée, & qu'on se fut retiré pour lui laisser prendre du repos: Est-il donc bien vrai, se dit-elle en se passant les mains sur les yeux, que j'aie vu Chereas? Est-ce bien mon cher Chereas? Ne me suis-je point trompée? Les Perses passent pour de grands Magiciens. Peut-être Mithridate a-t-il suscité ce Phantôme pour se tirer d'embarras. Cependant il a parlé, & tout ce qu'il a dit étoit d'un homme bien instruit. Comment a-t-il pu ne point m'embrasser? Nous nous sommes séparés sans même nous être donné un baiser. Tandis qu'elle rai-

fonnoit ainsi, elle entendit le bruit que fesoient plusieurs personnes en marchant, des cris de femmes frapperent ses oreilles. Elles accouroient toutes vers la Reine, s'imaginant qu'elles auroient la liberté de voir Callirrhoë. Laissons-la reposer, leur dit Statira, elle ne se porte pas bien actuellement; demain nous aurons tout le tems de la voir, de l'entendre & de lui parler. Elles s'en retournerent fort affligées : le lendemain elles revinrent de grand matin. Cela recommença tous les jours avec tant d'ardeur, que jamais on n'avoit vu au Palais une si grande affluence. Le Roi lui-même, sous prétexte de voir Statira, se rendoit à l'appartement des femmes plus souvent qu'à son ordinaire. On envoyoit de riches présens à Callirrhoë; elle

n'en reçut de personne. Elle obfervoit tous les dehors d'une femme affligée ; affife par terre, vêtue de noir & fans aucun ajuftement, elle n'en paroiffoit encore que plus belle. Le Roi lui ayant demandé lequel des deux elle fouhaitoit pour fon mari, elle ne lui répondit que par fes larmes. Tel étoit l'état où fe trouvoit Callirrhoë.

Denys avoit l'ame naturellement ferme, l'éducation en avoit augmenté la vigueur; il tâchoit de fupporter fon malheur avec magnanimité; mais un revers auffi étrange avoit bien de quoi ébranler l'homme le plus courageux. Il étoit plus ardent qu'il ne l'avoit jamais été à Milet. Dans les commencemens de fa paffion, il ne s'étoit fenti épris que de la beauté de fa femme ; mille chofes contri-

buoient alors à l'enflammer davantage, l'habitude de la voir, le fils dont elle l'avoit rendu pere, l'ingratitude dont il auroit cru se noircir, sa jalousie, & par-dessus tout un évenement aussi peu attendu.

Souvent il s'écrioit soudain : Quel est donc ce nouveau Protésilas qui de mon tems revient à la vie ? Ai-je donc offensé quelqu'un des Dieux des Enfers, pour trouver plein de vie un Rival mort, & dont le tombeau existe ? Et vous Vénus, à qui j'ai bâti des Temples, dont j'ai fait fumer les Autels par tant de sacrifices, c'est vous qui m'avez tendu un piege ? Pourquoi me faire voir Callirrhoë que vous deviez m'arracher ensuite ? Pourquoi me rendre Pere, puisque je devois cesser d'être son mari ? Malheureux enfant, dit-il

ensuite, tenant son fils entre ses bras, & les larmes aux yeux, tu me paroissois né sous de meilleurs auspices. Ta mere, en me quittant, ne me laisse que toi pour me ressouvenir d'un amour infortuné. Tout enfant que tu es, tu n'es pas insensible aux maux qu'éprouve ton pere. Malheureux voyage ! pourquoi quitter Milet ! Oui, Babylone, c'est toi qui es la cause de ma perte. Je ne courrois pas tant de risque dans la premiere Cause ; je n'avois affaire qu'à Mithridate, & cependant je l'ai perdue; celle-ci me donne plus de sujets de craindre, & ce débat m'ôte tout espoir. On m'arrache de mon épouse sans Jugement préalable ; il me la faudra disputer à un Rival, & ce qu'il y a de plus fâcheux, j'ignore pour qui penche Callirrhoë. Toi,

mon

mon fils, tu peux l'apprendre d'une Mere ; va la trouver, ſupplie-la pour ton Pere ; répans des larmes, embraſſe-la ; dis-lui : Ma Mere, mon Pere vous aime. Prends bien garde ſurtout de lui rien dire d'offenſant. Mais perſonne ne te laiſſera entrer dans le Palais. Tyrannie odieuſe ! on empêchera un fils d'aller trouver ſa mere de la part de ſon pere.
Tandis que Denys paſſoit ainſi le tems à lutter entre l'Amour & la Raiſon, ſans ſavoir qui remporteroit la victoire, Chereas ſe laiſſoit accabler par la douleur ; rien ne pouvoit le conſoler. Feſant donc ſemblant d'être malade, il ordonna à Polycharme d'accompagner Mithridate leur bienfaicteur commun. Se trouvant ſeul, il attache un funeſte cordon, & prêt à ſe le paſſer

autour du cou : Je ſerois moins malheureux, ſe dit-il, ſi je fuſſe mort en Carie ſur une Croix, où une fauſſe accuſation m'avoit fait condamner d'expirer. J'aurois du moins alors fini mes jours avec l'idée d'être aimé de Callirrhoë, & maintenant je perds la vie ſans la moindre conſolation. Elle m'a vu, & cependant elle n'eſt point accourue vers moi ; elle ne m'a point embraſſé ; moi préſent, elle a eu des égards pour un autre : qu'elle ne craigne plus rien à l'avenir. Je préviendrai le jugement; je n'attendrai point une déciſion qui me couvriroit de honte. Etranger, ſans bien, Eſclave, puis-je entrer en concurrence avec Denys; & vous, chere Epouſe, puiſſiez vous être heureuſe ! permettez-moi de vous appeller encore d'un

tion si tendre, quoique vous aimiez Denys. Je quitte la vie pour ne point apporter d'obstacle à votre mariage. Soyez riche, passez vos jours dans les plaisirs ; jouissez de tout ce que l'Ionie fournit de plus précieux ; vivez avec l'objet de vos desirs ; mais maintenant que je meure réellement, je vous demande pour derniere grace d'approcher du lieu où reposeront mes cendres, & d'y verser quelques larmes si vous le pouvez. J'y serai plus sensible que si je devenois immortel ; & vous baissant sur mon Monument : dites, quand même vous auriez pour témoins votre mari & votre fils : Tu n'es donc plus, cher Chereas; il n'est que trop vrai que tu nous a quitté, lorsque j'allois te demander au Roi pour mon Epoux. Je vous entendrai, & peut-être ajouterai-je foi à vos dis-

cours, qui me donneront plus de considération parmi les Dieux des Enfers.

» Car, quand même les Morts ne » conserveroient plus dans les Enfers » aucun sentiment, je me ressou- » viendrois encore d'une personne » qui m'a été si chere.

En poussant ces plaintes, il baise le lien fatal : Tu es toute ma ressource, toute ma consolation ; c'est toi qui me fais remporter la victoire ; tu m'aimes plus que Callirrhoë : Chereas étoit déja monté ; il se l'attachoit, lorsque Polycharme, survenant tout à coup, le retint comme on fait un furieux, sur qui les conseils & les raisons n'ont aucun pouvoir. Le jour du Jugement s'approchoit.

Fin du cinquième Livre, & du Tome premier.

